EM. TERQUEM
BOOKSELLER
PARIS 19 RUE SCRIBE
NEW YORK 16 BEAVER ST

JULES CLARETIE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

QUARANTE ANS APRÈS

IMPRESSIONS D'ALSACE ET DE LORRAINE 1870-1910

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11
1910

QUARANTE ANS APRÈS

OUVRAGES DE JULES CLARETIE

DANS LA **BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER**
à 3 fr. 50 le volume.

La Vie a Paris (1895 à 1909)	13 vol.
Brichanteau, comédien français	1 vol.
Brichanteau célèbre	1 vol.
L'Accusateur	1 vol.
Le Sang français	1 vol.
L'Américaine	1 vol.
Le Beau Solignac	2 vol.
Candidat !	1 vol.
Une Femme de Proie	1 vol.
La Fugitive	1 vol.
Jean Mornas	1 vol.
La Maitresse	1 vol.
Michel Berthier	1 vol.
Monsieur le Ministre	1 vol.
Noris	1 vol.
Le Petit Jacques	1 vol.
Le Prince Zilah	1 vol.
Robert Burat	1 vol.
Le Train 17	1 vol.
Le Troisième Dessous	1 vol.
Pierrille (illustré)	1 vol.
La Cigarette	1 vol.
Les Amours d'un Interne	1 vol.
Les Muscadins	2 vol.
Profils de Théatre	1 vol.
Le Mariage d'Agnès	1 vol.
Quarante ans après. Impressions d'Alsace et de Lorraine (1870-1910)	1 vol.

IMPRIMERIE A. DAVY, 52, RUE MADAME. — PARIS.

5914

JULES CLARETIE
de l'Académie française

QUARANTE ANS APRÈS

IMPRESSIONS D'ALSACE ET DE LORRAINE 1870-1910

CINQUIÈME MILLE

117061
10 17

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1910

Tous droits réservés.

MICROFILMED BY
UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
MASTER NEGATIVE NO.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

20 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

DD
801
N55C5

A

MARS-LA-TOUR

LA GARDIENNE DES TOMBES

QUI ME FIT

CITOYEN DE LA CITÉ FRONTIÈRE

RECONNAISSANCE ET SOUVENIR

J. C.

16 Août 1909.

PRÉFACE

J'ai publié autrefois un livre tout frémissant encore des souvenirs de la Guerre (il n'y a plus qu'une Guerre pour nous dans l'histoire de cette France qui supporta tant de guerres). Le livre portait ce titre : *Cinq ans après*.

Cinq ans ! C'était le délai que se fixaient nos résolutions et nos espérances au lendemain du jour où l'ennemi nous arrachait deux provinces. Et le délai paraissait long. Trente-cinq ans ont passé depuis la publication de ces pages oubliées. Il y a quarante ans aujourd'hui que nous est apparu le spectre de la défaite. Quarante ans que la France a subi l'amputation dont elle souffre encore, car, dans toutes nos querelles intestines, il y a l'inconsciente tristesse des vaincus — et la crise, plus apparente que réelle, de l'anti-patriotisme vient du sentiment même de la diminution de la patrie.

Diminuée, elle l'est matériellement. Intellectuellement et moralement elle ne l'est pas. Depuis quarante ans ses savants, ses artistes, ses poètes ont gardé leur souveraineté sur le monde. Elle est toujours, non seulement par son passé mais par son présent, la grande France. Mais elle n'est plus toute la France. Elle sait qu'il y a près d'elle, chez elle voudrais-je dire encore, des otages de l'année terrible qui souffrent de n'être pas libres chez eux et dont les revendications et les plaintes la font souffrir. Quand, à travers les murs d'une prison, la voix d'un abbé Wetterlé vient à elle, elle tressaille. Quand les Alsaciens et les Lorrains réclament le droit de parler et de penser comme ils l'entendent, elle s'émeut. Elle voudrait crier : « Je suis là ! »

Dans cette question de l'organisation nouvelle de l'Alsace-Lorraine nous n'avons, hélas ! qu'à laisser les Alsaciens-Lorrains agir comme bon leur semblera. Interrogé sur ce point, M. Paul Déroulède a fort bien répondu : « Nous n'avons pas eu l'énergie de les délivrer. Nous n'avons pas le droit de leur dire ce qu'ils ont à faire. Avons-nous fait, nous, tout ce que nous pouvions ? »

Nous pouvons, du moins, nous souvenir et porter, avec des couronnes aux tombes, des paroles d'affection, de respect, de fidélité aux annexés. C'est ce que je fais bien souvent, avec une sorte de piété attendrie. Le voyage en Alsace et en Lorraine ressemble à un pèlerinage. Le temps passe, il n'enlève rien aux sentiments que j'éprouve en revenant à cette terre qui fut française.

Je me suis promis d'apporter aux jours anniversaires des tueries d'autrefois, un souvenir à nos morts. Ce souvenir, c'est le livre que voici.

Je le dépose comme un hommage au pied du monument des morts de Mars-la-Tour, je le dédie à la fidélité des braves gens de Lorraine et d'Alsace. Et, la plaie du passé étant toujours ouverte, quarante ans après j'en appelle encore à l'avenir !

QUARANTE ANS APRÈS

I

LA PREMIÈRE JOURNÉE TRAGIQUE

Quarante ans ! Il y a quarante ans que la guerre passa sur le monde, laissant au cœur de ceux qui la subirent un poignant souvenir qui ne s'effacera pas. Quarante ans qu'un soir de juillet un vent de tempête souffla sur Paris et gronda comme un orage ; et je me rappelle ce soir de juillet, un jeudi, où chez Jules Simon, place de la Madeleine, nous entendions, par les fenêtres ouvertes, monter la grande clameur terrible de la foule. Il y avait dans l'appartement du philosophe, recevant ce soir-là, ses amis, des paquets de paperasses entassées. C'était la pétition pour l'instruction gratuite et obligatoire que faisait signer et que

centralisait chez lui l'auteur du *Devoir*. Il nous dit tristement en montrant ces papier inutiles :

— A quoi bon maintenant ? A faire des cartouches !

Et tandis que ces pétitions disaient : « Progrès, éducation, science », le grondement venu d'en bas, le cri de la foule, répétaient le mot lugubre : « *Guerre ! guerre !* »

Cette guerre, Paris ne la voulait pas ; la France souhaitait la paix ; mais on avait brusquement surexcité la fibre patriotique, l'amour-propre d'un peuple justement jaloux de sa fierté et, impulsifs, ardents, provoqués, les Gaulois se précipitaient sur le fer savamment tendu. Nous avions, nous, le sentiment mélancolique d'une brusque reculade de la civilisation, d'un sinistre arrêt du labeur intellectuel, du réveil violent de la haine. Cette Allemagne que nous allions combattre, nous l'avions aimée, nous l'aimions dans ses poètes, dans ses artistes, dans ses penseurs. Nous avions autrefois souhaité de la voir une et libre. *Germania Mater !* disaient quelques-uns. Nous ne savions pas ce que sa science couvait

de haine. Et dans la fumée des balais des balayeurs allemands, brûlés par quelques furieux, nous voyions se dresser sur nos boulevards le spectre effroyable de la tuerie. Qui nous eût dit qu'à quelques mois de distance, à ces balais enduits de pétrole et allumés ainsi, répondrait l'incendie du palais et des maisons de Saint-Cloud pétrolés par les envahisseurs ?

Il fallait cependant en prendre son parti. C'était la guerre et des deux côtés du Rhin les corbeaux s'apprêtaient à suivre les armées en marche et à fouiller de leurs becs les cadavres. Et si le massacre était un fléau, du moins le fléau était-il un farouche spectacle. Puis, la fièvre nous agitait. Voir de près le choc de ces milliers d'hommes, dire et chanter l'héroïsme et les souffrances de nos soldats, c'était une tâche d'historien et, avec les premiers bataillons en marche, nous partions, un soir de juillet, tandis que la foule escortait vers la gare de l'Est les « *pantalons rouges* » allant à la frontière.

Ils chantaient, on les acclamait. Ils mon-

taient allègrement le boulevard de Strasbourg. Mais tout de même ce n'était pas le gai départ du printemps de 1859, alors qu'à la gare de Lyon on s'embarquait pour délivrer l'Italie. Les visages étaient graves, les plaisanteries et les chansons sur Bismarck semblaient amères. Chacun de ces petits soldats avait l'instinct que la rencontre serait dure et plus d'un officier s'inquiétait de l'issue de la partie. Mais tous, du premier au dernier, avaient le sentiment du devoir et partaient avec résolution. J'entends encore un petit saint-cyrien qui n'avait pas encore eu le temps de remplacer l'uniforme de l'école par celui du régiment, dire en son argot du « bahut » :

— Je serai peut-être « voracé » ; qu'importe ! En avant !

Voracé ! Expression tragiquement pittoresque ! Etre dévoré, déchiré par la mort « vorace ». Combien furent voracés de ces jeunes hommes qui partaient, comme le petit saint-cyrien, pour les bords de la Moselle, de la Sarre et du Rhin !

Nous fîmes route cette nuit-là, mon ami

Edouard Lockroy et moi, avec des officiers généraux qui ne cessèrent de parler des prochaines batailles. Ils allaient résolus, presque joyeux, vers l'avancement. Un mot pourtant nous frappa dans leurs paroles et nous échangeâmes, le collaborateur du *Rappel* et moi, un coup d'œil étonné, inquiet, lorsqu'un général dont je n'ai jamais su le nom, un colosse, un géant, dit :

— Ce qui m'ennuie c'est que je n'ai pas encore de carte et que je vais dans un pays inconnu !

Au matin nous étions à Frouard. Le jour se levait limpide et très doux sur les eaux claires de la Moselle, les coteaux verts, un coin de terre qui semblait sourire. A Frouard, point d'intersection de plusieurs lignes, on attend le train qui mène à Metz et nous nous promenions dans la gare, cette gare que je n'ai jamais revue sans me rappeler cette matinée, lorsque nous aperçûmes, à quelques pas de nous, un gros petit homme en pardessus gris noisette qui causait avec deux jeunes gens en uniforme. J'entendis quelqu'un dire :

— C'est le maréchal !

C'était Bazaine.

Il avait l'air bonhomme et très simple. Il était là avec ses deux neveux, jeunes officiers, l'un artilleur, l'autre chasseur à pied. Je m'approchai assez près pour l'étudier, pas assez pour sembler indiscret. Et le maréchal, quoique un peu tassé, me fit bon effet malgré ces vêtements qui lui donnaient l'allure d'un petit bourgeois en promenade. Il traçait du bout de sa canne sur le sable, car il avait dépassé le quai de la gare, des lignes géométriques quelconques que je pouvais prendre pour des plans, des ordres de combat. Son visage gras n'avait rien de l'expression lassée, bouffie, tassée que je devais lui voir plus tard, au conseil de guerre de Trianon, lorsque la graisse de son cou faisait bourrelet sur le col de son vieil uniforme sali. Il y avait en lui de la vigueur, de la verdeur. Sa simplicité même donnait confiance.

« Voilà, me disais-je, un homme qui tient en ses mains la destinée de la France ! »

Les souvenirs du Mexique projetaient bien

une ombre sur ce petit gros homme en chapeau rond. Mais la main qui traçait des lignes sur le sable paraissait ferme et les légendes faisaient un héros de cet enfant de Versailles, parti simple soldat de la maison où on ne lit plus, depuis longtemps, la glorieuse plaque commémorative encastrée là, puis arrachée par ses compatriotes.

Nous allions précisément loger dans cet *Hôtel de l'Europe* dont le maréchal Bazaine fit son quartier général, et ces premières journées à Metz, dans la ville de guerre dont la population militaire avait doublé, triplé, quintuplé, me sont restées comme des souvenirs à la fois pleins d'espérances et d'angoisses. Nous allions à la gare voir débarquer les régiments ; nous allions contempler les pittoresques tableaux des soldats lavant leur linge ou se baignant dans la Moselle. Puis, nous frétions quelque véhicule pour aller vers la frontière. Nous apercevions, comme des taches blanches, les tentes des avant-gardes semées et, hélas, clairsemées, çà et là, sur les collines lorraines. Ces campements aux couleurs gaies ressem-

blaient à des tentes de fêtes de village. Et nous nous disions : « Il y a des soldats partout, mais ce n'est là qu'un rideau, et on nous annonce, on nous répète que les Allemands massent de gros corps d'armée tout près, à Trèves ! »

Et nous tâchions de savoir, par quelques officiers de nos amis, ce qu'on espérait, ce qu'on attendait (car les jours passaient) pour se battre. Un jour, le lieutenant Sergent, aujourd'hui commandant en retraite et qui a écrit sous le pseudonyme de Grenest de très beaux livres sur cette guerre, me conduisit au fort de Plappeville. Le fort n'était pas encore complètement armé. On y amenait des canons de remparts. La déclaration de guerre avait précédé l'armement des forteresses.

A l'*Hôtel de l'Europe*, un soir, des voltigeurs de la Garde amenèrent un uhlan prisonnier, grand gaillard à large barbe roussâtre, qui souriait d'un air narquois. Ordre fut donné à des soldats alsaciens de le bien nourrir et au besoin de le griser pour obtenir de lui quelques renseignements, le « faire parler », comme on dit.

Le uhlan, dans la cuisine de l'hôtel, mangea bien, but encore mieux, et lorsque les troupiers français, après avoir vanté la qualité de ses bottes, la beauté de son uniforme, lui posèrent des questions un peu plus précises, le cavalier se mit à rire :

— J'entends. Vous voulez savoir de moi ce qu'on fait chez nous ? Eh bien, on se concentre et avant peu vous allez avoir sur le dos des milliers et des milliers et des milliers d'hommes. Tenez-vous-le pour dit.

C'était aussi le sentiment du maréchal Bazaine qui résuma ainsi la situation dans une causerie intime (il n'y avait pas eu alors de rencontres réelles, si ce n'est à Niederbronn) :

— A la façon dont les choses se présentent, je prévois que nous allons passer par une série de petits Leipzig. Mais j'arriverai à un grand Iéna !

Je notai le propos le jour même et l'écrivis à mon père que ces mots : *une série de petits Leipzig* étonnèrent, irritèrent et qui me répondit : « Est-ce possible ? On n'en croirait pas un mot à Paris et on aurait raison ».

Moi-même, cette pensée du maréchal m'avait inquiété et m'obsédait. Le grand Iéna futur prédit et promis parvenait à peine à me rassurer. Mais quoi ! Bazaine tiendrait parole !

Et, soit dit en passant, toute la conduite du maréchal pendant le tragique siège de Metz tient, à mon avis, dans les paroles préalables. On a trop raillé le plan de Trochu, gouverneur de Paris. Le plan de Bazaine, défenseur de Metz fut celui-ci : « Attendre ». Attendre que Frossard, Mac-Mahon, de Failly eussent subi les « petits Leipzig » du début (hélas ! ils étaient déjà grands, ces Leipzig qui, du moins, n'étaient pas irréparables !) et tout terminer, tout réparer avec le « grand Iéna » entrevu dans les songeries, affirmé dans les causeries de l'*Hôtel de l'Europe*. Attendre, avec cette vaillante et redoutable armée, qui restait intacte même après Saint-Privat et qu'il gardait sous la main pour un coup final de vaillance, de patriotisme, d'héroïsme ou un coup d'Etat politique, une restauration quelconque au profit de n'importe qui, pourvu que lui,

Bazaine, en fût le bénéficiaire. Attendre, attendre, attendre.

Et pendant cette attente, laisser les énergies s'attrister sous les pluies d'automne, les courages se changer en désespoirs, laisser la maladie abattre dans les camps ceux que le fer et le plomb avait épargnés sur le champ de bataille, laisser les chevaux amaigris ronger les troncs des arbres et les soldats, parqués comme des moutons au Ban-Saint-Martin, se demander si la poudre allait enfin parler et si une armée, et quelle armée! devait finir là, sous le froid, sous le vent, sous l'ondée, dans la boue. Attendre! attendre quand il fallait agir! Attendre une victoire qui ne vient pas à vous comme la Fortune de la fable, quand on dort, mais qu'on arrache de vive force, quand on a bien résolu de vaincre ou de mourir!

Oui, tout le secret de Bazaine est dans cette formule que j'ai connue dès les premiers jours d'août 1870, dans cette prédiction : « un grand Iéna », qui n'est pas venu et que Bazaine n'a rien fait pour faire venir.

Les souvenirs se pressent devant moi lors-

que, fermant les yeux, je revois ce passé, lorsque je le revis douloureusement. Quarante ans ! Mais c'est hier. Est-ce bien sûr qu'il y ait quarante ans depuis que j'ai vécu ces journées sinistres ? Que de spectres ! Spectres d'êtres alors vivants ! Fantômes d'espérances mortes !

Je n'oublierai jamais cette journée du 6 août où, à Frœschwiller et à Forbach, sur deux points de la frontière à la fois, en Alsace et en Lorraine, se joua la fortune de la France. J'avais passé la nuit à Sarreguemines, à l'Hôtel Fistié où logeaient avec nous le général Frossard et son état-major. Le général était parti avec son corps d'armée et Sarreguemines avait pour se défendre la division Montaudon campée entre la ville et la route de Deux-Ponts. A Edouard Lockroy s'était joint Edmond About, l'écrivain délicieux qui égayait la route de ses traits d'esprit. Ou plutôt c'était Edmond About qui nous avait recueillis dans sa voiture et il avait été décidé entre nous que nous ferions ainsi ensemble notre campagne de correspondants de guerre.

Nous allions d'ailleurs droit devant nous, à nos risques et périls, et le grand prévôt de l'armée, le général de Saint-Sauveur, nous avait refusé tout laissez-passer.

— L'empereur ne veut pas de description de carnages. Il y aura d'atroces tueries avec les mitrailleuses. L'empereur n'entend pas qu'à l'horreur de la guerre on ajoute le pittoresque de ces horribles tableaux.

— Ce qui signifie, répondit About, qu'il veut faire la guerre à huis-clos.

— Débrouillez-vous, répliquait le grand prévôt. S'il vous arrive quelque mésaventure, réclamez-vous de moi, c'est tout ce que je puis faire pour vous. Mais la consigne est formelle : pas de journalistes !

La décision fournit même un mot de journaliste que je regarde comme effroyablement caractéristique. *Le Figaro* avait envoyé à Metz un bon garçon, boulevardier intrépide et publiciste très « débrouillard » comme eût dit le général de Saint-Sauveur. C'était Alfred d'Aunay, qui mourut jeune après avoir fait magistralement du reportage et des indiscrétions

sensationnelles. Alfred d'Aunay arrivait au quartier général avec une lettre d'introduction du chef de cabinet de M. Emile Ollivier, président du Conseil. M. Adelon et M. Philis accréditaient le journaliste auprès du grand prévôt et M. de Villemessant, tout-puissant alors, demandait un sauf-conduit pour son collaborateur attitré.

— Non, répondit le général, l'empereur, je vous le répète, ne veut pas de journalistes. N'a-t-il pas appris que l'un de ceux qui sont à Metz présentement a, en passant par le Luxembourg, été voir l'armée allemande et est rentré, le soir, chez nous ? Le matin ici, à midi à Trèves, le soir à Metz. Quand l'empereur a appris cela il en a eu les larmes aux yeux. Oui, il a pleuré. Il sait très bien que M. de W... n'est pas un espion, mais cette curiosité qui pousse un homme à visiter dans la même journée les deux camps l'a navré !

— Mais M. de W... a le droit d'être reçu à la fois dans le camp français et dans le camp prussien : il est neutre. Il est Belge.

— Il est notre hôte, dit M. de Saint-Sauveur.

— Bref, vous me refusez, mon général, le sauf-conduit que le chef de cabinet du garde des Sceaux vous demande pour moi ?

— Je le refuse, fit nettement le général.

Alors ce bon vivant d'Alfred d'Aunay eut cette réponse que je qualifierai d'historique et qui est topique :

— Eh bien, c'est bien, mon général, c'est très bien. Alors voilà tout ; c'est très simple : *Le Figaro* ne fera pas de réclame à cette guerre-là !

Si je n'avais pas entendu la phrase je me demanderais si elle a vraiment été dite. Je l'entends encore après tant d'années. Considérer une campagne nationale comme une première représentation, faire ou ne pas faire « de réclame » à une armée en marche, à de braves gens qui vont mourir, c'est une conception toute particulière du journalisme qu'en sa naïveté Alfred d'Aunay, qui avait de l'esprit sans malice aucune, exprimait avec une candeur désarmant la colère.

Nous allions donc de l'avant sans sauf-conduits, exposés à toutes les aventures.

Edouard Lockroy n'allait-il pas bientôt, à Saint-Avold, être pris pour un espion ? A Sarreguemines nous avions dormi notre dernière nuit de calme, un calme relatif, et la lointaine rumeur du canon nous avait enfiévrés dès la matinée. On se battait à quelques lieues de nous. Où cela ? On ne savait pas. Du côté de Saarbrück, disait-on. En terre allemande, affirmaient les uns. En pays français, rectifiaient les autres. A Forbach. Et cette certitude que, là-bas, si près de nous, au delà de ce rideau de forêts, des hommes s'égorgeaient, nous serrait le cœur. L'espérance nous venait en contemplant dans le clair matin ces régiments en tenue de campagne, prêts à partir, ces batteries d'artillerie dont les pièces neuves reluisaient au soleil et dont les officiers et les servants ne demandaient qu'à marcher au canon.

Il y avait au milieu de ces soldats, sur un tertre entouré d'arbres, un état-major qui allait, venait trépidant, semblait s'irriter sur place. Un général élégant et jeune, un des brillants officiers du Mexique, le général Clinchant,

interrogeait l'horizon, prêtait l'oreille aux détonations lointaines. Près de lui, maigre, alerte, mordillant sa moustache, un capitaine, celui qui devait devenir le général improvisé Cremer, le combattant de la journée de Nuits, se tenait, impatient, la main nerveuse posée sur la poignée de son épée.

— Si l'on allait de l'avant ? disait-il.

Les détonations arrivaient, rauques et rapides, comme des rafales. Il semblait que les bois eussent une vie, une voix, que quelque chose de monstrueux s'agitait dans leurs profondeurs. Et c'était vrai. La guerre multipliait ses horreurs et ses héroïsmes, là-bas, dans les bois, derrière ces arbres.

Impatients comme Cremer, les soldats, dans leur instinct de combattants, se demandaient pourquoi on les gardait ainsi, inactifs, comme collés à Sarreguemines. On leur répondait qu'on surveillait la frontière où, du côté de Deux-Ponts, devaient, paraît-il, arriver les Bavarois.

Le général Clinchant, si résolu mais rendu indécis par l'imprécision des ordres, répétait :

— J'attends. Je ne fais que cela depuis l'entrée en campagne. Aller, venir, attendre, et pas de renseignements, pas d'instructions officielles !... Quand je veux savoir ce qu'on fait ou ce qu'on veut faire, je lis *Le Figaro* ou *Le Gaulois*. Voilà où j'en suis. Bravoure et bonne volonté en bas, désordre en haut.

Il était furieux et anxieux à la fois. Il savait la bataille si proche et s'exaspérait à l'idée de son inactivité, peut-être fatale.

Il partageait, plus informé que nous, toutes nos craintes. Lorsque le bruit du canon paraissait plus lointain, son énergique et charmant visage de soldat s'illuminait : c'était l'envahisseur qui, repoussé, s'éloignait. Lorsque se rapprochait la canonnade, ses sourcils se fronçaient, il devenait pâle : c'était le corps de Frossard qui, en retraite, se rapprochait de Sarreguemines. Et les heures passaient, passaient dans ces alternatives de tristesse et de joie. Ah ! marcher, marcher à la fusillade, à la tuerie, à la victoire !

— Montaudon aurait pourtant un joli coup à faire ! murmurait le général Clinchant.

Montaudon, était le supérieur. C'était à Montaudon de donner des ordres.

Et depuis le général jusqu'au dernier soldat, toute la brigade Clinchant se demandait pourquoi on n'allait pas là-bas « où l'on se cognait ».

Or, les heures passaient, les heures décisives, les heures tragiques. Une sorte de magnétisme douloureux, de lugubre divination instinctive rendait les visages effarés. On avait, sans rien savoir, la sensation de la défaite. Des paroles étranges étaient dites tout bas : « Ça ne va pas ! On n'avance pas ! »

Et à propos de magnétisme, un phénomène singulier, incroyable, se produisit là, à Sarreguemines, tandis qu'à Paris une fièvre de folie joyeuse s'emparait, sur une fausse nouvelle, de la population en délire. Qui dira ce qui passe, à de certaines minutes, dans l'air et ce qui fait, par exemple, qu'à la même heure dans toute la France, au début de la Révolution, au nord, au midi, partout souffle un vent de terreur, et que le même jour la France prise de panique sonne les cloches, court aux

armes, et que les campagnes depuis lors appellent cette journée chez nous, en Périgord, le *jour de la peur*, ailleurs la *grande peur ?*

Il n'y avait pas de télégraphe en France en ce temps-là et cependant comme par une commotion subite, le tocsin sonnait à la même minute dans tous les villages. Un phénomène analogue put être constaté, le samedi 6 août, à Sarreguemines. A l'heure même où l'on pavoisait sur les boulevards pour une victoire qui n'existait pas, oui, au même instant précis, là-bas, en Lorraine, la même nouvelle décevante courait les rangs de nos soldats. Les officiers me disaient :

— Nous avons du « coton » à Forbach. Mais Mac-Mahon vient de remporter une grande victoire en Alsace. Le prince royal de Prusse est prisonnier. Prisonniers, des milliers d'Allemands !

Oui, l'écho menteur de la Bourse de Paris se répercutait à Sarreguemines et Clinchant, un peu sceptique peut-être, répondait :

— Ce n'est pas une raison pour attendre ici !

Enfin, l'ordre vint de marcher. En avant ! A Forbach ! Les régiments prirent le pas accéléré. On les saluait tandis qu'ils traversaient Sarreguemines. Ils allaient là-bas, vers Saarbrück. Mais il était trop tard. L'après-midi finissait et Frossard faiblissait. Et notre anxiété redoublait avec les heures écoulées. Le canon se rapprochait. Quel canon ? Le nôtre ou celui de l'ennemi ? Et les souvenirs littéraires se mêlant aux angoisses présentes je me rappelais cette page des *Mémoires d'outre-tombe* où Chateaubriand écoute de loin, perçoit la vibration du canon de Waterloo.

Lorsque la nuit tomba sur Sarreguemines, une nuit d'été, superbe et calme, le farouche bruit lointain se tut et la lune, une lune rougeâtre, sinistre, se leva sur la Sarre. Elle devait éclairer là-bas bien des visages pâlis par la mort, éclairer de sa lueur bien des blessures horribles. Que de levers de lune pareils allaient pendant des mois monter, monter, ironiques et froids, sur des champs de bataille semés de cadavres !

Je regardais l'eau couler sous la clarté

funèbre. Pareils à des fantômes, des soldats, dont j'apercevais les ombres, travaillaient en hâte à fortifier le pont. Demain, peut-être, demain faudrait-il le défendre !

— Demain ! Que serait demain ?

Nous ne dormîmes guère, cette nuit-là, et dès l'aube des pas nombreux d'une masse d'hommes en marche nous firent nous jeter hors de notre lit. C'était l'armée, notre armée, l'armée de Frossard qui battait en retraite sur Puttelange.

Je regardais défiler ces bataillons marchant en bon ordre après une journée de combat et une nuit de fatigue. Ils étaient superbes, l'homme qui vient de jouer sa vie gardant en son regard l'éclair de bravade à la mort.

Au milieu d'eux s'avançaient, se redressant, très fiers, des Prussiens prisonniers qui, captifs, roulés ainsi comme des cailloux en un torrent par ceux qu'ils avaient combattus, relevaient le front, se sentant vainqueurs même parmi cette armée qui les traînait à sa suite. Et j'avais le cœur serré à ce spectacle inoubliable. Ce qui me frappait c'était le silence

de cette troupe en route vers l'inconnu. Parfois seulement un officier, interrogé, répondait la voix dure :

— On a fait son devoir !

Tout à coup, au-dessus de ces fronts noirs de poussière et de poudre, de ces képis tordus, dont beaucoup étaient troués par les balles, un drapeau tricolore apparut, déchiqueté, en lambeaux ayant eu son aigle brisée emportée à demi par quelque éclat d'obus, mais gardant les couleurs de la patrie, il flottait dans l'air frais du matin.

— Voilà le symbole de l'avenir ! C'est là ce que sera demain : plus d'aigle, et le drapeau plus d'empire, et la nation !

Et dans ces trois couleurs déchirées nous mettions déjà, nous mettions encore, nous mettions toujours notre espérance.

L'invasion débutait par cette triste journée. La défense nationale allait commencer.

II

QUARANTE ANS APRÈS

Je ne sais rien de plus mélancolique et de mieux fait pour montrer combien sont légers et vains nos projets et nos espoirs, que la note publiée naguère par *La Liberté* sur ce qui se passait chez nous il y a quarante ans. Il y a quarante ans, un matin de juin, la cour « décidait d'aller s'installer à Saint-Cloud le 18 » et un journal officiellement renseigné donnait les détails qui suivent sur « la saison d'été » de la maison impériale.

Voici, « sauf les modifications qui pourraient survenir, » disait la gazette informée, les projets arrêtés pour cet été : du 15 au 20 juillet, départ du prince impérial pour le camp de Châlons. Vers la même époque, l'empereur

ira pour quinze ou vingt jours à Vichy. L'impératrice restera à Saint-Cloud. Le 14 août, l'empereur ira rejoindre son fils au camp de Châlons, où il passera une revue d'honneur. Puis, vers le 20 août, la cour ira s'installer à Fontainebleau jusqu'au mois de septembre ».

A relire ces lignes, on se demande quel sinistre inconnu peut nous guetter tous à toute heure. « *Sauf les modifications qui pourraient survenir !* » Tous les programmes humains doivent, sous peine d'être ironiquement souffletés par le sort, ajouter à leurs promesses cette phrase restrictive. L'imprévu, l'horrible imprévu est toujours là, hypocrite et prêt à fustiger, à crucifier les espérances. Au 15 juillet, ce n'était point le départ en une sorte de train de plaisir pour un camp en fête. C'était, peu de jours après, dans le petit kiosque au toit de paille qui servait de gare à la voie spéciale partant du parc de Saint-Cloud (et qui est debout encore), l'embarquement attristé, les adieux pleins d'angoisse, le dernier coup d'œil à ces arbres familiers qu'on n'allait plus revoir... Le 14 août, ce n'était pas la montée en

wagon du père rejoignant son fils, c'était le canon de Borny, la marche des Prussiens sur Metz, bientôt l'abandon forcé du commandement de l'armée et le triste voyage jusqu'à Châlons, prélude de la marche sur Sedan, avec l'adolescent tout pâle emporté dans la déroute.

Ces éphémérides sont lugubres. La France va repasser par les étapes du calvaire. Et l'Allemagne, aux mêmes heures, aux mêmes jours, célébrera, fêtera, revivra ses victoires. Il y aura cette fois, sur mer, une flotte nombreuse pour montrer au monde que la Germanie, pavoisant ses vaisseaux, est devenue une redoutable puissance maritime, et l'empereur Guillaume, sur la terre d'Alsace ou de Lorraine, réunira plus d'un million d'hommes qui salueront par des hourras la mémoire de leurs pères, les conquérants, les vainqueurs. Cuirassés et cuirassiers. Partout du fer étincelant au soleil. Le spectacle menaçant ou triomphal sera superbe. Il sera douloureux à nos cœurs, car par delà le Rhin et par-dessus les Vosges, les rudes cris de joie arriveront jusqu'à nous. Ayons la force de les entendre et

célébrons du moins nos morts qui firent leur devoir il y a quarante ans.

Il y a à Mars-la-Tour un coin de terre où tout Français devrait aller en pélerinage. C'est le musée qu'avec tant de soin et de piété fonda le chanoine Faller, ce Messin qui est curé de Mars-la-Tour depuis trente-cinq ans, et qui mit tous ses soins à réunir, à ramasser les débris des champs de bataille, les reliques des martyrs. L'œuvre est achevée, complétée encore par les dons des familles. Et lorsqu'au mois d'août dernier les officiers prussiens survivants de la fameuse et héroïque charge du général von Bredow vinrent inaugurer le monument élevé en terre française à leurs compagnons tombés là, ils visitèrent, tête nue, le musée de Mars-la-Tour et s'inclinèrent devant le vénérable prêtre qui se fait le gardien de ces souvenirs.

Quoi de plus poignant que ces portraits de braves gens morts pour la patrie ! Des officiers, des soldats, des noms glorieux, des noms obscurs. De vieilles photographies de zouaves ou de voltigeurs de la garde, de petits fan-

tassins dont les parents ont accroché les images dans ce Panthéon des humbles où nos soldats entrent avec respect, émus devant ces sortes de fantômes de troupiers aux uniformes maintenant inconnus, devant ces armes tordues, ces baïonnettes rouillées, ces morceaux d'arbres que les chevaux mourant de faim pendant le siège ont déchiquetés de leurs longues dents jaunes...

Que de gloire, de dévouements obscurs, de sacrifices, que de sang dans ce musée unique ! Des shakos à demi défoncés, des képis troués de balles, des médailles d'Italie ou des médailles de Sadowa (promiscuité des agonies) ramassées sur des cadavres ! Et des livrets de soldats et des lettres à des parents, à des fiancées, des lettres d'amour, interrompues par la mort et maculées de boue !... Toute une Morgue épouvantable et sublime. Des aigles, des plaques de ceinturon, des balles, des obus, jusqu'à des paquets de tabac trouvés dans la musette des morts. La défroque de la tuerie.

Et dans ce bric-à-brac étrange et sublime où les gouttières en fer-blanc pour contenir les

bras cassés rappellent les tristesses de l'ambulance, et les morceaux de cuivre d'un drapeau de grenadiers scié et partagé entre tous les officiers, évoquent l'héroïsme du combat et la protestation contre la défaite ; dans ce musée où peu à peu, en contemplant ces débris, les larmes vous viennent aux yeux, rien de ridicule, même dans les plus humbles objets, recueillis çà et là comme sur la poitrine ou le lit des mourants. La selle dorée d'où tomba mortellement blessé l'admirable général Margueritte n'est pas loin du christ aux jambes brisées ramassé parmi les décombres de l'incendie de Bazeilles, et le curé de Mars-la-Tour vit, continuant à amasser les reliques parmi ces miettes de la gloire passée.

Il a, je crois bien, près de quatre-vingts ans, le chanoine Joseph Faller, et on devrait certes par un bout de ruban rouge — de ces rubans pâlis qu'il a recueillis sur le corps de nos soldats martyrs — récompenser ce zèle incessant, cette acharnée piété envers nos morts. On m'a dit que les gens du pays, et à leur tête

l'éloquent et sympathique député de Briey, M. Lebrun, avaient maintes fois demandé pour lui cette récompense. Notre ami Alfred Mézières n'a pas dû être des derniers à s'associer à cette démarche. Mars-la-Tour, la patriote, serait heureuse, j'en suis sûr, de voir récompenser le patriotisme du vieux curé.

Dans tous les cas, l'œuvre est touchante et le *Catalogue du Musée militaire de Mars-la-Tour*, paru tout récemment, est un petit livre précieux que je mettrai, bien que modeste, à côté des raretés bibliographiques que j'ai eu la joie de recueillir. Il semblerait paradoxal à un bibliophile d'attacher tant de prix à une petite brochure. C'est que chaque page, chaque ligne de ce petit livre est évocatrice d'une douleur ou d'un trait d'héroïsme, d'une tristesse ou d'une espérance. Vieux journaux du siège de Metz, vieilles lettres, vieilles chansons. Tout un passé, je le répète, — un douloureux passé parlant tout bas (ou plutôt très haut) de l'avenir.

On le trouve à Mars-la-Tour, ce petit livre, et par la poste on le reçoit pour un franc cin-

quante. Je ne saurais trop en recommander la lecture à tout bon Français. Il ne fait pas aimer la guerre, certes, et il en étale, il en énumère toutes les horreurs, — sans phrase, tel un procès-verbal d'huissier, — mais il fait aimer la patrie et il enseigne comment on meurt pour elle. Des mères ont apporté à l'abbé Faller les tuniques trouées, les épées, les portraits, ce qui survivait à leurs fils, et elles ont été consolées en se disant que ces reliques resteraient là, dans le petit village frontière, près du monument à nos morts, et que le nom des disparus serait du moins inscrit dans ce catalogue du Sacrifice. Livre de mort, livre de mémoire. Ceux-là qui ont péri sont encore vivants quarante ans après !

J'ai voulu revoir, ce printemps, la jolie cité de Wissembourg où lors de l'inauguration d'un autre monument les acharnés pangermanistes se sont élevés, indignés, contre ce qu'ils ont appelé une manifestation française. *La Marseillaise* a ce jour-là retenti, en effet, faisant monter bien des pleurs aux yeux, sur cette

terre où les soldats de Douay sont tombés et où les compagnons de Hoche avaient triomphé jadis. Il faut se rappeler combien parut funèbre ce nom jusque-là glorieux de Wissembourg prononcé tout bas, un soir d'août, par les Parisiens consternés. *Wissembourg !* Il sonnait comme un glas. Premier écroulement ! Première défaite !

Nous, nous étions à Metz et nous dînions à la grande table d'hôte où des officiers supérieurs, dix ou douze généraux, avaient pris place. Nous ne savions rien de ce qui s'était passé non loin de nous ce matin-là. Mais à l'expression inquiète des visages de ces soldats, nous devinions qu'il y avait quelque mauvaise nouvelle dans l'air. A Paris, on répétait tristement ce nom : *Wissembourg !* A Metz on ne le prononçait pas encore. Du reste, à cette table, personne ne parlait. Un silence profond, étrange, angoissant. Evidemment quelque part il s'était passé quelque chose.

Ce « quelque chose », c'était l'écrasement d'une division laissée en flèche. C'était la mort

du général Douay, la retraite du général Pellé groupant ses fantassins autour du drapeau. C'était l'apparition de ce spectre qui pendant des mois devait nous poursuivre : la défaite. J'ai revu ce château du Geisberg où une poignée d'hommes tint en échec pendant des heures une foule d'assaillants furieux, affolés d'une telle résistance. Les Bavarois tombaient sous les coups des derniers combattants réfugiés là. Sur l'escalier de pierre d'où Lazare Hoche étudiait les lignes de Wissembourg, les turcos, fous de rage, se défendaient avec acharnement, tombaient sans se rendre. Si bien que ce perron, pittoresque comme tout le château, est devenu, de par le baptême du sang, dans la légende, le *perron des turcos.* Ils furent héroïques, ces Africains épris de la France, qui au début, là-bas, dans les bois, avaient bondi sur les batteries bavaroises et les avaient emportées à la baïonnette, comme à Turbigo.

Non loin de là est la maison où l'on porta le cadavre d'Abel Douay. C'est aussi maintenant comme une sorte de musée, un lieu de péleri-

nage. Le propriétaire de la ferme — gardée par des molosses enchaînés — a laissé la petite pièce au plafond bas où l'on étendit le général, dans l'état où elle était lorsque le prince royal de Prusse vint voir de près, saluer le corps du vaincu. Le calendrier appendu à la muraille porte encore la date fatidique imprimée sur le feuillet non déchiré : *4 août*. Et un tableau, célèbre en Allemagne, est accroché là, représentant le prince Fritz, sa casquette à la main, pensif et respectueux devant le vaincu étendu et dont une chaise soutient la belle tête militaire.

Le général repose au cimetière, à côté de son fils, mort après lui, tout jeune, et au pied d'un monument élevé par les habitants de Wissembourg, d'un monument dont la vue émeut réellement le Français qui passe, car il porte sur la pierre grise ces simples mots d'une tragique éloquence :

AUX SOLDATS FRANÇAIS,
NOS FRÈRES,
MORTS POUR LA PATRIE.

« Nos frères ! » Le mot dit tout. Il dit notre

douleur, il dit tout notre amour, tout leur amour.

— Ah ! cette France, me répétait avec tant de grâce un de ceux qui sont fidèles, là-bas, au souvenir d'autrefois, elle a bien des défauts ; mais elle a tant de charme qu'on l'aime et l'aimera toujours, en dépit de tout. Oui, c'est un don, l'art de se faire aimer !

J'ai déjà rapporté ces propos consolants.

C'est ce même éminent esprit qui nettement ajoutait :

— Nous aimons mieux *rien*, vous entendez bien, *rien*, que ce que l'Allemagne nous offre. Si vous saviez quel admirable entêtement persiste dans la montagne ! C'est là que bat le cœur de l'Alsace. Vous en seriez surpris et heureux.

Je n'avais pas besoin d'interroger les paysans, j'éprouvais en l'écoutant, lui, le sentiment qu'il exprimait, — comme aussi lorsque j'entendais un vieil Alsacien me dire, devant les statues de Rapp et de Bartholdi, à Colmar :

— Si vous saviez comme nous sommes malheureux ! Si vous saviez !

En les regardant, ces jolis villages alsaciens au flanc des coteaux, ou là-heut, parmi les sapins, au delà des près et des houblonnières, on se dit pourtant avec un appétit de solitude et de silence :

« On y doit vivre heureux ! Certes, avec le repos ou le labeur du jour, le bonheur est là ! »

Il m'a été donné de voir combien est fidèle et entêtée la mémoire de ces populations qui furent françaises. Nous visitions naguère ces champs de bataille où il semble que nos morts nous attirent, et ce jour-là (c'était un 18 août, anniversaire de Saint-Privat et de Rezonville) les Allemands inauguraient un monument commémoratif aux soldats et officiers d'un régiment ou d'une batterie d'artillerie qui avait fait hardiment son devoir sous le feu de nos soldats. Ce même jour des officiers de la garnison de Metz portaient des couronnes fraîches, ornées de rubans aux couleurs allemandes, aux tombes de leurs « anciens ». Il y avait, passant à cheval dans les villages lorrains, de beaux et élégants cavaliers aux

éclatants uniformes et dont les casques brillaient au soleil. Je les regardais, bien campés, bien en selle — admirant leur tenue au point de vue pittoresque, artistique, comme eût pu le faire un Edouard Detaille, — et le spectacle de cette cavalcade était bien fait pour attirer les regards. Eh bien, pas une de ces paysannes, qui, sur le seuil de leur porte, travaillaient, tricotaient ou cousaient, je dis pas une, ne levait la tête pour voir passer ces officiers en grand uniforme. Pas une n'avait la curiosité de lever les yeux sur ces cavaliers. Ils étaient là comme s'ils n'eussent pas été. Les bonnes femmes et les jeunes filles continuaient à causer et à coudre sans plus s'inquiéter de l'élégant défilé que si la rue du village eût été vide.

Ils (car les annexés les appellent toujours *ils*) allaient où *ils* voulaient, faisaient ce qu'*ils* voulaient. On ne les regardait pas. On les supprimait moralement.

J'était très frappé de cette inattention évidemment volontaire. Pourtant, au moment de l'inauguration du monument élevé aux artil-

leurs du 18 août, tandis qu'un ancien officier du régiment — héros d'autrefois, alerte et vigoureux sans doute au temps des canonnades mais devenu obèse et chauve et lourd — rappelait un peu longuement et verbeusement les exploits de jadis (et dont les gestes emphatiques faisaient, malgré la discipline et la solennité du moment, sourire et même un peu plus que sourire les jeunes officiers trouvant interminable le dicours de l'artilleur vieilli), un homme encore robuste, superbe, solide et de haute taille, un ancien soldat français venu de Sainte-Marie-aux-Mines, se mit à dire tout haut, d'un ton de bravade ironique :

— Ah ! *ils* peuvent bien célébrer leurs camarades ! On les a assez bousculés et fauchés à cet endroit-là !

Il se tenait debout, les mains dans les poches, se redressant parmi les uniformes allemands, coupant de ses propos agressifs les airs martiaux de la musique militaire, souvenir vivant du passé, incarnation de la protestation, qui de muette devenait éclatante.

L'homme — troupier devenu travailleur de

la terre — n'était pas ivre. Mais en apercevant des Allemands, en écoutant ces cuivres célébrant encore la victoire ennemie, toute sa passion renaissait, toute sa colère. Il ne détournait pas la tête comme les braves femmes de tout à l'heure ; il la relevait, au contraire, et regardait en face ceux qu'en face il avait combattus.

Je dois avouer que les officiers allemands, qui savent le français, ne semblaient prêter aucune attention à ses propos.

— S'il fallait recommencer, on recommencerait, disait le Lorrain. On est encore solide et tout prêt !...

La cérémonie finie, il alla, au loin, reprendre sa charrue, du côté de la France.

On a de ces impressions à la fois douloureuses et consolantes quand on remet le pied sur cette terre qui fut nôtre. A Metz, j'entre chez une marchande de ces souvenirs militaires, gourdes peintes ou bariolées qu'emportent les soldats allemands quand, libérés, ils retournent dans leur village. Lorsqu'ils n'ont pas assez d'argent pour s'acheter une de

ces gourdes, les camarades se cotisent, le régiment étant une famille. Pendant que je marchandais de ces menus objets, bibelots curieux et amusants, des soldats portant le casque parlaient français dans la boutique. De jeunes Lorrains gardant notre langue encore sous le casque à pointe. Et c'était là une émotion violemment pénible. La conquête m'apparaissait alors plus irritante encore et plus lugubre.

— A la caserne, nous ne pourrions pas parler français, me dit un de ces soldats. Mais n'étant pas encore en uniforme, l'autre jour, au cimetière de Noisseville, avec quelle joie j'ai crié : « Vive la France ! »

« Qu'on empêche le Souvenir français de s'appeler le Souvenir français, écrivait l'autre jour un rédacteur du journal de l'abbé Wetterlé (et l'abbé Wetterlé lui-même, peut-être), nous l'appellerons le Souvenir alsacien-lorrain ! »

— Têtes carrées nous sommes, têtes carrées nous resterons, s'est écrié, un jour, le vaillant abbé.

J'ai là sous les yeux des numéros du journal

illustré *Dur's Elsass*, qui paraît à Mulhouse. Le rédacteur en chef, M. H. Zislin, en est aussi le dessinateur. Il a de l'esprit et du courage comme M. Hansi, l'humouriste, autre militant du crayon. Il s'amuse, par exemple, en une suite de croquis, à conter les tribulations d'un pangermaniste en Alsace, et ce pangermaniste, il le représente sous les traits d'un colossal Allemand à lunettes, barbu, franchissant les fleuves et — tel le Semeur satanique de F. Rops — versant à pleines mains sur la terre la graine de germanisation puisée dans un casque à pointe. « Pas de *francisation !* » jure le pangermaniste acharné.

Une autre fois le *Dur's Elsass* publiera le portrait de quelque « glorieux soldat d'Alsace », et après Kléber ce sera Westermann avec son chapeau à plumes tricolores. Mais le numéro du journal qui m'a semblé le plus caractéristique, c'est celui qui contient la reproduction de la carte postale de l'avant-dernier banquet des étudiants alsaciens-lorrains à Strasbourg. Elle est touchante, cette carte postale, et spirituelle. M. Zislin l'a

excellemment agrandie. Au milieu d'une dizaine de prétendants aux types variés, docteurs barbus ou soupirants à lorgnon, militaires aux moustaches en crocs ou gros banquiers aux grasses bajoues, une jolie jeune fille rêve, accoudée à son balcon, comme Marguerite et portant sur sa chevelure le large nœud à rubans noirs, celui que J.-J. Henner a peint tant de fois au front de ses Alsaciennes.

Et comme *L'Alsace* d'Henner, — autrefois offerte à Gambetta, — elle attend.

Elle attend qui ? Le fiancé de son cœur. Elle songe. Autrefois le fiancé portait un pantalon rouge. Elle sait qu'il y a encore des pantalons rouges au monde. Elle regarde tour à tour le maigre *Herr Doktor* et le bel officier, bien sanglé, le col très haut, le monocle à l'œil. Elle continue à rêver, comme Gretchen à sa fenêtre, les mains croisées et l'œil vaguement perdu vers une lointaine vision.

Et la carte postale du banquet des étudiants d'Alsace et de Lorraine porte, en français, cette légende : « *Décidément, je préfère rester veuve !* »

III

EN ALSACE

Il y a à Strasbourg, devant le Munster, — la cathédrale dressée « dans sa robe de pierres rouges », — un magasin portant avec cette enseigne : *Antiquitæten*, un nom féminin, et à la devanture, suspendus au bout de leurs rubans de diverses couleurs, toutes ou à peu près toutes les décorations françaises, depuis le ruban couleur du coquelicot, de la Légion d'honneur, jusqu'au ruban d'académie, couleur de la violette. Elles sont là formant avec leurs rubans fanés comme une frise attendrissante, les croix et les médailles qui ont paré des poitrines ou boutonnières françaises, oui, toutes, la médaille d'Italie au ruban strié de rose, la médaille au ruban bleu de ciel de la campagne

de Crimée, la médaille jaune aux caractères chinois de la campagne de Chine, la médaille du Mexique, la médaille militaire que les maréchaux étaient fiers de porter à côté de leur grand-cordon, la médaille que suspendait toute seule notre pauvre ami Melchior de Vogüé sur son habit d'académicien.

Et c'est là comme une sorte de Morgue de la gloire, le « décrochez-moi-ça » du sacrifice. A ces rubans aux couleurs dévorées par le temps, pendent aussi des croix de la Légion d'honneur, de petites croix ou des décorations au module réglementaire que ceux qui ne sont plus avaient conquises un peu partout à travers le monde. Croix de vieux soldats décédés sans laisser d'autre héritage sans doute que ce hochet ; croix de combattants morts dans quelque ambulance, ou à l'hôpital, ou sous les bombes, il y a tant d'années. On ne sait pas. Mais je me suis arrêté, très ému, devant ces croix et ces médailles comme devant quelque chose de funèbre et de poignant. Tant de souvenirs dans ces médailles et ces croix, qui ont été l'orgueil de ceux qui,

vivants, les portèrent ou, sur le champ de bataille, la consolation de leur agonie ! Tout un passé qui fut le nôtre : des victoires inutiles et des épreuves encore pesantes, toujours subies !

Alors je me disais que ces brimborions, qui ne sont plus que des curiosités et qui furent des joies et des triomphes, ont une vertu bien puissante : ils suscitent des héroïsmes ou rappellent des sacrifices. Et je compris, en voyant les regards que jetaient en passant sur la frise de ces *Antiquitæten* de vieux Alsaciens blanchis et courbés (et qui devaient être d'anciens soldats), — oui, je sentis ce qu'avait de touchant, de généreux et d'utile l'idée de cette médaille de 1870-1871, dont le principe m'avait tout d'abord semblé ironique et presque blessant.

Eh bien, oui, réflexion faite, il est bon que les oublieux sachent qu'on peut se souvenir. Nous allons vivre cette année, je le répète, des journées dures pour notre amour-propre national et les Allemands vont, d'une date cruelle pour nous à une date pour eux pleine

de fierté, célébrer quasi quotidiennement le quarantième anniversaire de leurs victoires. Il y aura des « trains de plaisir » pour les champs de carnage. S'il est juste qu'ils saluent la mémoire de ceux qui moururent pour leur patrie, il est nécessaire par contre que ceux qui, chez nous, ont vu, ont lutté, ont fait de leur mieux, rappellent ce qu'ils savent et honorent ceux qui restent des braves gens à qui la fortune fut infidèle mais qui disputèrent la terre natale à l'étranger. Ils méritaient mieux. Faisons-leur savoir du moins que nous le pensons encore.

Depuis que l'idée de cette « médaille du Souvenir » a été émise, il est, aux pays annexés, un nombre assez considérable de pauvres vieux qui font tenir au *Journal d'Alsace* leurs états de service, espérant qu'ils seront sur « la liste. »

Oh ! ils ne sont pas bien nombreux, ces survivants du terrible drame, ou du moins chaque mois, presque chaque jour en diminue le nombre. Un humble cercueil sort de quelque maisonnette au pied des Vosges ou dans la

montagne, et c'est un soldat de Frœschwiller ou de Rézonville qui s'en va, là-haut, sur la colline où sont les anciens. En attendant, ils rappellent leurs noms à la gazette, ils disent à quels combats ils prirent part, blessés ou captifs, allant où on les conduisait, fidèles au devoir, étonnés de reculer, et la liste s'allonge des survivants de la grande guerre, de l'affreuse guerre qui semble si lointaine, déjà si lointaine ! « Au fait, si l'on n'y pensait plus et l'on n'en parlait jamais ? »

Eux, ils en parlent. Ils en parlent tristement, comme d'une vision fantomatique, et lorsqu'ils voient un Français ils lui disent encore : « J'ai été soldat français ! » Ils en sont fiers. Et ils seraient heureux si ce ruban dont il est question ils pouvaient l'attacher sur leur veste de drap usé. Ce serait un peu de la France, de la France d'autrefois saluée par la France d'aujourd'hui. Quelque chose comme une fleur du pays. Dans les villages restés à nous, on se montrerait ces vieux, marchant au premier rang les jours de fêtes, comme des légionnaires, et les jeunes gens et les petits se diraient : « Celui-là

s'est battu pour nous autrefois ! » Autrefois !

Là-bas, les porteurs de rubans sembleraient des ancêtres et conteraient les légendes, les belles légendes « du temps des Français » !

La plupart résument le passé à la façon du vieux cocher qui me menait aux fortifications démolies de Strasbourg, aux fortifications françaises :

— J'étais voltigeur de la garde. Général Bourbaki. On l'a fait sortir de Metz parce que Bazaine voulait livrer la ville. Ah ! s'il n'était pas sorti, ça aurait changé !... Mais voilà : les généraux ne s'entendaient pas entre eux et on avait trop peu de monde !

Donnez à cela l'accent alsacien avec un hochement de tête mélancolique, et vous avez l'espèce de jugement général que portent sur les jours d'autrefois les camarades du vieux voltigeur de Ladonchamps.

Il est donc excellent, ne fût-ce qu'au point de vue sentimental, que soit créée cette médaille du Souvenir. Les médaillés de Sainte-Hélène avaient subi bien des épreuves et ils arboraient cependant la médaille de bronze.

L'autorité allemande, qui sait honorer le dévouement militaire, ne mettrait certainement nul obstacle au port de ce qui ne serait pas une décoration, mais une sorte de *mémorial*. *Mémorial* en anglais ne veut-il point dire tombeau ?

A deux pas du magasin d'antiquités, dans l'élégant château du cardinal de Rohan, la Société des Amis des Arts de Strasbourg, qui date de 1832, a, elle aussi, élevé cette année une sorte de *mémorial*. C'est une exposition spéciale des plus intéressantes, comparable à celle que Paris offre dans le château de Bagatelle, une « exposition alsacienne de portraits anciens ». Toute l'Alsace et presque toutes les gloires alsaciennes figurent dans ces salles où les vieux patriciens et bourgeois de Strasbourg semblent, depuis les aïeux des siècles passés jusqu'aux soldats de la Révolution et de l'Empire, contempler les visiteurs. Figures calmes et graves, d'un caractère très personnel, continuité d'une race patiente, laborieuse, courageuse à travers les âges. Même

les pastels et les miniatures du dix-huitième siècle gardent ici cette expression un peu sévère qui frappe, par exemple, dans le portrait de la baronne de Hagenbach, abbesse du chapitre de Massevaux, si pittoresque en son costume coquettement sévère. Seules peut-être la baronne d'Oberkirch, l'auteur des aimables *Mémoires*, et sa fille, Mme de Montbrison, fort jolie, apportent une note mondaine vraiment souriante parmi ces fantômes qui sont présentement les hôtes de feu le cardinal Armand-Gaston de Rohan-Soubise.

Cette exposition comme l'admirable et pieuse collection du *Vieux Strasbourg*, est tout à fait remarquable et les grandes familles alsaciennes et les musées du pays ont prêté à cette glorification du passé alsacien leurs souvenirs les plus précieux. Kléber y figure nécessairement, avec sa belle tête impérieuse et rieuse.

Et ton rire, ô Kléber!

Rapp y caracole, tel que l'a peint Jacques Lagrenée dans la grande toile que sa fille

donna au Musée de Colmar, et derrière le général, ses aides de camp, de Turckheim et Marnier. Et bien d'autres visages de militaires figurent dans cette galerie de l'Alsace qui donna tant de soldats à la France. Mais ce qui est frappant ici, c'est la succession des portraits de ces familles dont chaque membre fait partie de l'histoire de ce beau pays : les Dietrich, depuis Dominique Dietrich, *ammeister* de la ville de Strasbourg en 1660, signataire de la capitulation de Strasbourg en 1681, dont plusieurs furent maires de la cité, Philippe-Frédéric de Dietrich, premier maire de Strasbourg (de 1790 à 1792), comme le vénéré M. Küss en fut le dernier ; — les Dollfus, les Kœchlin, dont un des plus connus, Jean-Jacques Kœchlin, celui qu'on surnommait *Pfiffe-Kœchle*, l'un des négociateurs du traité de réunion de Mulhouse à la France en 1798, est là, vu de profil, fumant philosophiquement sa pipe sous son chapeau de feutre de forme militaire ; — les imprimeurs, les libraires, ceux qui firent la renommée de la typographie strasbourgeoise, les Berger-Levrault, les

G. Fischbach, les Kieffer, — car Fritz Kieffer continue la tradition aujourd'hui encore ; — tous ces bourgeois de pure et solide renommée, les Kestner, les Chauffour, les Risler, nous apparaissent comme les représentants d'une race à qui l'on n'a pas besoin de dire comme à Hernani : « Sois fidèle ! » Car elle est fidèle et même entêtée dans ses affections, naturellement.

Pourquoi n'ai-je pas trouvé parmi ces portraits alsaciens celui du bon Andrieux, qui eût souri à la belle tête énergique et poétique du général Foy ? Deux êtres éloquents, Andrieux avec finesse, le général avec fougue. En revanche, un délicieux visage de jeune fille blonde nous apparaît et nous a retenu longtemps, celui de Mlle Mélanie de Bussierre, le charme même, et qui, sous le nom de comtesse Edmond de Pourtalès et le costume classique alsacien, les grands nœuds de rubans noirs, nous apparut un jour comme l'image même, l'incarnation de l'Alsace.

Le portrait de Mlle de Bussierre est signé de Winterhalter. Et en regardant ce visage

exquis de jeune fille, je songeais à ces lettres pressantes, poignantes, quasi éperdues qu'écrivait Ducrot, gouverneur de Strasbourg, à Mme de Pourtalès, en lui répétant : « Voyez l'empereur. Dites-lui bien que le danger est grand. *Ils* nous haïssent, *ils* nous menacent ! » Elle ne prévoit rien de cet avenir, la jolie jeune fille au regard confiant qui est là dans toute la fleur de ses seize ou dix-sept ans, et qui deviendra — la vie a de ces tristesses — la grande dame patriote gardant encore de l'âme française, un écho de France, en son château de la Robertsau.

Certainement cette exposition de portraits alsaciens fut une des plus attirantes réunions d'œuvres qu'on ait pu voir. Il y aurait, ce me semble, pour la Société des Amis des Arts, une autre exhibition encore : ce serait une exposition des portraits des peintres alsaciens illustres. On verrait là combien l'Alsace, avec des combattants, a fourni d'artistes à notre pays. Je ne les énumérerai point, craignant d'en trop oublier (comme Ehrmann mort hier), et pourtant — comme aux Uffizzi de

Florence — les portraits des Henner, des Benner, des Heim, des Gustave Doré, des Théophile Schuler, des Brion, des Benjamin Ullmann, des Kreyder, des Jundt, peints par eux-mêmes ou par des camarades d'atelier, formeraient une galerie des plus remarquables. Je suis certain que les Amis des Arts alsaciens y ont déjà pensé.

C'est par de telles attractions qu'on amènera à Strasbourg les Français qui ont l'amer déplaisir de voir les enseignes des magasins strasbourgeois presque toutes tracées en lettres allemandes (on n'a pas le droit de repeindre les vieilles enseignes françaises), et d'entendre à midi et demi, chaque jour, la parade du relèvement de la garde, place Kléber, les tambours, les cuivres et les fifres, le pas rudement cadencé des fantassins résonnant sur les dalles, tandis que près de là, debout, le vainqueur d'Héliopolis se tient appuyé sur son sabre, — un sphinx d'Egypte accroupi à ses pieds, le sphinx qui, en 1840, lorsqu'on inaugura la statue de bronze, évoquait la victoire du passé, et qui aujour-

d'hui, mystérieux, symbolique, incarne l'énigme, l'énigme peut-être redoutable, de l'avenir.

Il ne faut pas juger d'une ville par les enseignes, mais par les cœurs. « On ne voit pas les cœurs », dit l'Alceste de Molière. Quand on ne peut les écouter battre, il faut se résigner à n'interroger que des tombes. Mais alors la parole de piété sort de la terre. Autour du monument élevé aux morts du temps du siège, dans le jardin botanique, les fleurs s'ouvrent, les oiseaux chantent. Le printemps salue la pierre grise au long de laquelle court le lierre et qui porte gravée en chiffres dorés cette date funèbre : « 1870 », que traverse une immense palme mortuaire et que surmonte une étoile.

Quelle étoile ? Celle de l'espérance dans la nuit de l'histoire. L'étoile qui brille au-dessus des nuées, l'étoile qui devait guider vers le rédempteur nouveau-né les générations à venir.

Elles sont nées, les générations nouvelles, elles ont grandi, déjà elles ont vieilli ; et la

génération qui vécut cette année sinistre, 1870, et qui avait juré de la faire oublier et de la remplacer en nos annales par un autre millésime réparateur, cette génération-là, décimée par la mort, ne compte déjà plus que des survivants presque tous lassés, tous à demi courbés vers le tombeau. Ah ! les beaux rêves d'autrefois, les illusions généreuses et follement héroïques de ceux qui nous disaient, de nous qui nous disions : « De cette sanglante et lugubre épreuve, la régénération naîtra ! De ces tueries surgiront des vengeurs ! De la France, dont parlait sévèrement un Karl Vogt, naîtra une France nouvelle ! On verra, on verra bientôt ce que pourront faire ceux qui ont ramassé sur le sol encore trempé de sang les armes brisées ! » Cinq ans ! Nous nous donnions cinq ans pour redevenir ce que nous étions avant la défaite ! Et que ce laps de temps semblait long, affreusement long, aux impatients qui se grisaient avec des harangues, se consolaient avec des statues, se redressaient en chantant des refrains de café-concert !

Ce n'est pas cinq années que le temps a

marqué de son doigt sur le livre de l'histoire. Ce sera dans dix ans un demi-siècle et la jeune Allemagne, puissante et orgueilleuse, rêve de devenir encore la plus grande Allemagne. Que se passera-t-il dans les dix années qui vont suivre ? Redisons-nous obstinément, gémisseurs impénitents : « Il y a quarante ans que ce qui fut géographiquement la France n'est plus la France ! » Mais il y a quarante ans que de vieux pélerins entêtés viennent apporter, à défaut de trophées, des couronnes funèbres à des tombeaux.

Elle n'est point fanée, malgré les pluies d'hiver, la couronne aux rubans blanc et rouge — les couleurs strasbourgeoises, les couleurs alsaciennes — que *die Stadt Strassburg* (la ville de Strasbourg) a déposée sur le monument des morts élevé dans ce jardin botanique, sous les fenêtres d'une école d'art. Elle n'est point fanée, et le souvenir demeure fidèle à ceux qui sont tombés sous les obus ou les balles, soldats ou « civils », comme dit mon guide. Des mains pieuses renouvellent ces rubans. Les arbres refleurissent aussi autour

des colonnettes grises. Un jet d'eau près de là laisse retomber ses gouttelettes dans le bassin, comme des larmes. Des passereaux pépient, voletant de branche en branche. Des pigeons se poursuivent çà et là, messagers d'espérance. Lorsqu'il y a bien des années, quand après le siège je revis Strasbourg, dont les maisons encore effondrées criaient par toutes leurs ruines contre le bombardement, il n'était point permis de saluer librement ce monument, de s'arrêter devant cette date encore si proche : *1870*. On vous ouvrait quasi subrepticement la porte de ce jardin qui était un cimetière. La mémoire des martyrs du siège semblait redoutable aux vainqueurs. Le sang était trop frais. Aujourd'hui, entre qui veut et comme il veut dans le jardinet. Et même le chemin est-il très fréquenté qui mène à cette tombe ? Les Allemands ne semblent plus s'inquiéter de ces visites de patriotes invétérés. Ils laissent faire. Ils ne cherchent pas querelle aux Strasbourgeois qui gardent encore encastré dans la façade de leur logis quelque obus avec cette date : *27 août 1870*. C'était une

protestation jadis. Maintenant c'est de l'histoire. Et si l'histoire juge, l'histoire passe...

> La patrouille allemande passe,
> Baissez la voix, mes chers petits...

Et les petits ne baissent même plus la voix et sont habitués à voir passer les casques à pointe.

Pourtant on peut rencontrer encore quelque vétéran qui, en apercevant un bout de ruban rouge sur une redingote, lève son chapeau et accompagne son salut d'un coup d'œil à la fois éloquent et triste ; on peut entendre, dans un tramway, un conducteur qui, s'approchant, « baisse la voix » lui, comme les petits Alsaciens de la chanson, et vous montrant hors des murs un cimetière (où l'on s'est battu d'ailleurs pendant le siège), vous dit avec une piété respectueuse :

— Il y a des anciens soldats français enterrés là !

Et l'on se console comme on peut. On se console, si je puis dire, avec ces miettes de souvenirs. Lorsqu'on ouvrit, sans doute pour

creuser les fondations du monument, la fosse du jardin botanique, on trouva couché là, à l'état de squelette, un soldat dont le régiment s'était partagé le drapeau, ne voulant pas le laisser aux mains de l'ennemi. Lui avait, pour sa part, emporté l'aigle, et c'est avec l'aigle qu'il avait demandé qu'on l'enterrât. Le mort repose encore en Alsace, mais l'aigle ensevelie a été rapportée en France et donnée au régiment. Le colonel a fait saluer par le drapeau républicain ce trophée légué par un mort. Et après qu'on eut présenté les armes à ce débris du passé, place lui fut donnée dans la salle d'honneur du régiment. Ce sont là les légendes émues que l'on raconte à Strasbourg, entre amis, en buvant du vieux vin d'Alsace, en portant la santé des couleurs alsaciennes :

— Les armes de Strasbourg ont fourni les deux couleurs que toute l'Alsace-Lorraine a adoptées : le rouge et le blanc. Quant à la troisième couleur, c'est notre ciel bleu d'Alsace qui se charge de la fournir !

Il était bleu en effet, d'un bleu très doux, ce ciel de printemps, pendant que nous montions,

entre les grands bois de sapins, la route qui conduit à Sainte-Odile, et que nous apercevions à travers les éclaircies, à l'horizon, cette « ligne bleue des Vosges » que contemplait en mourant le patriote intrépide qui repose à Saint-Dié. Et combien de fois nous est-elle revenue sur les lèvres cette phrase poignante de Jules Ferry : « L'éternelle plainte des vaincus ! »

Du haut de la terrasse du couvent, nous contemplions l'admirable panorama de la plaine d'Alsace, les villages pareils à des jouets d'enfants, semés çà et là, au pied des monts.

Alors quelqu'un nous dit :

— C'est là, encore une fois, c'est dans la montagne qu'il faut interroger les vivants, et non plus les tombes, pour savoir ce qu'est le cœur de l'Alsace. Elle est toujours aimée, la douce France. Son charme est si grand qu'il résiste même à l'enseignement hostile de l'instituteur allemand épris de la « plus grande Allemagne », même aux campagnes calomniatrices de la presse pangermaniste, même aux années qui passent. Nous ne

sommes pas des Allemands, nous sommes des Celtes. Ne nous jugez pas sur les étiquettes, pas plus que nous ne devons vous juger sur vos polémiques et vos plaisanteries. Je me rappelle une drôlerie d'Alphonse Allais qui nous fit, et par conséquent vous fit, beaucoup de mal. C'était un article de l'humoriste (ils m'irritent parfois, les humoristes, même les plus spirituels) intitulé *Patriotisme économique* et où il disait, cet Allais : « J'ai les yeux constamment tournés vers l'Est, au point que cela est très ennuyeux quand je dîne en ville. » Cela parut peut-être très amusant à Paris ; ici cela nous fit saigner le cœur. On pouvait donc *blaguer* à propos de pauvres gens qui se rappellent naïvement les pantalons rouges ! Ah ! le clairon français et les chansons françaises ! On croit toujours les entendre ! Qu'est-ce que je dis ? On les entend toujours ! Il est des coins chez nous où l'on en est, après quarante ans, comme en 1871. Oui, comme au lendemain même de la guerre. Le temps a marché. Il n'a entamé personne.

Et j'ai senti que celui qui me parlait, s'illu-

sionnant peut-être, disait vrai. Et s'il s'illusionnait ; n'est-ce pas quelque chose aussi, qu'une illusion sonnant la diane ?

IV

A METZ

A mon ami Alfred Mézières, Messin.

Je vous écris de cette belle et triste ville de Metz où j'ai revu votre maison natale, ce coin de terre dont vous nous avez avec tant d'émotion conté les souvenirs. Je vous écris au lendemain de cette patriotique cérémonie de Mars-la-Tour à laquelle vous m'aviez convié à assister il y a déjà des années, et qui attire et qui appelle ceux qui ont vu, une fois, une telle manifestation de constance, de noble et fier entêtement dans le souvenir. J'ai retrouvé la petite ville de Mars-la-Tour aussi vibrante, aussi ardente dans son rôle de fidèle gardienne du passé, de sentinelle de la frontière. J'ai

revu là vos amis, vos compatriotes de la Moselle, le maire de Mars-la-Tour, qui depuis quatorze ans administre avec un zèle remarquable la commune où se dresse le monument de deuil et de gloire ; M. Lebrun, le député de cette circonscription, dont la parole séduisante et profonde à la fois, chaleureuse comme son cœur, va droit à la foule qui l'aime ; M. Noël, venu de Verdun, qu'il représente, pour apporter son hommage d'enfant du pays, ayant, tout petit, entendu gronder au loin le canon de Gravelotte, — ce canon que l'on croyait, au soir d'août, avoir servi de salve à la victoire. Et il faut louer le zèle, l'ardeur, la science d'organisation de l'instituteur de Mars-la-Tour, le dévoué M. Véron, l'auteur du succès matériel de la belle journée. A côté d'eux, d'autres bons citoyens de France, vieux soldats d'autrefois ou jeunes officiers de notre armée : le commandant Richard, qui a conté l'histoire, touchante comme une légende, de nos étendards pendant l'année terrible ; le commandant Chabal, qui prit aux Allemands un de leurs drapeaux, et ce

clairon Baudot, que le peintre Yvon nous montre jeune, svelte, dans son uniforme de zouave, sonnant la charge et découpant crânement sa silhouette auprès de Mac-Mahon, appuyé à la garde de son épée, sur la tour de Malakoff à demi écroulée, et qui maintenant, porte gaillardement encore les inévitables années.

Vous connaissez cette salle de la mairie qui, comme toutes les pièces du logis, fut, il y a trente-neuf ans, convertie en ambulance. On trouverait, à bien chercher, sur le plancher, des taches brunes qui sont des taches de sang. L'aimable sous-préfet de Briey me rappelait que le maire, M. Seners, avait été témoin de ces scènes lugubres. Enfant, il a vu la ferme paternelle incendiée par un obus. Et lorsque, sous la fenêtre où s'achève le banquet, la fanfare du 19e chasseurs attaque de tous ses cuivres la marche de la 42e division où se trouve intercalée la musique de la vieille chanson d'Alsace-Lorraine :

Ils ont conquis et les monts et la plaine,
Mais notre cœur, ils ne l'auront jamais !

un frisson passe et dans la salle et dans la grande rue du village. Ce refrain de café-concert, autrefois entendu sur les lèvres d'une étrange et poignante artiste morte jeune, Amiati, ce refrain que le musicien Bentayoux a trouvé dans son âme même, devient plus saisissant, plus émouvant encore ici. Parfois les paysans venus là comme on va au cimetière le jour des Morts, accompagnent de leur voix qui tremble la fanfare qui vibre. Vous vous rappelez, mon cher ami, et je n'ai pas oublié que vous la saviez par cœur la chanson d'autrefois, la chanson de toujours :

Mais notre cœur, ils ne l'auront jamais !

Vous me direz que peu leur importe et que ce sont des gens pratiques. *Ils* tiennent et *ils* gardent. Quant à nos effusions sentimentales, *ils* les considèrent sans doute comme de simples manifestations d'êtres volontiers émotifs qui se consolent avec des maisons pavoisées, des paroles et de la musique. Mais non, vous savez mieux que personne ce qu'il y a de puissant et de vraiment senti dans l'émotion qui

étreint les cœurs lorsque revient, à chaque 16 août, l'heure de l'absoute donnée à nos morts, l'heure du salut annuel de la patrie à ses enfants tombés pour elle.

Du plus loin qu'on aperçoit, au bout des champs encore jaunes du blé d'or, sur ce plateau lorrain, le clocher de Mars-la-Tour où flotte, très haut, le drapeau arboré là pour qu'il soit visible aux yeux des braves gens dans les campagnes annexées, on sent qu'en ce lieu sacré se célèbre une cérémonie qui ne ressemble à aucune autre, où le prêtre à l'église, comme le représentant du peuple à la tribune ne parle que de patrie, et où, comme le maire républicain, le vieux curé du pays, le vénérable abbé Faller, n'a d'autre souci que de montrer par les dépouilles de ceux qui sont morts, comment on meurt pour la patrie.

J'ai décrit déjà ce musée de débris où se heurtent encore après tant d'années les cuirasses des cavaliers allemands et les casques des dragons français. Touchant bric-à-brac de la gloire. Panthéon populaire où les pauvres

humbles daguerréotypes d'autrefois remplacent les bustes plus prétentieux. On les voit, jeunes et souriants, dans leurs uniformes de parade, ces jeunes gens qui *se faisaient tirer* leur portrait pour leur fiancée ou pour leur mère. Ils ne sont plus que des images pâlies dans ce musée de mort et de vie ; ils ne sont plus que des crânes vides dans les ossuaires. Mais le curé montre leurs croix aux rubans rouges décolorés, accrochées là, et il dit, hochant la tête :

— Ils ont fait leur devoir ! Ils sont morts heureux !

Et les petits soldats vivants et alertes des garnisons voisines se penchent sur ces portraits, déchiffrent les inscriptions, regardent avec une résolution froide ces détritus de la tuerie, sabres tordus, baïonnettes brisées, lances cassées par les balles ; même les jambes de bois accrochées là ne les émeuvent pas outre mesure. Ils ont (je l'ai noté déjà) une sorte de résignation fataliste. S'il fallait y *aller*, ils iraient. L'atroce *post-scriptum* de la guerre leur fait dire :

— Ce n'est que ça !

Pauvres enfants ! Et ils vont ensuite voir, là-bas, à trois kilomètres, ce que c'est qu'une frontière — la Frontière !

Ce que c'est ? Vous le savez, mon cher ami. C'est sur la route, tout à coup, quelques gendarmes allemands qui barrent le chemin — avec une certaine bonhomie d'ailleurs — et disent à nos troupiers en uniforme :

— On ne va pas plus loin !

Les enfants de Mars-la-Tour se font un jeu de venir jusque-là avec des drapeaux tricolores qu'ils agitent devant les casques à pointe. La frontière ! Une même race, un même terrain, un même champ de blé presque ! Et ici, c'est la France ! Et là, depuis trente-neuf ans, c'est l'Allemagne ! Pourquoi ? Rien n'a délimité les nations sauf la volonté des hommes, le droit temporaire de la force ! Ce paysan lorrain, là-bas, penché sur son blé qu'il coupe, est un Allemand et devra se battre contre cet autre paysan qui le regarde de ce côté-ci et qui parle la même langue que lui,

le français (le doux parler qu'il n'a pas seulement sur les lèvres). Sur un coup de télégraphe ils pourront, ils devront s'armer l'un contre l'autre ! C'est la guerre.

J'ai vu, du haut d'un tertre, un général français, à pied, suivi d'un chasseur à cheval, contempler avec une émotion contenue cet horizon, ces bois semés de tombes, cette route qui va à Vionville — *Wionville* maintenant — et ces chemins qu'il a peut-être parcourus le 16 août 1870. Sa silhouette élégante se détachait nettement sur le ciel de Lorraine et le vert paysage. L'apparition de ce chef étonnait peut-être un peu les gendarmes allemands. Lui, son mâle visage pâli et le sourcil froncé, regardait, brillant au soleil, les casques à pointe.

C'est le général Couturier, très aimé dans la contrée, et qui, sous-lieutenant saint-cyrien, avait vingt-quatre ans le jour de Rezonville. Vingt-quatre ans ! La jeunesse ! Et la certitude de la victoire !... Car — et c'est là ce qui me hante et ce qui étreint tous les cœurs lorsqu'on revient en ces pays pour nous peuplés

de souvenirs et de fantômes — on se dit : « Quand on pense, je ne dis pas qu'on *pouvait*, mais qu'on *devait* vaincre ! »

Il ne s'agit pas de chanter, sur l'air de la plaisanterie de Nadaud raillant la Garonne, lui, l'enfant de Roubaix :

Ah ! si Bazaine avait voulu
Lauturlu...

Non. Sans forfanterie, sérieusement, sincèrement, le 16 août, le chef de l'armée française pouvait vaincre, et le 18 août il y eut une heure — heure unique et où se joua le sort d'une nation — une heure où le maréchal, pouvait en faisant donner la garde, changer le sort de la journée. Je me souviens encore des paroles de M. le général Brugère, me rappelant ses angoisses et aussi ses colères lorsque le 18, accroché, inutilisé avec sa batterie d'artillerie, aux flancs du mont Saint-Quentin, il se disait avec tous les officiers de la garde (comme les officiers de Clinchant à Sarreguemines) : « Mais marchons donc ! Pourquoi ne marchons-nous pas ? »

Ah ! si Bourbaki avait pris sur lui d'aller de l'avant, d'aller en avant !

Ce n'est pas vous, mon cher Mézières, qui me reprocherez de rabâcher lorsque je reviens sur ces choses mortes. Les années ont passé sur nous sans émousser notre douleur. Je sais bien que parler de Gravelotte et de Saint-Privat à des jeunes gens d'aujourd'hui, c'est comme si, en 1854, à l'heure où les Anglais et les Français marchaient coude à coude en Orient, on eût entretenu les conscrits de la bataille de Waterloo. Welligton était l'ennemi, le vainqueur, comme l'est Moltke. Mais quoi ! il me semble que ce n'est pas la même chose. Wellington n'avait pas saigné à blanc, amputé la France. Et c'est pourquoi, quand on remet le pied dans ce beau pays de Lorraine, on revient à cette hantise :

— Ah ! si Bazaine avait voulu ou su vouloir !

Il est une simple phrase de deux lignes, écrite non point par un Français mais par un ennemi — et quel plus magistral témoin ! — le feld-maréchal de Moltke lui-même, qui est comme l'arrêt définitif du commandant en

chef de notre vaillante armée française. Le maréchal allemand dit en propres termes dans ses *Mémoires* que si le maréchal Bazaine avait voulu traverser les lignes prussiennes, gagner Verdun, il pouvait prendre l'offensive et se débarrasser des corps prussiens qu'il avait directement en face de lui. Je cite M. de Moltke. Et, ajoute l'Allemand, pourquoi n'a-t-il pas agi de la sorte ? Le jugement de M. de Moltke en dit en quelques mots autant que l'arrêt du conseil de guerre : « Il n'est pas facile de s'en rendre compte *en ne considérant que les raisons purement militaires.* »

Ainsi, l'adversaire même ne comprend pas que s'il n'avait eu d'autres raisons cachées, le chef de « l'armée du Rhin » comme on l'appelait alors, n'ait pas, ce jour du 16 août 1870, bousculé l'armée allemande et laissé Metz à quelques milliers de défenseurs. Soldat, M. de Moltke ne comprend pas que Bazaine ait agi autrement qu'en soldat, et que, pouvant vaincre, je le répète, il ait laissé fuir la victoire !

Du reste, mon cher ami, on n'a qu'à relire les textes officiels pour éprouver cette colère rétrospective que vous devez ressentir comme moi, plus que moi, puisque vous êtes plus à même de vous préoccuper de l'avenir de notre armée, et par conséquent de rechercher les enseignements du passé.

Voici comment l'état-major allemand conclut en ce qui concerne Rezonville :

« Jusqu'au soir la victoire était *restée indécise* ».

Indécise ! Le mot est un palliatif chez l'ennemi.

« La nuit, dit encore la relation officielle prussienne, avait mis fin au combat. Le lendemain matin, *le jour naissant montrait aux Allemands qu'ils étaient maîtres du champ de bataille* et que les Français avaient évacué leurs positions. »

Eh ! oui ! ils avaient, sans raison, évacué leurs positions. Pourquoi ?

Bazaine écrit dans son rapport :

« L'armée ennemie, *battue, se retirait sur tous les points.* »

Il parle d'une dernière attaque sur Rezonville repoussée par Bourbaki.

« Il était alors huit heures du soir, dit-il. Nos troupes s'étaient battues pendant dix heures sous un feu terrible d'artillerie et restaient maîtresses du champ de bataille où elles se maintinrent en partie jusqu'à minuit sans être aucunement inquiétées. *Je leur donnai alors l'ordre* de se retirer sur les positions autour de Gravelotte pour se réapprovisionner en vivres et en munitions. »

Et, lisant ces témoignages, ces aveux, on se répète encore, après quarante ans passés sur ce drame sanglant :

— Se retirer ? Pourquoi ?

Pourquoi ? Etait-il donc beaucoup plus difficile de se réapprovisionner à Rezonville qu'à Gravelotte, à quelques kilomètres de Metz ? Ah ! laissons là la stratégie et les questions inutiles ! Un seul sentiment persiste : le respect pour les héroïques vaincus de Metz, le désespoir d'avoir perdu ce beau pays.

De ces journées tragiques je parlais, naguère, à l'un des hommes que j'honore le

plus, M. le général Campionnet, qui eut la gloire de présenter au maréchal Bazaine un des drapeaux allemands pris sur le champ de bataille. Officier d'état-major, c'est à lui que son général avait confié la tâche glorieuse de porter le drapeau au commandant en chef, et comme je lui disais qu'il avait dû, lui, le plus modeste des hommes de devoir, éprouver une noble fierté à tenir entre les mains cette hampe ennemie :

— Oui, me répondait-il, j'étais fier de promener ce trophée dans nos lignes et de le montrer, je me souviens, à la brigade des voltigeurs que je rencontrai comme elle montait vers Saint-Privat ; ces voltigeurs que dix ans avant, aide de camp du général Manèque, j'avais vu enlever Cavriana et Solférino et faire moisson de drapeaux et de canons.

« Enfin, ajoutait le général Campionnet, je le présentai, ce trophée, à Bazaine, dans le fumoir de la maison qu'il occupait à Plappeville, et pendant qu'il l'examinait avec curiosité je lui rendais compte de la situation du

combat qui s'engageait devant le général Ladmirault, des besoins d'artillerie du maréchal Canrobert, de la position de Saint-Privat, et je ne craignais pas, avec la liberté d'un officier qui aurait été familier en d'autres circonstances, de lui faire observer que le maréchal était un peu en l'air ; à quoi il me répondit vivement que « si on ne pouvait défendre une pareille position, il fallait renoncer ».

Encore un mot accablant. Encore une parole affligeante. Et qu'arriva-t-il ? On rappela les voltigeurs si bien engagés dans le bon chemin, ces soldats d'élite qui avaient crié : « En avant ! » en apercevant le drapeau allemand conquis par les camarades et qu'on arrêtait dans leur élan. Pourquoi ? Encore pourquoi ? La fatalité nous menait.

J'étais tout à l'heure à peu près seul, au matin, sur l'Esplanade. Les platanes et les vieux ormes que vous connaissez bien laissaient tomber leurs feuilles brûlées de chaleur. Ney est toujours debout, serrant entre

ses doigts son fusil à pierre. Lui aussi, comme la chanson, semble dire : « Jamais ! » N'y avait-il pas sur le socle de pierre, autrefois, ces mots : « *Né à Sarrelouis. Maréchal de France* » ? On les a enlevés. *Ils* ont craint que la géographie du passé ne donnât aussi une leçon d'histoire. Sarrelouis ! Mais derrière l'enfant de Sarrelouis, maréchal français (non pas comme Bazaine), se dresse sur un socle superbe la statue du vieux Guillaume étendant sur la Moselle, sur le vert et gai paysage lorrain, sa main de bronze. Des couronnes neuves aux couleurs allemandes — ces couleurs qui ornent les monuments et les tertres verts, de Mars-la-Tour aux plateaux de Metz — ont été déposées hier aux pieds de l'empereur. J'ai regardé avec mélancolie ce panorama délicieux, cette rivière où se baignaient nos soldats. Une lumière fine, une vapeur bleue, enveloppait cette terre apaisée. Et je me disais qu'un matin d'août, pareil à celui-ci, toute une population enfiévrée, anxieuse, se pressait se poussait là, sur cette Esplanade qui était alors une forteresse ponc-

tuée de boulets de 1814 et n'est plus qu'un boulevard luxueux.

Comme les visages étaient blêmes ! Comme les cœurs battaient !

— Eh bien ?

— Eh bien, on a détruit des régiments entiers de cavaliers allemands !

— Oui, anéantie, la brigade de Bredow !

— Et nous ?

— Oh ! des morts ! des morts ! Mais on les a vaincus, les Allemands !...

— Et l'on marche ?

— Sans doute. En avant !

— Mais c'est qu'on dit tout bas que le maréchal a donné l'ordre...

— Pas un mot de plus ! C'est impossible ! Il les poursuit !

— On n'entend plus le canon, cependant !

— Parce qu'ils sont loin, défaits, repoussés...

Ah ! pauvres rêves ! Sur les bancs usés, des vieux à moustaches martiales, l'impériale au menton, me regardaient passer et regardaient aussi, élégants en leur uniforme bleu de ciel,

quelques officiers allemands gantés de blanc qui allaient contempler le panorama conquis comme j'avais regardé — sans le revoir d'un œil bien clair — le paysage perdu !

Et j'ai rencontré ici un compatriote que vous connaissez sans doute, M. Vever, mon confrère en bibliophilie et l'artiste dont la joaillerie triomphe avec les autres industries d'art de l'Est à l'exposition de Nancy. Il venait montrer à un jeune parent la maison de son aïeul, le logis où lui et les siens naquirent, vieillirent, et que toute cette famille d'antique race messine quitta, comme vous avez laissé vous-même à de nouveaux occupants le foyer paternel. Ah ! les séparations cruelles ! Les drames de la défaite ! On n'y pense plus. On laisse aux obstinés de la douleur ces larmes presque toutes séchées !

Mais quand on rencontre un Lorrain qui vous dit : « Nous avons tout vendu, tout laissé ; nous avons emporté jusqu'à nos morts pour qu'ils dorment en terre française ! » on se sent un peu bien ému, et on se dit qu'il y a de braves gens en ce monde.

C'est ce qu'a fait le père de M. Vever. Il a fermé la vieille et fameuse maison d'orfèvrerie, il a emporté huit cercueils au cimetière Montparnasse, et, comme la tombe des Vever était vide, à Metz, dans le cimetière de l'Est, il a ouvert ce caveau de famille aux corps d'officiers français morts dans les ambulances de la cité natale. La sépulture des Vever formait un monument surmonté d'une croix. Les hôtes des cadavres de nos compatriotes ont fait sculpter au-dessus un faisceau d'armes et de drapeaux — une cuirasse, un casque, un chassepot — et les étendards français sont ainsi groupés sur la dépouille des morts de 1870.

N'est-ce pas touchant, cet exode de cercueils et ne songez-vous pas, mon cher ami, à cette marche du duc de Penthièvre emportant ses morts à Dreux et les suivant à pied jusque dans leur caveau ? Le duc d'Aumale était fort éloquent, vous en souvenez-vous, quand il racontait l'épisode et qu'il couronnait son récit par cette appréciation toute militaire, ou toute française, comme vous voudrez :

— Ça avait du *chic !*

Eh bien, ça avait du *chic*, cet exil volontaire des morts d'une vieille famille de bourgeois lorrains, cette transportation des huit cercueils à Paris — Paris donnant aux squelettes proscrits

> Cette hospitalité mélancolique et sombre
> Qu'on reçoit et qu'on rend de *Français* à *Français*...

On vend aujourd'hui en cartes postales le monument de nos soldats au cimetière de l'Est — *Franz-Kriegerdenkmal* (*Ostfriedhof*). Mais la *Franz-Krieger-Postkarte* ne dit pas que ce sont les Vever qui ont offert ce dernier lit de repos à leurs compatriotes. M. Vever a publié *L'Orfèvrerie*, *Les Bijoux*, deux importants volumes admirablement documentés et illustrés, et dans ce travail d'un intérêt général il a — oh ! sans fracas, le plus simplement du monde — glissé ce souvenir qui lui était douloureusement cher. Mais le lui entendre raconter ici, ici même, tandis que ce Messin exilé vous montre une haute maison de la rue des Clercs, en face de l'Hôtel

de l'Europe, et vous dit : « C'est là la maison de ma grand'mère », voilà qui vous émeut plus encore que la lecture du livre même — et l'émotion se traduit alors par une poignée de main plus serrée.

L'exode de la verrerie de Champigneulles, famille et ouvriers partant ensemble pour la France, fut aussi un des émouvants épisodes de l'émigration. C'est avec piété qu'on en parle encore.

Et c'est avec le même sentiment que j'ai cherché et revu la maison où vous êtes né. Je vous l'avais promis il y a cinq ans. Et depuis cinq ans elle est toujours la même. Elle attend l'absent. Sa porte close se souvient du temps où vous la poussiez pour entrer au logis. Il me semble que plus d'une demeure à Metz attend ainsi. Il en est beaucoup de silencieuses et de fermées dans les vieilles rues aux grandes maisons de pierre grise. Les persiennes ne sont pas seulement tirées comme chez nous parce qu'on est parti pour les eaux et qu'on s'en ira voir courir les chevaux à Trouville ;

mais on se figure qu'elles restent encore closes parce qu'elles gardent un peu de deuil lointain. Je dis : « On se figure », car peut-être n'en est-il rien, et les vieux à face maigre d'anciens soldats et à barbiche de voltigeurs de la garde se demandent peut-être ce que viennent faire à Metz ces Français qui ne rapportent rien que la poussière des automobiles. Et c'est quelque chose encore (oh ! sentimentalisme impénitent !) que le tout petit drapeau tricolore des chauffeurs des « Lorraine-Dietrich ».

Ils leur avaient fait d'autres promesses, les Français de 1871 qui juraient d'oublier leurs querelles et de cesser leurs fusillades politiques pour ne se souvenir que de la tâche future : la patrie à refaire et la France à compléter !... C'était le beau temps des illusions, qui deviennent aussi, quand on le veut, des réalités fécondes. Il y avait là-haut, tout au haut de la flèche de la cathédrale, où l'évêque Dupont des Loges avait si souvent prononcé les paroles d'espoir, il y avait un drapeau aux couleurs tricolores françaises, un drapeau de

zinc que les Allemands avaient voulu faire enlever, arracher comme séditieux. Et ils y avaient renoncé parce que personne, sauf quelques ouvriers messins habitués aux réparations de l'église, personne ne pouvait se risquer à l'ascension périlleuse. Alors l'administration impériale se résignait à voir, là-haut, dans le soleil parfois, le petit drapeau tricolore. Et les Messins se disaient en le regardant : *Il* y est toujours !

Les mois passaient, les années passaient. Il y était encore. La pluie, le temps effaçaient ses couleurs. Le petit drapeau semblait peu à peu prendre une teinte uniforme. Le rouge disparaissait, le bleu noircissait, ressemblant au noir du drapeau allemand. Mais *il* était toujours là. Les vieux Messins courbés par l'âge avaient peine à lever la tête maintenant ; mais les tout petits disaient :

— Grand-père, *il* y est toujours !

Et les vieillards hochaient la tête, et lentement, lentement allaient, confiants, sur les bancs de bois de l'Esplanade, écouter si, là-bas, au loin, derrière ces coteaux, derrière

le Saint-Quentin, ils n'entendraient pas venir un son de clairon... Ils avaient promis de venir, en rendant leur mandat, les députés d'Alsace et de Lorraine !... Combien sont-ils qui survivent et dont les noms sont lisibles à Ville-d'Avray, dans la petite maison mortuaire de Gambetta ?

Tout à l'heure j'ai cherché au haut de la flèche de la cathédrale le minuscule drapeau tricolore de fer-blanc que j'y avais vu autrefois. Je ne l'ai plus aperçu. Est-il tombé, rongé de rouille et brisé de vétusté ? Est-il caché par les échafaudages qui présentement montent à ce clocher, où il y a tant d'années un jeune Messin (c'est lui qui me l'a raconté) m'écoutait, parlant de je ne sais quelles batailles d'Italie, un tout jeune homme qui était le futur historien M. G. Lenotre, ou plutôt, à ce moment-là, M. Gosselin encore ? Je ne saurais vous le dire, mon cher ami. Mais je crains bien que le vieux drapeau effacé ne soit plus au sommet de la vieille cathédrale et que les petits-fils ne puissent maintenant répondre, joyeux et obstinés :

— Grand-père, *il* y est toujours !

Il y a plus d'enseignes en allemand et aux noms allemands. Jadis, en passant de Strasbourg à Metz, la différence était grande. Mais quoi ! je le répète encore, ne jugeons pas des cœurs sur les enseignes. Rappelons-nous la fanfare des chasseurs, la marche de la 42e division et la musique de Bentayoux, aussi entraînante que *Sambre-et-Meuse :*

Mais notre cœur, *ils* ne l'auront jamais.

Et ce *jamais*, que les hommes prononcent si souvent sans se dire que le destin se rit de ces *never more*, je l'ai vu inscrit, brodé par des mains de femmes lorraines, sur un des étendards inclinés devant l'autel de la petite église de Mars-la-Tour.

Jamais ! Evidemment, c'est une consolation pour ceux qui pensent, pour ceux qui espèrent. Mais le temps passe et les feuilles tombent. Je regardais tout à l'heure l'inscription en langue allemande et en langue française : *Rue du Pont-des-Morts*. C'est par là il y a tant d'années, qu'un soir d'Août, arri-

vaient sur des brancards, sous les yeux des femmes lorraines, les blessés ramenés de Sainte-Marie-aux-Chênes et de Saint-Privat. Les femmes sont fidèles et ont porté des couronnes fraîches au monument de l'île Chambière, — lieu de l'agonie de l'armée de Metz, monument de piété où se lit l'inscription superbe : *Les femmes de Metz à ceux qu'elles ont soignés.*

J'imagine que c'était une de ces survivantes de 1870, la vieille dame en deuil que j'ai vue, il y a un moment, entrer dans une boutique de libraire où je me trouvais moi-même et demander un volume qui portait votre nom. *De tout un peu*, dit le titre. Mais surtout du patriotisme, de la bonne littérature et de la bonté.

J'ai regardé le nom de la rue où je vous ai rencontré dans votre ville natale sous forme d'in-18 : « 3e section, dit la place indicatrice, *Ambroise-Thomas Strasse* ». Lire, le jour anniversaire de Gravelotte, cette plaque, ce mot allemand accolé à ce nom français, et non loin de là, une affiche du théâtre d'Été,

où Fraulein Grete Marion joue *Die Dame von Maxim* (*La Dame de chez Maxim*), c'est se heurter à d'étranges et ironiques antithèses. Mais le bout de ruban tricolore qui flotte sur les tombes console. Et même dans les regards attristés de vos compatriotes, on sent encore, mon cher ami, que quelque chose n'est pas mort.

J'ai tenu à vous le redire, bien que vous n'en doutiez pas, et l'heure que j'entends sonner lentement, gravement, — peut-être à la cathédrale sans drapeau, — tandis que je vous écris, rend un beau son de pur métal quoiqu'elle ne sonne plus l'heure de France. *Heure de Berlin!* Mais y a-t-il un cadran éternel dans les perspectives de l'histoire ?

P.-S. — Et toujours Bazaine ! Après Moltke voici Frédéric-Charles qui vient d'accabler l'homme de Metz. Un capitaine du grand état-major allemand, M. Wolfganz Fœrster vient de publier les notes du *Prince Rouge* sur le siège et la capitulation de la forteresse. Lorsque Frédéric-Charles se trouve en face du

maréchal, il le trouve « abgelebt », *usé*. Mot sinistre. « Il avoua, dit le prince, qu'il aurait pu, pendant des heures, avoir sur nous la supériorité numérique. » Et parlant de nos pauvres soldats qu'il voit défiler, superbes encore malgré la misère et la faim, Frédéric-Charles écrit : « Ces troupes paraissaient incomparablement bonnes et *celui qui n'a pas su battre l'ennemi ou du moins faire sa trouée avec elles doit en répondre*. Ces troupes pouvaient tout accomplir. » (Traduction de M. Ch. Bonnefon.)

Quel hommage à nos soldats ! Quel châtiment pour leur chef ! « Celui-là doit en répondre » — il en répond devant l'Histoire !

V

COMMENT J'AI APERÇU LE KAISER

— L'empereur est là, me dit le capitaine suédois qui nous escortait sur le Skeffsbron, à Gœteborg, lors d'un voyage d'été en Suède. Voulez-vous voir de près le *Hohenzollern* ? Il en vaut la peine !

Et, hélant une de ces barques à vapeur attachées au service du port et au quai qui mènent les voyageurs aux navires, il fit, pour nous, prix avec le patron, et, à six couronnes par heure, nous étions maîtres de tenir la mer tant qu'il nous plairait. Ce matin-là, ce n'était pas chose facile. Le Skager-Rak semblait de méchante humeur et les vagues grises à crête d'écume arrivaient, furieuses, jusqu'au quai balayé par le vent.

— Vous serez un peu secoués pour aller ; mais, au retour, le vent sera pour vous ! dit le capitaine. Bon voyage !

Au total, il ne s'agissait que d'une promenade en mer et d'une nouvelle impression de voyage plus intime ajoutée à toutes les féeries qui nous avaient attendus en Suède. Nous montons sur le petit bateau l'*Albert*, dont le commandant, rude matelot à large carrure, les traits durs et la barbe épaisse sous sa casquette à galon d'or, dirige les mouvements lui-même, debout à l'avant et donnant des ordres au mécanicien à l'aide d'un cornet acoustique.

Nous essayons d'abord de nous tenir sur le pont étroit, assis ou faisant quelques pas çà et là, parmi les cordages ; mais le bateau saute, la mer embarque des paquets d'eau qui changent le petit bâtiment en lac ambulant et nous nous réfugions, contre l'eau du ciel et l'eau des flots, dans la petite et unique cabine occupée par le capitaine et dont il faut, avec du chanvre mouillé, calfeutrer, luter les vitres, la mer pénétrant violemment par tous les interstices.

Et nous sommes cinq, encaqués dans cet étroit réduit, sorte de dé à cloisons vitrées qui nous emporte sur la mer grondante. La barque saute sur les crêtes, plonge dans le creux des vagues comme au fond d'un gouffre, rebondit, pareille à un bouchon de liège, pour retomber dans les grands trous vertigineux qui se succèdent avec la régularité pressée d'une respiration haletante. Et cette mer qui nous paraît farouche n'est même pas violente, peut-être, pour les marins. Le patron de l'*Albert* est calme et colle ses lèvres, sans hâte, au cornet acoustique. Cependant le bateau s'enfonce dans la mer qui l'entoure, le couvre d'écume, passe par-dessus nos têtes, nous soufflette de ses paquets liquides. Nous sommes parfois dans l'eau tout entiers et la vue des rives, Majornœ d'un côté, Hisingen de l'autre, les silhouettes des navires rencontrés, des hautes mâtures aperçues, des barques parfois frôlées, nous font l'effet, derrière ce rideau humide, d'apparitions fantastiques, de visions falotes, d'esquisses au fusain, toutes dansantes, animées comme un décor de théâtre que le machiniste, tour à

tour, tirerait de ses trappes et replongerait dans les dessous.

De mal de mer, du reste, malgré les prédispositions coutumières, pas l'ombre. La curiosité du spectacle nous laisse ferme ; cet atroce malaise évidemment a des causes non seulement physiques mais morales, si je puis dire, et l'activité cérébrale peut le vaincre, certainement. Nous regardons, nous cherchons à l'horizon, dans cet horizon gris et mouillé, la silhouette du navire qui porte l'empereur d'Allemagne, et cette simple contention d'esprit suffit à chasser la nausée. L'attention peut supprimer le trouble nerveux et l'encéphale demeurer intact. *Nausea navigatium :* remède, unique remède, peut-être : la Curiosité !

Nous ne voyons rien, cependant, là-bas, devant nous, que l'eau qui tombe. Nous comptons et attendons, en riant, les vagues qui dessinent au loin leurs courbes menaçantes. Il en est qui, se déroulant, viennent se coucher devant l'*Albert* comme un chien qui, après avoir bondi, s'étendrait à nos pieds. D'autres,

brusquement, nous soulèvent, nous enlèvent et l'entourage glauque nous enserre pour nous rejeter à la pointe du flot.

— Et le *Hohenzollern*?

Le commandant, d'un mouvement de sa tête rude, désigne à l'horizon un point que nous n'apercevons pas et, pour nous renseigner, d'un geste de sa main velue qui laisse là le gouvernail, montre là-bas, très loin, une sorte d'assemblage de clochetons qui semblent, à distance, des silhouettes d'églises, de ces hautes et légères églises suédoises, ajourées et pointues.

— Là, dit-il.

Et nos yeux qui n'aperçoivent que des découpures indistinctes, interrogent l'horizon mouvant, à travers les vagues dansantes, verdâtres maintenant, du vert profond des prunelles des femmes d'Ibsen. Chaque mouvement de l'*Albert*, le bon petit bateau qui va le diable et tient bien la mer, nous rapproche de ces visions qui se précisent, qui cessent d'être des clochers et des clochetons, qui deviennent des bâtiments, des navires, avec leurs mâts et

leurs cheminées, leurs détails rendus, de minute en minute, plus visibles.

Il y a, là-bas, cinq ou six navires, bateaux à l'ancre, dont nous ne distinguons encore nettement ni les pavillons, ni les formes ; mais deux entre tous se dessinent d'aspect formidable, et le premier, encore grisâtre comme certains lavis japonais, est le vaisseau impérial, l'autre, à quelques encâblures de lui, étant le *Géfion*, le rapide croiseur qui l'accompagne.

Et nous allons droit, comme si le *Hohenzollern* était notre but, vers le navire où Guillaume II se repose, longeant les côtes de Norwège. Il doit lever l'ancre la nuit prochaine, se diriger vers les fjords que nous avons quittés, aller à Bergen. Maintenant, par cette mer qui saute, la petite barque approche du grand bâtiment dont la haute masse blanche émerge de la ligne d'eau et, sur les flots, reste immobile.

Notre approche semble, du reste, étonner les matelots du *Hohenzollern*, et déjà, comme des soldats accourus derrière des remparts, des silhouettes noires apparaissent sur le pont, une

ligne sombre, — et, nous avançant, nous distinguons des têtes interrogatrices et curieuses. Têtes de marins qui ne sont ni allemandes, ni françaises. Mon frère Yves semble garder le même type en tous pays. C'est l'infini, son pays à lui. Et déjà, comme si cette barque apportait au navire impérial des nouvelles de terre, des matelots sont descendus le long de l'escalier, et debout, se préparent à nous jeter des cordages, des tampons pour l'abordage.

Nous allons presque frôler la masse énorme lorsque le patron de l'*Albert* s'en éloigne, laissant stupéfaits ces marins qui regardaient, se penchaient, croyaient à une visite et brusquement voient s'éloigner la barque qui nous porte et que la mer, la prenant en travers, ballotte comme une coque de noisette.

Et nous passons devant le grand navire superbe, haut sur quille, tout blanc — comme on s'imaginerait, par une claire nuit, le Vaisseau Fantôme, — le grand navire au repos qui porte à l'avant l'aigle de Prusse, et nous allons en curieux autour de ce bateau où, sur le pont, peut tout à coup apparaître debout le César

allemand ; puis l'*Albert* nous mène auprès du *Géfion*, plus petit d'aspect, moins majestueux et plus rapide, où une sorte de quartier-maître, placé sur l'escalier, nous fait, le pouce lancé par-dessus l'épaule droite, brusquement signe de passer au large.

La petite barque flottante, qui doit décidément sembler énigmatique aux marins du *Hohenzollern* et du *Géfion*, paraît rôder autour des vaisseaux à l'ancre. A la vérité, nos curiosités plongent dans ces forteresses mouvantes. Le roulis et la pluie rendent les instantanés photographiques impossibles. Mais voilà que brusquement, sur le pont du *Géfion*, des officiers apparaissent, casquettes galonnées, suivis de leurs marins qui saluent et font même, de la main, des gestes d'invitation, paraissant dire : « Venez ! » à ces voyageurs inconnus qui passent.

Ce n'est pas à nous que vont ces saluts et ces signes, c'est au tarbouch rouge d'un oriental qui est près de moi sur l'*Albert*. Parmi nous, un jeune Arabe qui représentait au Congrès de Stockholm la presse d'Orient, l'émir

Emin Arslan, attire l'attention des Allemands qui font à celui qu'ils prennent peut-être pour un campagnon d'Emin pacha, le salut militaire, l'appelant avec des gestes de camarades. S'ils savaient que le jeune écrivain, exilé des eaux bleues, des montagnes hautes, des nuits étoilées de son Liban, où sa mère l'attend gardant son cheval tout sellé, est un de ceux qui réclament le plus courageusement du Sultan les libertés nécessaires, les officiers du *Géfion* salueraient moins peut-être !

Mais ils saluent. Le tarbouch évoque pour eux la Turquie, tandis qu'il est pour nous la Jeune-Turquie. Et les matelots du *Géfion* voient s'éloigner l'émir avec une impression de déception qui nous frappe.

Quelques tours de roue et, le *Géfion* déjà loin de nous, nous voici de nouveau rasant le *Hohenzollern*, la haute citadelle blanche. Nous en distinguons nettement les hublots ouverts, le pont tendu de tentes blanches, les parois d'un blanc de lait, cernées d'or. Une œuvre d'art mouvante.

Et alors l'idée vient à l'émir Arslan de voir

de près — s'il se peut — l'empereur d'Allemagne, ce tout-puissant Guillaume II qui est là, à dix mètres de nous, dont nous croyons apercevoir la silhouette dans cet officier qui passe, là-haut, élégant et si jeune, sur le pont tout à l'heure noir de marins accourus, maintenant à peu près désert.

Sur sa carte, rapidement, l'émir rédige une demande d'audience et, tandis que nous, Français, nous resterons à bord de la petite barque, il tâchera de voir l'Empereur, et Guillaume II trouvera peut-être que c'est une aventure de voyage inattendue, digne de son activité multiple, de recevoir entre le ciel et l'eau, un émir venu du Liban dans les libres eaux suédoises.

Et, debout sur l'*Albert*, l'émir Emin-Arslan — ce qui veut dire Lion généreux ou Lion fidèle — l'émir, son tarbouch au front et sa carte à la main, fait des signes aux quelques rares matelots aperçus sur le *Hohenzollern*. L'un d'eux, enfin, armé d'une corde, apparaît, attend l'émir, et maintenant il faut contraindre le commandant de notre frêle barque à

s'approcher du grand navire. Une sorte de crainte respectueuse paralyse cet homme robuste à la barbe drue. En langue suédoise, il nous répond non, obstinément non. Peut-être est-ce la consigne et se rappelle-t-il le geste bref du quartier-maître du *Géfion*, tout à l'heure. Une sentinelle est là, au haut de l'escalier, le fusil sur l'épaule, nous regardant, immobile.

— Non ! non !

Nous forçons pourtant le patron à accoster, il s'y décide devant notre insistance, et l'émir, debout, crie dans le vent à un officier qui apparaît — lèvres rasées, favoris nettement taillés — sur le pont :

— Parlez-vous français ?

Le vent semble répondre :

— Oui !

L'émir Arslan montre sa carte. Un des marins du *Hohenzollern* jette à un matelot de l'*Albert* un bout de corde qui, tout d'abord, tombe dans la mer et qu'il faut lancer une seconde fois. Alors, sur ce cordage glisse, rapide, une sorte de sac de cuir qui vient

jusqu'à nous — une boîte aux lettres improvisée — où l'émir dépose sa carte, avec les mots respectueux écrits au crayon dans les paquets de mer. Le sac de cuir semble voler sur l'eau, monte, léger, à bord du navire. L'officier le prend, l'ouvre ; il tient la carte, il la lit. Et, la voix forte dans le bruit du vent, il jette ces mots à l'émir avec un accent irréprochable :

— Impossible. Ce n'est pas permis !

Puis, tout aussitôt, comme à un signal, comme pour compléter l'explication de l'officier, sur le pont une fanfare éclate. La musique militaire exécute un morceau à bord du *Hohenzollern*. Nous regardons notre montre. Deux heures ! L'Empereur déjeune. Et tout l'équipage aussi, sans doute. Et toute l'Allemagne à cette heure traditionnelle. C'est pourquoi le pont, qui, il n'y a qu'un moment, avec ses noires silhouettes de marins, ressemblait à une fourmilière, est vide maintenant, à peu près vide, et se vide même tout à fait, l'officier qui a parlé et le marin qui le suivait disparaissant brusquement. Et le *Hohenzollern*, tout blanc,

désert, immobile — n'ayant plus de vivant que cette sentinelle debout, là, devant nous, le fusil à l'épaule, sans mouvement, pétrifiée, et cette clameur, cette rafale de cuivre qui domine le bruit de la mer, nous apporte la voix de la fanfare saluant l'Empereur assis à table avec son état-major, — le *Hohenzollern* ressemble à un monument, caserne ou temple, d'où sort la voix d'êtres invisibles.

C'est Victor Hugo qui a dit : « Il est déjà intéressant de voir un mur derrière lequel il se passe quelque chose. » J'éprouvais une sensation de curiosité à la fois déçue et satisfaite en contemplant le haut navire pâle et en écoutant les clairons et les cymbales du *Hohenzollern*. Certes, j'aurais voulu savoir ce que l'Empereur eût dit à l'émir (s'il l'avait écouté), à l'émir si Français de cœur ; j'aurais voulu apercevoir, sur le pont, l'Empereur, figure attirante et inquiétante dont j'allais retrouver les portraits « Sous les Tilleuls » de Berlin. Je ne voyais rien qu'un bâtiment superbe et qui semblait dormir au bruit des fanfares. Mais il y avait, pour nous, une sorte de volupté âcre

à nous sentir ignorés, perdus au fond d'une barque de louage, si près de l'homme qui, d'un signe, — en pressant le bouton, comme il dit, ce bouton électrique donnant avec une rapidité fantastique l'ordre de mobilisation — peut lancer contre nos soldats des millions d'hommes armés ! Le voir, lui parler, oser lui dire quelqu'une de nos pensées du fond de l'âme, c'eût été, en ces eaux amies, une tentation de vertige. Le savoir là, le deviner, entendre la musique de son vaisseau, être le voisin du maître de cette cité de Berlin dont l'intensité de vie et de labeur allait nous frapper si profondément, nous inquiéter, nous avertir, c'était déjà une aventure de voyage. Et que de songeries, quelques minutes après, que de réflexions de patriotes et de philosophes, tandis que nous nous éloignions du *Hohenzollern* qui portait César et son avenir, le jeune et ardent Kaiser avec qui on ne discute qu'à coups de légions !

Pas un de nous ne parlait.

Au loin, déjà le *Hohenzollern* disparaissait avec ses cheminées et ses mâtures. Dans la

pluie, tout à coup, une barque passe près de nous : entièrement recouverte de toile goudronnée, avec une sorte de fantôme enveloppé de jaune, debout auprès d'un petit pavillon aux armes impériales clapotant sous l'eau du ciel. Apparition de rêve. La barque vue, la barque fuit. L'homme, devenu informe, le bateau comme déguisé, passaient, dansaient avec un train d'enfer. C'était la baleinière du *Hohenzollern* qui regagnait, portant le courrier, le bateau impérial.

Nous l'avions aperçue à quai, tout à l'heure, et l'émir Arslan avait encore l'espoir de confier une missive avec sa demande rédigée, aux matelots, à quelque gabier, si la baleinière était encore à *Gœteborg*. Elle n'y était plus. Fini, le rêve ! Le grand navire s'effaçait, s'enfonçait à l'horizon, là-bas, et la baleinière au pavillon marqué de l'aigle était loin, loin déjà, noyée dans la brume...

Une vision !

Et voilà comment je n'ai pas même aperçu l'empereur d'Allemagne, après m'être approché si près de son navire.

J'allais l'apercevoir, longtemps après, l'an dernier du haut de la terrasse d'un hôtel, à Venise, j'allais le voir entrant comme un vainqueur dans la cité des Doges. Vision rapide aussi. Et poignante.

J'avais, ce jour-là, sous les yeux, deux navires découpant sur la mer bleue, sur l'horizon clair, leurs silhouettes imposantes. L'un était un cuirassé aux redoutables tourelles grises le *Hamburg ;* l'autre, le *Hohenzollern*, qui battait pavillon impérial et dont la fanfare jouait le soir même, sur la place Saint-Marc, un pot-pourri du *Prophète* et des danses de Brahms.

On nous avait parlé d'une entrevue politique, nous n'avons eu qu'une aquarelle : l'entrée, par un beau soleil, de l'empereur d'Allemagne dans la ville de rêve, le Grand Canal aux palais ornés de drapeaux ou tendus de vieilles tapisseries, d'antiques étoffes de soie, les pavillons allemands, anglais, américains, espagnols flottant au vent, et des kodaks braqués sur une barque rapide. Pas un drapeau tricolore français parmi les *bandiere* tricolores

italiennes. Mais sur les terrasses de marbre des hôtels, les étrangers attendant le passage du kaiser comme un spectacle ajouté à leurs impressions de voyage.

Si l'empereur avait été reçu officiellement par le roi d'Italie... — Et pourquoi ne l'a-t-il pas été ou n'avait-il pas voulu l'être, cette fois ? C'était le secret de M. Tittoni et de M. de Bülow, qui avaient échangé leurs idées, et des entretiens desquels on ne savait rien, sinon que leurs colloques avaient été arrosés de Château-Rothschild — ... si Guillaume II avait souhaité une réception impériale, nous aurions vu les vieilles gondoles historiques sortir des *palazzi* vénitiens et les gondoliers revêtir les costumes du temps de Desdemona et du More de Venise. Il s'est contenté de faire son entrée par la gare décorée de feuillages et drapée d'étendards allemands et italiens. Sous le beau ciel d'avril, nous l'avons aperçu, en uniforme de marin, à côté de l'impératrice en chapeau blanc, près des attachés militaires de l'ambassade allemande à Rome dont les casques à pointe brillaient au soleil.

Un coup de canon parti de je ne sais où, puis ébranlant l'air et le sol du côté de Saint-Marc, une salve venant du cuirassé *Hamburg* dont les canons jetaient leur flamme et envoyaient sur Venise leur fumée blanche, — et, là-bas, le canot impérial nous est apparu, fendant les eaux vertes du canal : un Guardi dont les personnages seraient des rameurs tout blancs dans la lumière, et dans une barque, un empereur salué par les acclamations germaniques et italiennes. L'impératrice inclinant la tête, l'empereur restant immobile à l'arrière, et, baignée de soleil, cette apparition passant parmi les bateaux américains, les barques italiennes, les gondoles ou les bateaux pêcheurs. Vision rapide qui m'a paru celle d'un conquérant entrant vainqueur dans une cité domptée et qui m'a violemment ému, comme si cette terre italienne, bénie et aimée depuis notre jeunesse, était la terre même de la France, comme si les lagunes étaient nos marches de Lorraine.

Pourquoi ai-je surpris de grosses larmes dans les yeux d'une femme en deuil, une Fran-

çaise debout près de moi ? C'est que ce ciel bleu, cette eau baignée de lumière, ces quais peuplés de spectateurs et retentissants de hourras, cette statue d'or debout sur la Dogana, ce San Giorgio Maggiore et cette église della Salute se découpant là devant nous sur l'horizon clair n'étaient pas seulement les touches diverses de l'aquarelle dont je parlais tout à l'heure. C'est que c'était encore — comment dirai-je ? — la vue cinématographique d'une scène pleine à la fois de souvenirs et d'angoisses. C'est que c'était un personnage historique dont l'histoire n'est point finie qui passait devant nous, se perdait là-bas dans la lumière, les canons du *Hamburg* s'étant tus et la fumée envolée. C'est que ce souverain peut tout, au moins dans notre imagination, et qu'il incarne pour nous le péril ; c'est qu'il représente à volonté ou la guerre ou la paix, la paix utile aux hommes et chère aux mères de tous pays ou la guerre dévoratrice, faucheuse d'hommes, buveuse de sang.

Et tandis qu'après le déjeuner du kaiser, la

musique du *Hohenzollern* battant pavillon impérial jaune d'or à large croix bleue jetait au vent de la lagune les danses de Brahms et des airs poignants, je regardais sur le socle de la statue équestre de Victor-Emmanuel, l'aïeul, — que j'ai vu vivant et sabre en main tel qu'il est évoqué là, — les zouaves de bronze se précipitant au combat derrière le roi de Piémont et je relisais sur ce nom et cette date au pied de la statue : PALESTRO, xxx Maggio MDCCCLIX.

1859 ! — 1870 ! — 1910 !

Les dates ont leur éloquence. Elles ont leur mélancolie.

VI

A SEDAN

Quarante ans n'ont pas effacé l'impression atroce que j'ai ressentie sur ces champs de bataille et dont la mémoire me reste lancinante et chaque année réveillée par les anniversaires. Nous sommes de ces entêtés qui éprouvent le besoin douloureux de rouvrir les plaies et de se souvenir. Le soir de Sedan, par exemple, il me semblait que le monde finissait. Les villages incendiés flambaient au loin. Dans l'écroulement de nos espoirs, je me demandais si le jour se lèverait encore, s'il y aurait encore une aurore, un soleil. Et je revois ce que j'ai vu.

Le jour finissait. On n'entendait plus dans les campagnes, où tombait lentement le crépuscule, que les détonations dernières, les se-

cousses et comme les suprêmes soupirs de l'armée. Des coups de canon retentissaient encore, protégeant l'affreuse « retraite » et envoyant à l'ennemi une dernière menace avec un dernier boulet. Ceux des nôtres qui avaient pu franchir les lignes prussiennes, échapper à la cavalerie et aux obus, se répandaient par groupes égarés dans les villages de Belgique voisins de la frontière, à Paliseul ou à Bouillon. Des officiers, des soldats, frappaient aux portes des maisons, harassés, demandant un asile. A Bouillon, l'hôtel où devait s'arrêter deux jours après l'empereur, était envahi, encombré. Des officiers de dragons s'entretenaient dans la salle commune des événements de la journée avec le prince Metscherski en uniforme de capitaine russe. Sur une table, un secrétaire de la légation française à Bruxelles rédigeait un compte rendu de la bataille ; il télégraphiait à Paris que « l'aile droite de notre armée avait légèrement plié, mais que l'aile gauche était complètement victorieuse. » Littérature officielle.

Au loin, dans la nuit, de sinistres rougeurs

s'élevaient à l'horizon ; c'étaient, sur la lisière des Ardennes, des villages ou des fermes qui brûlaient, et rien ne faisait mieux sentir l'horreur de la guerre que ces terribles incendies qui éclataient sur tant de points à la fois. De minuit à six heures du matin, les convois de blessés sillonnèrent les rues de la petite ville ; on recueillait ces malheureux partout, à l'hôpital, dans les cafés, dans les couvents des sœurs de charité, au collège, dans les maisons particulières. Le bourgmestre et les notables de Bouillon avaient sur-le-champ mis une somme considérable à la disposition de nos pauvres soldats. Il y avait parmi les blessés deux officiers prussiens. Lorsqu'on voulut les désarmer, selon le droit des pays neutres, ils mirent la main sur leur épée et refusèrent de la livrer.

A la nuit tombante, une escouade de francs-tireurs parisiens de la légion Laffont-Mocquard s'était réfugiée sur le territoire belge, poursuivie par un escadron de hussards de la reine. Le capitaine belge qui gardait de ce côté la frontière agita aussitôt son mouchoir au bout

de son sabre. Le chef d'escadron prussien, un jeune homme, accourait, le sabre haut et le visage enflammé, sus aux fuyards.

— Ces messieurs ne sont plus à vous, dit le capitaine belge, ils sont maintenant sous la protection de la Belgique.

Ironique, l'air hautain, le cavalier prussien, — j'ai su depuis qu'il s'appelait M. de Vandergreuben, — fit signe à ses hussards de s'arrêter, tira sa carte géographique, vérifia froidement si la ligne frontière était réellement franchie, puis, repliant sa carte, salua l'officier belge sans dire un mot, et repartit au galop, suivi de ses soldats, vers la France. A quelques pas, au tournant d'un chemin, un tirailleur français, qui guettait depuis un moment ce bel officier à l'uniforme rouge, l'étendit raide d'une balle à la tempe.

Après les émotions d'une telle journée, il nous avait été impossible de dormir, et dès le matin, partant de Bouillon, nous prenions à nos risques et périls la direction du champ de bataille. Cette jolie ville de Bouillon, avec son fier château de teinte rousse, le château du

croisé Godefroy, souriait, malgré la tristesse de l'heure présente, sous ce soleil levant qui caressait au sommet des tours le drapeau belge aux trois couleurs. On eût pu croire, tant ces rues, hier tumultueuses et effrayées, étaient ce matin calmes et paisibles, que le bruit formidable de la veille n'était qu'un rêve ; hélas ! nous fûmes bien vite rappelés à la triste réalité. Près de la maison du bourgmestre, au bord de cette rivière de la Semoy si pittoresquement encaissée entre les pentes rapides des Ardennes, nous apercevions, paissant de leurs longues dents l'herbe de la rive ou buvant au courant de l'eau, une centaine de chevaux sans cavaliers, sellés encore et bridés, chevaux de dragons, de cuirassiers, d'officiers, de généraux, échappés de la bataille, maigres, épuisés, hennissant dans le vide comme pour appeler un maître qui sans doute n'était plus. La vue de ces animaux, à l'œil bon, intelligent et peureux, serrait le cœur, et l'on songeait aux morts en voyant ces selles tachées de sang, ces brides pendantes. Plus d'un, traînant encore son cavalier blessé ou quelque cadavre

pris dans l'étrier, avait d'un galop vertigineux furieusement descendu cette pente abrupte, hérissée d'arbres, qui des bois de Flégneux et de Sugny va vers Bouillon, couverte de taillis et coupée comme un rocher à pic.

On n'entendait plus qu'à de rares intervalles le grondement du canon. Parfois seulement des détonations sourdes passaient à travers bois ; les gens de Bouillon reconnaissaient, disaient-ils, le son des grosses pièces de Sedan. Nous montions vers la frontière par la route encombrée de voitures chargées de matelas et de meubles, et ces familles de paysans, accourant en hâte vers la Belgique, me faisaient penser aux malheureux émigrants du roman de Gœthe, *Hermann et Dorothée*. D'autres, campés au bord du chemin sous des abris de feuilles et de troncs d'arbres, comme des bohémiens en marche, faisaient timidement bouillir leur soupe, et nous regardaient d'un air inquiet, encore terrifiés du combat de la veille. Nous entendions parfois un craquement de branches dans les taillis, et quelqu'un qu'on n'apercevait point fuyait.

C'était un pauvre diable qui, au bruit de nos pas, s'enfonçait au profond des bois, nous prenant pour des soldats ennemis.

Nous n'avions pas fait un kilomètre sur la route de France que des uhlans apparaissaient au détour d'un sentier. L'un d'eux, un sous-officier, parlait français, il fallut les suivre jusqu'au prochain village. C'était La Chapelle, où, la veille, à cinq heures, avait fini la bataille. Nous venions de passer sur l'emplacement qu'avait occupé la dernière ligne de nos ambulances ; la terre était encore couverte de lambeaux de drap, de linge et de charpie. Je n'oublierai jamais l'aspect désolé, si bien fait pour navrer une âme française, qu'offraient ce petit village de La Chapelle, cette grande rue en pente toute encombrée de débris, ces maisons aux toits enfoncés, aux volets brisés et arrachés de leurs gonds, ces portes jetées bas, ces fenêtres aux vitres cassées, cette église trouée de boulets, ces uniformes en loques jetés pêle-mêle au ruisseau avec des fusils inutiles, des sabres tordus, des épaulettes effiloquées. La voiture criblée de balles d'une

cantinière occupait le milieu de la rue, et un petit drapeau tricolore flottait encore près du siège, portant le numéro du régiment. Non loin de là, un humble casque cuivré de pompier de village attira mes regards. Une balle l'avait troué par devant, et on voyait encore sur la visière le sang de quelque brave homme du pays, laboureur ou fermier, qui, l heure du danger venue, avait, prenant le fusil, simplement fait son devoir. Héros anonyme tombé en défendant son pays.

Des femmes, des paysannes, erraient à travers les rues, arrachant et emportant quelque débris de ce qui avait été le bien-être du foyer.

Il y avait entre les deux armées un commencement de suspension d'armes. Un officier prussien nous apprit que la place de Sedan, menacée d'un bombardement, s'était rendue. La garnison entière se trouvait prisonnière. Quel écroulement ! Qui pouvait y croire ? Cette armée de Châlons, que j'avais vue naguère marcher au feu avec tant d'espoir appartenait maintenant à l'ennemi ! Je croyais à une fanfaronnade de l'officier ; celui-ci venait au

surplus de nous apprendre en termes polis qu'ayant franchi les lignes prussiennes, nous étions, nous aussi, considérés comme prisonniers.

L'entretien avait lieu devant une auberge dont l'enseigne, grinçant sur sa tringle, portait ces mots : *Au Cheval blanc*. Il sortait de l'auberge un bruit de verres et d'assiettes. Des soldats y déjeunaient sans doute. Un gros homme à favoris gris, d'aspect débonnaire, vêtu d'une longue capote noire à boutons de cuivre lisse, parut sur le seuil de la porte, et, s'accoudant à la grille du perron, nous interrogea un moment. Il portait une casquette d'officier général. Tout en souriant, il nous confirma cette vérité, que nous étions prisonniers de guerre.

— Mais, rassurez-vous, ajouta-t-il, il est probable qu'un armistice sera signé avant ce soir ; vous pourrez alors, je crois, retourner en Belgique. En attendant, allez et venez sur le champ de bataille, mettez-vous à la disposition des ambulances et rendez-vous utiles.

Il rentra dans l'auberge, et nous n'avions

point fait dix pas dans le village qu'il reparut sur le perron et nous appela de loin.

— Messieurs, dit-il, vous êtes ici au quartier général du prince Albrecht, et son Altesse Royale désire vous parler.

Il y avait dans l'armée prussienne et dans la famille royale de Prusse deux princes Albrecht, le père et le fils. Le fils était alors colonel de dragons ; le père, frère du roi, commandait en chef la cavalerie de l'armée. C'est lui qui devait s'illustrer par le sac de Châteaudun. Il passait pour un artiste, vivant la plupart du temps près de Dresde, quasi solitaire, dans un château somptueux rempli d'objets d'art. Le prince Albrecht avait épousé la princesse Marianne des Pays-Bas. On lui avait fait en Prusse la réputation d'un *gentleman* amateur des choses de l'esprit, et il offrait, autant par l'aspect de sa personne que par son caractère, un contraste frappant avec le roi Guillaume. Grand, sec, maigre, les traits fins et fatigués, une moustache frisée sur des lèvres légèrement ironiques, d'une distinction native un peu raide, à l'anglaise, qui l'eût pris

pour le frère de ce rouge et gras vieillard toujours botté, éperonné, prêt à toutes les fatigues, et qui se reposait d'une revue par un champ de bataille ?

C'est devant le prince Albrecht qu'on nous conduisit. Le prince déjeunait avec son état-major dans la grande salle du *Cheval blanc*. Autour de deux tables parallèles, les officiers, vêtus de ces uniformes corrects, élégants sans parure, si différents de nos casaques brodées et chamarrées, prenaient le café et causaient. Le prince, sur un tabouret, tenait le haut de la table de gauche, et roulait près de la fenêtre une cigarette entre ses doigts. Les officiers, assis sur des bancs, s'écartèrent pour nous laisser une place auprès du prince. Celui-ci, doucement, sans autre accent qu'une certaine intonation méridionale, nous interrogea, s'enquit du lieu d'où nous venions, de nos projets, de l'endroit où nous voulions aller.

— Je ne crois pas, après tout, dit-il quand nous eûmes fini, qu'il soit nécessaire de vous retenir. On vous donnera tout à l'heure un laissez-passer à mon état-major. D'ailleurs je

ne sais pas si nous sommes encore en guerre, ajouta-t-il avec un sourire.

Et comme nous témoignions quelque surprise de ces paroles :

— Napoléon est prisonnier, reprit-il en tirant une bouffée de sa cigarette ; l'empereur s'est rendu.

— Oui, me dit alors avec une lourde et blessante ironie allemande un colonel qui se trouvait près de moi, il nous a envoyé une épée qui n'est point celle de François Ier, mais on prend ce qu'on trouve.

Combien le désastre était plus grand que nous ne le supposions ! Quel dénoûment inattendu ! Il nous fallut connaître tous les détails de la reddition. Sedan allait être bombardé ; nos troupes, entassées dans les rues de la ville, étaient écrasées sous une pluie de fer. Et l'empereur, malade, las et navré, avait envoyé son épée au roi Guillaume. Le rude soldat avait exigé que Napoléon lui-même se constituât prisonnier, et celui qui avait gouverné la France était, avec quelques officiers de sa suite, détenu à cette heure à Venderesse,

au quartier général du roi de Prusse ! Ce n'était pas la seule nouvelle que nous apprenaient les officiers prussiens : Mac-Mahon était blessé dans les reins d'un éclat d'obus qui avait emporté la croupe de son cheval, le général Lhérilier tué par un boulet, l'armée de Metz refoulée sous le fort Saint-Quentin, tandis que l'armée de Châlons venait pour ainsi dire de se dissoudre dans l'Ardenne. Tous les désastres à la fois !

— Et vos journaux, ajoutait un général prussien, vont à coup sûr donner à ces événements des reflets de victoires ! Votre presse avec ses informations fausses et ses romans (les bataillons disparus dans les carrières de Jaumont, qui n'existent pas, les cuirassiers blancs de M. de Bismarck détruits, et qui campent à une demi-lieue d'ici, le prince Albrecht tué net et même embaumé, si je ne me trompe, et qui se porte comme vous voyez), votre presse a entretenu en France une confiance absurde. Il en était de même en Autriche en 1866 ; nous étions éternellement battus par les journaux. Les Autrichiens n'eurent une

connaissance exacte de nos succès que lorsque nous arrivâmes presque au bout du Prater et aux portes de Vienne. Certains de vos journaux nous ont autant servis que deux corps d'armée.

Comment rendre le ton de politesse légèrement affectée, de politesse d'acier, si l'on peut ainsi dire, qu'avaient ces paroles ? A n'en pas douter, la grande préoccupation de nos ennemis est de paraître à la hauteur de la courtoisie française. Cet incessant désir les mène d'ailleurs un peu loin. Plusieurs de ces officiers (par exemple) prenaient leur café les mains gantées de blanc.

Pour être juste et véridique, il me serait du reste imposible (je l'ai imprimé au lendemain même de cette journée) de rappeler une parole, un geste qui ait pu froisser notre amour-propre saignant, notre orgueil national mis à vif. Ces officiers parlaient de la campagne, sans emphase, comme si, toutes les opérations terminées, ils pouvaient enfin la juger. Ils l'expliquaient en mathématiciens et en gens de métier, froidement et avec

plus de modestie que nous n'eussions pu croire.

— Vous êtes assurément le peuple le plus téméraire et le plus chevaleresque, mais la guerre aujourd'hui n'est plus une affaire de chevalerie, et ne ressemble en rien à un tournoi. Nous avons mis à profit deux choses, la science et la nature, les découvertes modernes et les replis de terrains. Notre artillerie est à la fois plus nombreuse et meilleure que la vôtre ; de là notre supériorité. Nous avons exposé chez vous nos canons d'acier ; votre comité d'artillerie a haussé les épaules, et vos caricaturistes se sont mis à rire. Vous ne nous connaissez pas, vous ne nous étudiez pas, et, pour généraliser le reproche, vous n'étudiez presque rien ni personne. Cependant les autres peuples marchent. Vous avez cru qu'une armée prétorienne vaincrait les étudiants d'Iéna et d'Heidelberg, et l'empereur ou ses conseillers ont pu vous le faire croire ! Vos soldats ont été courageux, ils ont été héroïques, et nous avons jusqu'à présent perdu, il faut l'avouer, trois fois plus

de monde que dans la campagne de Bohême. Certes l'armée française est une autre armée que l'armée autrichienne, et le prince Frédéric-Charles, dans son livre, la proclame la première armée du monde ; mais dans cette guerre elle n'a jamais eu ni approvisionnements, ni munitions, ni canons, ni chefs. La victoire cependant se compose de toutes ces choses.

Puis (je note à nouveau ces propos qui n'ont rien perdu de leur intérêt après quarante ans passés) ils entraient dans les détails techniques de la bataille. L'artillerie prussienne mise en batterie sur les hauteurs de Givonne avait démonté des pièces françaises à la distance de 5 kilomètres.

— Vous aviez pourtant un empereur qui se piquait de connaître l'artillerie ; mais les flatteurs lui soutenaient que le canon rayé est le chef-d'œuvre du genre.

Leurs propos ne devenaient guère railleurs que lorsqu'il s'agissait du vaincu de Sedan. Ils épargnaient l'armée, non le chef. Ils n'avaient pas la victoire indulgente.

— Nous n'avons craint un moment, disait le prince Albrecht, que le maréchal Lebœuf. La façon dont il avait mis en batterie ses quatre-vingts pièces à Solférino nous faisait croire à son mérite. Nous l'estimions fort comme général ; il nous a bien détrompés.

Leur préoccupation d'ailleurs était celle-ci : maintenant que fera Paris ?

— Si l'empereur était encore possible en France, ou l'empire, nous serions satisfaits, car nous obtiendrions toutes les compensations de ce côté ; mais le nouveau gouvernement ne cédera rien, et il nous faudra continuer la lutte.

Je cite toutes ces paroles qui, en vérité, sont importantes comme une témoignage historique. Ainsi le 2 septembre, deux jours avant la chute de l'empire, avant même que Paris, confiant dans les dépêches rassurantes communiquées par le général de Palikao, eût connaissance du désastre de Sedan, l'état-major du prince Albrecht et le prince et le roi sans doute avaient l'intime conviction qu'ils allaient se trouver devant un gouvernement

provisoire, et que l'empire ou la régence étaient impossible. Rien ne démontre mieux combien l'ennemi avait scruté non seulement tous les points de la France, mais notre caractère même, nos aspirations et nos mœurs.

— Au surplus, continuaient-ils, la France choisira le gouvernement qui lui semblera le meilleur. Ce sont là ses affaires privées, où nous ne prétendons pas nous immiscer. L'important pour nous est d'obtenir les compensations désirées et de forcer votre pays à ne pouvoir nous attaquer dans un an, dans deux ans. Parbleu ! nous savons que l'idée de revanche ne sortira pas de vos préoccupations. Aussi ne voulons-nous pas que nos sacrifices aient été stériles, et faut-il nous assurer nous-mêmes contre vous.

Ici reparaissaient les paradoxes allemands, les revendications ridiculement iniques et que nous avons retrouvées depuis dans les circulaires de M. de Bismarck. Il s'agissait de restituer à la « patrie allemande » ce que l'injustice et la force lui avaient enlevé jadis, au temps de Louis XIV ; il fallait venger le Palatinat

incendié, il fallait se garantir contre toute agression nouvelle par l'annexion de l'Alsace et même de la Lorraine ; il fallait enfin réduire à l'impuissance « l'ennemi séculaire de l'Allemagne. »

Nous sommes maintenant habitués à ces redites ; mais avec quelle stupéfaction, instruits que nous sommes à respecter le droit des gens et la volonté des peuples, avec quel étonnement douloureux rencontrions-nous dans ces hommes ces sentiments d'une autre époque, les arguments de cette odieuse politique de la force, — anachronisme sanglant imposé au siècle nouveau par un hobereau du Moyen âge. C'est que, tandis qu'on oubliait peu à peu en France, dans la conception d'un idéal de fraternité humaine, les vieux souvenirs de guerre et de conquête, les Allemands au contraire, attisaient toujours comme un feu sacré la haine contre les Français. Leurs poètes, leurs artistes, ont entretenu âprement la mémoire des discordes d'autrefois. L'Allemagne n'a jamais cessé de fêter les anniversaires de ses victoires sur la France. Les dis-

ciples de Kœrner et de Rückert ont toujours ciselé, comme autant d'épées dirigées contre nous, de nouveaux *sonnets cuirassés*. La flamme, qui couvait éternelle, se réveillait menaçante à de certaines heures, et l'on ne peut lire sans amertume aujourd'hui les vers qu'un homonyme du vieux Arndt lança sur l'Allemagne au moment où notre armée battait à Magenta et à Solférino les soldats de l'Autriche, alors membre de la Confédération germanique. En des jours où nous n'avions que des sentiments sympathiques pour l'Allemagne, en 1859, l'Allemagne répétait déjà ou plutôt répétait encore ce refrain farouche : « *Au Rhin ! au Rhin !* Que l'Allemagne tout entière déborde sur la France ! »

Vainement, tandis que ces officiers parlaient, nous essayâmes de combattre par le raisonnement et par l'histoire leurs visées ambitieuses. L'entretien du reste était irritant. Un incident inattendu le fit heureusement cesser. La porte de la salle s'ouvrit, et un vieux colonel d'infanterie prussienne, tête chenue, moustache et favoris gris, entra, tenant par

la main un grand jeune homme d'une vingtaine d'années, blond, imberbe, vêtu d'un uniforme vert à galons d'or, et qui était blessé au bras. Le jeune officier jeta sur nous un regard curieux, et, lorsque ses yeux bleus s'arrêtèrent sur le prince Albrecht, la joue du blessé se couvrit d'une subite rougeur. Il parut très joyeux. Un général murmura quelques mots à l'oreille du prince, qui se leva, et d'un air affable s'avança vers ce jeune homme et ce vieillard.

— C'est le père qui présente son fils à Son Altesse, me dit un officier. Ce jeune garçon que vous voyez là hésitant et timide s'est conduit en héros devant Metz.

Le frère du roi tendit avec un geste de bonté sa main au jeune homme qui la toucha du bout des doigts en s'inclinant ; puis le prince donna gravement l'accolade à l'officier imberbe, pâle maintenant et presque tremblant, tandis qu'à deux pas de là, mordant ses lèvres, le père essayait de maîtriser son émotion, et que deux grosses larmes roulaient de ses yeux jusqu'à sa moustache.

Je croyais, en regardant cette scène, assister à quelque épisode de ce Moyen âge où d'un coup d'épée et d'une embrassade on armait un homme chevalier. Dans cette salle devenue silencieuse, dans ces cœurs allemands, il y avait en quelque sorte la même foi et le même respect qu'au temps de Bayard pour cette chose vermoulue que le poète Uhland appelle « le bon et vieux droit. »

Quelqu'un apprit sans doute au vieux colonel qui nous étions, car, la présentation terminée, il vint à nous avec son fils.

— Monsieur, me dit-il, vous retournez en Belgique ; voulez-vous me permettre de vous adresser une prière ? Mon fils que voici a eu le bras cassé à Gravelotte, il ne peut donc plus combattre. Sa mère l'attend à Cologne, et voudrait le soigner ; mais il ne pourrait traverser la Belgique en tenue militaire sans être fait prisonnier par le gouvernement de ce pays neutre. Oubliez un moment la couleur de l'uniforme, songez qu'il y a là un enfant et une mère, ne voyez qu'elle et lui, et chargez-vous de conduire mon fils

à Bruxelles en lui prêtant un vêtement bourgeois.

— Je ferais cela sans nul doute, dit le jeune homme, pour une mère française !

Et il ajouta doucement :

— Ces pauvres mères, on ne songe à elles que lorsqu'on est malheureux ou blessé !

C'est la seule parole vraiment humaine, d'une mélancolie touchante, que j'aie entendue tomber d'une lèvre prussienne.

Lorsque nous revînmes du champ de bataille le soir, on nous apprit que le jeune officier avait été emmené à Bouillon par un médecin belge. Peut-être le colonel s'était-il ravisé, ne voulant décidément point confier son fils à un Français.

Le prince Albrecht nous congédia bientôt en donnant à l'un de ses aides de camp l'ordre de nous signer un sauf-conduit pour la Belgique. Il nous fallut monter à l'étage supérieur, et l'officier d'état-major, un hussard noir, jeune, souriant, la moustache brune et frisée, avant de signer notre *exeat* et de le timbrer aux armes du prince se donna cette satisfaction de

nous expliquer les opérations des jours précédents, les surprises de Beaumont, la marche des troupes royales le long de la Meuse. Nous l'eussions volontiers tenu quitte de ces récits qu'il commentait en nous montrant sur une carte les positions respectives des deux armées. C'était une carte de notre état-major français, mais annotée en allemand, complétée par des indications écrites ou chiffrées, constellée de traits au crayon rouge ou bleu. Il voulut nous retenir encore pour nous donner l'assurance, qu'il ne put nous faire partager, que Mac-Mahon eût été aussi facilement battu, s'il eût attendu les Allemands à Châlons ; mais cette conversation était décidément trop pénible, et je m'éloignai, le cœur gonflé, les yeux brûlants.

Le champ de bataille avec toutes ses horreurs et toutes ses plaies nous attendait, non pas à La Chapelle, mais à Givonne, au bout d'une route bordée de peupliers frissonnants, où se croisaient à cette heure les trains d'ambulance militaire, les chirurgiens des deux pays. Quelle douleur de voir ainsi cette

terre française, où passaient au galop des cavaliers prussiens, où, répandus dans les champs, les dragons en vestes blanches arrachaient les pommes de terre, coupaient les choux, lavaient au courant d'un ruisseau leurs vêtements tachés ! C'était bien là, dans toute sa honte, l'invasion, ce fléau dont on avait tant parlé à notre génération, mais comme d'un mal qui ne pouvait revenir ! Et, tout à la fois pris du désir de fuir ce spectacle et poussé par cette atroce curiosité qui fait qu'on s'inquiète de la façon dont a fini l'ami qu'on vient de perdre, je continuais ma route à travers les escadrons de cavalerie, les convois d'équipages, les colonnes de fantassins.

Je suivais, ému jusqu'aux larmes, cette route où chantaient les oiseaux sur les arbres, et des deux côtés du chemin sur les collines j'apercevais le mouvement, le fourmillement de masses sombres qui étaient l'armée prussienne, masses singulièrement ordonnées et disciplinées, campées avec une régularité surprenante. A perte de vue, les lances des uhlans, fichées en terre sur une seule ligne,

s'étendaient comme une rangée de troncs d'arbres tirés au cordeau. Les chevaux, au piquet, paissaient derrière dans la même régularité géométrique, avec le même ordre. Les cavaliers, la nuit, couchent à quelques pas de leur monture. De cette façon, nulle surprise n'est à craindre ; au premier coup de feu, à la première alerte, les cavaliers sont à cheval, en lignes et armés. La confusion est impossible. C'est bien cette régularité, cet ordre incroyable, qui tout d'abord me frappèrent, et je ne pouvais m'empêcher de les comparer au pittoresque pêle-mêle d'un campement français. La propreté des uniformes, dont le soleil faisait parfois étinceler les galons, m'étonnait aussi. Je voyais passer les hussards rouges, la poitrine couverte de brandebourgs, portant sur la tête des colbacks énormes, uniformes d'une richesse un peu outrée, puis des hussards noirs, noirs de la botte au bonnet, avec une tête de mort et deux ossements d'argent entre-croisés sur leur coiffure d'astrakan. L'aspect de ces hommes était sinistre. Tous menaient à l'abreuvoir leurs

chevaux, tous marchaient en bon ordre au pas de leurs montures. Ces cavaliers qui venaient de se battre depuis quatre jours semblaient aller à quelque revue ; aucun bruit dans les rangs. Des dragons s'étant mis à ricaner en nous apercevant, un officier, éperonnant son cheval, les força aussitôt à tourner bride et à passer de nouveau devant nous, muets et le regard fixe à dix pas devant eux. J'ai pu constater plus d'une fois la sévérité de cette discipline de fer qui réduit l'homme à l'état d'automate, et que M. Hacklaender, le conteur allemand, en ses récits militaires, lorsqu'il écrivait les aventures du bombardier Dipfel, nous avait à la fois appris à railler et à admirer. Cette discipline est telle que les soldats prussiens portaient invariablement la main à leur casque ou à leur bonnet lorsqu'un officier français prisonnier venait à passer devant eux.

Cette crainte en quelque sorte superstitieuse du galon et ce respect de la discipline venaient au surplus, une heure auparavant, de sauver la vie à un pauvre diable de paysan qu'on allait fusiller comme espion. C'était un mal-

heureux tisserand qui, à l'arrivée des Prussiens, avait quitté Givonne, emportant sur une voiture à bras tout ce qu'il avait pu entasser de ses misérables meubles. Il s'était blotti en pleine forêt, la nuit, et, après avoir caché tous ces objets dans quelque fossé, le désespoir cuisant d'avoir abandonné tant de choses qu'il n'avait pu traîner s'était emparé de lui. Il y avait surtout dans ce que le tisserand avait oublié, un *souvenir* qui lui était cher : la couronne fanée que portait sa femme, morte depuis deux ans, le jour de leur mariage. Le voilà qui quitte le fossé où il s'était tapi, et qui se glisse comme un maraudeur du côté de son village. Il arrive chez lui au petit jour ; la porte était close, il entre par la fenêtre à hauteur d'homme. Des soldats l'arrêtent, l'entraînent, et l'interrogent. Il balbutie, ne sachant pas un mot d'allemand, et les Prussiens pas un mot de français. On lui fait signe de se placer contre une muraille, et le malheureux, plus mort que vif, entend le battement de fusils qu'on arme. Il fermait déjà les yeux, attendant le coup fatal. La fortune

voulut qu'un de nos ambulanciers français, gardé en otage, M. B..., passât justement près de là, le képi galonné et le collet brodé de petites croix d'or. M. B... s'avance ou plutôt se jette entre les soldats et le pauvre homme, et d'un ton de commandement il ordonne aux Prussiens, en excellente langue allemande, de laisser ce pauvre diable. Devant son accent irrité, son geste impérieux, aussitôt les soldats s'arrêtent, présentent les armes, saluent, et le paysan est non seulement sauvé, mais libre. Les galons du képi et les broderies du collet avaient tout fait.

Cette discipline prussienne est en quelque sorte féodale. Le coup du plat de sabre d'un hobereau ne déshonore pas le dos d'un bourgeois sans armes. Cette obéissance absolue à une sévère hiérarchie est une des qualités dont s'enorgueillissent le plus nos ennemis. Deux ou trois officiers m'ont demandé si quelque soldat de leur armée nous avait, par hasard, manqué de respect. C'est encore là une de leurs constantes préoccupations. Ils ont la coquetterie de l'obéissance passive.

L'armée allemande, chose curieuse, est tellement esclave de cette discipline, de cet amour de l'échelon et de cette terreur du titre, que les alliés entre eux, loin de conserver à grade égal un même rang, témoignent instinctivement, peut-être en dépit d'eux-mêmes, une certaine déférence, d'ailleurs un peu haineuse, pour les Prussiens. J'ai pu remarquer cela plusieurs fois.

Le Prussien a toujours l'air de traiter le Bavarois, le Hanovrien, le Saxon, ses confédérés, en vassaux ou, pour dire plus, en vaincus, et ceux-ci, quoi qu'ils en aient, parlent au Prussien avec une nuance de soumission visible. Le prédécesseur du roi Guillaume comparait l'Allemagne à une statue immense faite de plusieurs métaux ; mais il oubliait de dire que le métal prussien se croit seul l'or pur.

Le petit village de Givonne était encombré de troupes ; les soldats avaient campé au grand air sur des matelas enlevés aux maisons. Givonne certes était avant cette trombe de fer, un pays riche. Les demeures sont

coquettes, blanches maisons de citadins en villégiature ou de bourgeois aisés. Tout était pillé, ce jour de débâcle. *Dies iræ*. On apercevait par les fenêtres brisées le désordre effrayant des habitations mises à sac, les meubles ouverts, les papiers épars, les paillasses éventrées, les chaises jetées au feu, les assiettes de faïence à fleurs renversées des dressoirs et brisées. Au milieu des débris, un chat miaulait lugubrement appelant ses maîtres. Des Prussiens, enveloppés de leurs grosses capotes, chaussés de leurs lourdes bottes, étaient couchés dans ces maisons. Quelques-uns dormaient, d'autres lisaient des journaux ramassés là. Au milieu de la rue, près de la mairie, où flottait, — quelle douleur ! — le drapeau blanc à aigle noir de Prusse, des chirurgiens allemands coupaient des jambes en plein air (l'un d'eux, lunettes sur le nez, interrogeait tout en opérant un *Traité de chirurgie* posé à côté du patient). On apercevait au fond des allées ouvertes, à travers les vitres ou derrière les maisons, des jardins en fleurs parfumés de roses,

où se jouaient les papillons dans un sourire de soleil.

Tout ce pauvre village s'emplissait d'ailleurs de mouvement et de bruit. Les Allemands établissaient en toute hâte, en appliquant sur la façade des maisons un carré de toile cirée décorée aux armes prussiennes, ici la poste, là le télégraphe, plus loin l'intendance et la boulangerie. D'autres mesuraient froidement les distances, la longueur et la largeur de la rue, pour se rendre compte du combat de la veille. La bataille avait cessé depuis quelques heures à peine, et déjà tous les blessés étaient enlevés, presque tous les morts prussiens enterrés. On n'avait guère laissé sur le sol français que les cadavres des vaincus. Les Allemands attachent aux moindres détails une importance capitale ; ils savent l'effet terrifiant que peuvent produire sur des soldats les monceaux de morts ou les blessures trop horribles. Les mutilés pour la plupart venaient d'être évacués sur la route d'Allemagne. Des prisonniers français se tenaient blottis les uns contre les autres, pressés comme des moutons, le

long d'un mur, près d'un petit pont où coulait un ruisseau à demi tari. Je n'oublierai jamais l'expression muette de lassitude et d'étonnement imprimée sur ces visages maigres et terreux. Il y avait de la fatigue et de l'amertume, un sentiment de surprise, de révolte contre un sort injuste, et aussi, faut-il le dire, une certaine satisfaction instinctive, le sentiment de l'être qui respire encore après tant de carnage, et qui sort vivant d'une tuerie ; mais rien ne peut égaler l'affaissement et l'effroi quasi enfantin de ces malheureux turcos, si terribles, irrésistibles dans la mêlée. Comme ils sont tout d'instinct et d'élan, l'abattement succède bien vite à ces héroïsmes fatalistes. Repliés sur eux-mêmes, le capuchon de leurs burnous bleus rabattu sur leurs visages, assis sur le sol et les jambes croisées à l'orientale, ils ramenaient leurs bras sur leur poitrine, et leurs grands yeux blancs et fixes semblaient seuls vivants dans leur physionomie bronzée. Pauvres Africains, venus de leurs déserts de sable pour voir tomber leurs frères dans les fourrés de l'Ardenne !

Le sentiment de soulagement intime que je remarquais chez les survivants de notre armée, on le retrouvait aussi chez les Prussiens. L'esprit qui, le jour de la capitulation de Sedan, animait l'armée ennemie était tout joyeux, et, il faut le constater, tout pacifique. Les gouvernants de l'Allemagne ont prétendu déjà qu'ils n'ont continué la guerre, après la défaite de l'empire, que parce qu'ils étaient invinciblement poussés, dominés et conduits par l'esprit public de leur pays. Cela est faux. La vérité est que leur armée, surprise d'un triomphe aussi inattendu, se laissait franchement et naïvement aller à la joie inespérée que lui causait la fin d'une lutte qui lui avait semblé devoir être aussi longue que redoutable. L'empereur prisonnier, notre armée rendue, la guerre en effet semblait finie. Le mot de tous ces soldats allemands, la parole de tous ceux que j'ai interrogés, Bavarois ou Prussiens, était : « Nous allons retourner au logis, revoir nos enfants ! » Ils ne cachaient point leurs sentiments et les exprimaient tout haut, bruyamment. Quelques-uns, à l'idée du retour, se

mettaient à danser d'un pas lourd. Mais l'armée allemande comptait sans l'ambition de ses chefs.

Après Givonne, un coteau s'élève qui mène par une pente douce à un plateau de terres labourées et cultivées ; c'est là que cette bataille formidable s'était terminée. A Bazeilles, nos troupes avaient fait des Bavarois un véritable carnage. De ce côté, au contraire, les canons ennemis avaient labouré et enfoncé nos rangs. On retrouvait, en déchiffrant les numéros des régiments sur les képis des morts, la place où les nôtres avaient combattu. Des boulets avaient couché, emporté par files des soldats du 1er régiment de ligne, des zouaves, des chasseurs à pied, des soldats d'infanterie de marine. Les malheureux, dans ces positions tourmentées que donne la mort soudaine, étaient étendus côte à côte ou par petits tas sanglants, abattus dans les sillons, tombés dans les fossés, morts sur des plants de betteraves, nombre d'entre eux, chose à noter, avec des scapulaires sur la poitrine. Le vent, au bout de leur cordonnet de soie faisait voltiger ces

scapulaires sur les morts comme des papillons funèbres.

Nous avions, dans cette dernière journée, subi des pertes plus considérables que l'ennemi. Et navrés, nous cheminions comme à travers une Morgue immense. Nos morts, gardant encore, mais glacée et muette, l'attitude de la vie, les uns foudroyés tandis qu'ils épaulaient leur fusil, les autres tombés et restés à genoux, quelques-uns égorgés en repoussant l'arme qui les allait frapper, nos pauvres morts semblaient, par l'expression fièrement résolue de leurs visages, protester contre la défaite de la France et le triomphe de l'étranger.

Je revois encore et n'oublierai jamais un coin sanglant de ce champ de bataille : c'était un petit ravin de terre poudreuse à teinte de brique, derrière la crête duquel s'étaient abrités nos chasseurs à pied, placés en tirailleurs. Les Prussiens les avaient abordés en cet endroit à l'arme blanche ; on s'était battu corps à corps, et nul n'avait reculé. Tous, frappés par devant, faisant face à la mort, étaient

tombés dans le ravin, chaque mourant entraînant avec soi de ses mains crispées, un ennemi. Des soldats allemands et français semblaient s'embrasser dans le trépas après s'être enferrés les uns les autres. Au fond de ce ravin, dans la terre rouge, des cadavres en tas gisaient dans des poses étranges et terribles. Sur cet amas lugubre de corps enchevêtrés, un beau et fier jeune homme, un Français, presque imberbe, portant encore son uniforme de Saint-Cyr, un officier de vingt ans, frappé au front, était étendu, paraissant reposer d'un sommeil grave et plein de nobles rêves. Les mains croisées sur la poitrine, ce jeune homme avait expiré comme il se fût endormi. Sa face pâle était belle comme un beau marbre, et je me rappelais, en le contemplant ainsi, cette parole de Bossuet : « Il y a des occasions où la gloire de mourir vaut mieux que la victoire. »

Oui, après la première stupeur que causait la vue de ce champ de massacre où les cadavres, pétrifiés dans leur mouvement ou leur convulsion suprême, ressemblaient,

livides, les yeux ouverts et vitreux, à des figures de cire plutôt qu'à des morts ; après la première douleur, un sentiment de protestation énergique et de dignité se dégage de l'affreux spectacle de ces corps lacérés, troués ou défigurés, le sentiment le plus mâle et le plus beau qui puisse naître dans une âme humaine, — l'âpre attachement au devoir. On se sent peu à peu saisi du mépris profond de la mort, on se sent pris d'admiration pour ces martyrs qui ont donné leur existence. L'amour stoïque de la patrie parle plus haut et plus ferme ; la contemplation de ces héros vous fait mieux comprendre et mieux aimer la sublime vertu du sacrifice. Ils étaient beaux d'ailleurs, ces morts français, et à côté de cadavres dont l'horreur rappelle Goya, des malheureux étaient tombés dont la raide attitude sculpturale faisait songer au chef-d'œuvre de Rude, au cadavre de Godefroy Cavaignac étendu sur la pierre grise. Et j'éprouvais, dans la douleur poignante qui m'étreignait, comme une consolation cruelle à comparer les morts allemands aux morts français,

— ces lourds Germains tombés comme des masses, ces soldats blonds et gras, à ces maigres Gaulois, à ces visages amincis dont un rictus d'ironie soulevait la moustache en croc, la lèvre impertinente et désormais muette, mais prête encore, eût-on dit, à jeter à l'ennemi, avec le dernier soupir, le dernier cri de l'héroïsme railleur.

Les infirmiers prussiens relevaient ces cadavres, et on les voyait, se détachant sur l'horizon, parcourir comme des corbeaux ces champs sans arbres où de loin en loin apparaissaient des taches lugubres, taches noires qui étaient des cadavres allemands. Çà et là, sur des sabres fichés en terre, ils avaient placé des casques prussiens, posés les uns sur les autres, et piqué une étiquette sur la pointe du casque supérieur. On pouvait compter, aux casques superposés, le nombre des cadavres enfouis dans chaque fosse. J'allais et je venais saisi de fièvre dans ces champs où les débris s'amoncelaient, sacs éventrés, voitures brisées, canons démontés, caissons broyés, fusils gibernes sacs de

riz, tout cela pêle-mêle avec les cadavres de chevaux tombés dans leurs entrailles comme en une course de taureaux, pêle-mêle avec les mitrailleuses défoncées sans avoir pu faire une seule décharge, toutes neuves, n'ayant pu tirer, avec les shakos, les épées, les tambours crevés, les instruments de musique, les livrets des soldats, et ces pauvres lettres, tombées de la poitrine d'un mort ou de son sac, et que le vent balayait comme des feuilles mortes, ou que retenait à terre une flaque de boue ou une flaque de sang.

Le soir venait. Le ciel prenait cette teinte mélancolique du crépuscule. J'étais écœuré, brisé par les émotions d'un tel spectacle. Je jetais sur les bois de bouleaux, où l'ombre n'empêchait pas encore de voir des cadavres entassés à perte de vue, un regard d'adieu. Du côté de Sedan, le soleil couchant donnait à la Meuse un reflet rougeâtre. On entendait encore des détonations, le bruit d'un chassepot qu'on ramassait et qu'on déchargeait en l'air, ou le dernier coup de feu d'un blessé, d'un vaincu qui ne voulait pas reconnaître sa

défaite. Nous redescendions lentement vers Givonne. Soudain sur le plateau nous aperçûmes avec stupeur se détachant sur le ciel pâle, le cortège insolent des généraux vainqueurs : le Roi, le Prince Royal, M. de Bismarck, et derrière eux, impassibles sur leurs chevaux comme des colosses de granit, les fameux cuirassiers blancs, l'épée en main et le casque en tête. Le roi venait de s'entretenir avec l'empereur, son prisonnier ; maintenant il passait, inspectant le champ de bataille. Le cou de son cheval, qui se détournait pour flairer les cadavres, avait ce mouvement de corps et ce gonflement de naseaux peints par Delacroix dans *L'Entrée des croisés à Constantinople*. Le vieux roi, immobile, droit et solide sur sa selle, regardait sans qu'un muscle bougeât dans son visage rouge. Je n'ai jamais mieux compris de quelle haine on doit haïr ceux qui s'appellent les conquérants ; je n'ai jamais senti bouillonner plus sourdement en moi les idées de révolte contre la force que sur ce champ de carnage, devant ces morts sublimes et à deux pas de ce futur Kaiser qui

passait silencieux et religieusement satisfait de son œuvre, tandis que son ministre, botté et casqué, souriait.

C'était là l'émotion dernière. Il fallait partir. Je n'eusse pu supporter, me semblait-il, une autre douleur. Une douleur nouvelle m'attendait pourtant. Il nous fallut traverser le camp prussien, les rangs de ces soldats qui riaient, campaient sous nos tentes , chamarraient leurs poitrines de médailles d'Italie, de Chine ou du Mexique, et de croix d'honneur ramassées sur nos morts. Nous n'avions pas franchi le camp, laissé derrière nous cette innombrable armée, que tout à coup du fond de la vallée, puis de ces coteaux noirs de troupes, une clameur immense, formidable, un sauvage hurrah de triomphe s'élevait et venait jusqu'à nous, cri de joie brutale échappé à la fois de 300 000 poitrines, et qui saluait au retour de son excursion le roi Guillaume, le vainqueur de Sedan. Ce hurrah insultant, ces acclamations, ces applaudissements, partaient comme des traînées de poudre, sortaient du fond des bois, grandissaient, et devant le pas-

sage du souverain les musiques prussiennes, jouant un hymne religieux de Wagner, un air lent, mélancolique et rêveur, un cantique sacré, une prière, la prière de *Lohengrin*, mêlaient cette harmonie à ces hurrahs brutaux, si bien que tout ce que l'art a de plus élevé et tout ce que la guerre a de plus horrible s'unissaient pour composer l'acclamation la plus douloureuse qu'on puisse entendre, pour causer l'émotion la plus profonde qu'on puisse éprouver.

Ah ! les rages impuissantes du vaincu, les larmes fiévreuses du patriote ! Je me retournais vers ces masses noires comme pour les maudire ! Un commencement d'incendie bientôt étouffé s'allumait dans la paille du camp. J'en étais heureux. Je souhaitais un anéantissement complet de cette foule, un écrasement de cette horde. J'arrivai à La Chapelle épuisé. J'avais hâte de me sentir loin de l'ennemi, libre de mes réflexions et de mes colères. Un officier français prisonnier m'accompagna jusqu'au bout du village, sur la route de Belgique, me répétant les fautes com-

mises, impardonnables, et contant ces batailles dernières avec des frémissements dans la voix.

— Vous allez trouver la république à Paris, sans doute, me dit-il ; c'est une consolation.

Et comme en ce moment deux ou trois coups de feu, dont je ne voyais pas la direction, retentirent derrière nous :

— Allons, ajouta le capitaine S... en me serrant la main, ces balles sont pour moi. On trouve que je m'écarte un peu trop, et on craint que je ne veuille m'échapper. Je rentre.

Et il reprit le chemin de La Chapelle, tandis que je suivais la route de Belgique.

Nous n'avions plus trois cents pas à faire pour atteindre la frontière, nous apercevions déjà la maison des douaniers belges, lorsque tout à coup sur la lisière d'un bois, au bout d'un pré, un homme apparut, un artilleur français, grand, maigre, couvert de poussière, qui s'abattit brusquement de toute sa hauteur sur l'herbe, comme si une balle l'eût frappé ; nous le crûmes mort. Nous accourons vers lui. Il buvait, il lapait un peu d'eau au courant

d'un ruisseau, comme un chien altéré ; au bruit de nos pas, l'homme se redressa. Sa moustache et ses oreilles blanches de poussière, la visière tordue de son képi, ses vêtements sordides, lui donnaient l'aspect d'un vieillard et d'un pauvre. Il portait sa carabine en bandoulière et fit un mouvement pour la saisir.

Trois mots l'arrêtèrent :

— Nous sommes Français.

— Ah ! dit-il d'un ton rauque, et il se releva en essuyant ses genoux.

Nous voulûmes alors le faire parler, lui demandant s'il avait faim.

— Non, je n'ai pas faim ; j'avais soif, voilà tout. Quand on a vu ce que j'ai vu, on n'a pas faim. Ma pauvre batterie enlevée, les chevaux hachés, les camarades morts ! Où suis-je ici ?

— A quelques pas de la Belgique ; la Belgique est là, nous y allons, venez.

— Moi ? Non, non, dit-il ; pourquoi irais-je en Belgique ? Est-ce que je suis Belge ? D'ailleurs je n'ai pas fini. Avez-vous entendu tout à

l'heure deux coups de feu dans le bois ?... Eh bien ! c'était moi. J'ai *descendu* deux uhlans, un chef et un homme. L'homme avait une carabine ; comme il ne me reste plus de cartouches, je me disais : « Je vais prendre les siennes » ; mais voilà, le calibre n'est pas le même ; ses cartouches ne sont bonnes à rien. Enfin tant pis, mon arme est chargée. Il me reste encore un coup à tirer ; je vais le tirer.

— Vous allez retourner dans le bois ?... C'est de la folie ; on vous tuera.

— C'est bien possible ; seulement avant cela j'en ai encore un à démolir, et je vais le faire. Bonsoir, monsieur !

Et l'artilleur, froid, résolu, rentra dans le bois, où il disparut, sa carabine sur l'épaule.

Voilà de quels hommes notre armée était faite, de quels hommes était composée cette troupe qu'on livrait prisonnière à l'ennemi ! Les Belges avaient vu depuis le matin beaucoup de nos soldats, de ces pauvres petits fermiers, ignorants et braves, retourner sur leurs pas du côté des Prussiens, du côté du danger, plutôt que de laisser aux mains des

chasseurs ou des douaniers le fusil qu'on leur réclamait à la frontière. Il y avait de ces âmes parmi ces morts, il y avait de ces héros inconnus parmi les 80,000 hommes que la capitulation exigée du général Wimpfen livrait au roi de Prusse. Et je ne pouvais m'empêcher de comparer cet humble et fier soldat, cet artilleur dont j'ignore le nom, qui protestait ainsi en gardant son arme, en brûlant sa dernière cartouche, en faisant jusqu'au bout son devoir, à ceux qui se résignaient déjà à subir la loi du vainqueur.

Lointains souvenirs, souvenirs aussi présents à ma pensée, aussi poignants, aussi douloureux que lorsque je jetais fiévreusement sur le papier comme trempé de larmes ces notes d'un témoin des féroces heures tragiques.

Un mot d'un officier saxon me revient encore aujourd'hui. Un de ces officiers qui entouraient le prince Albretch à l'auberge du *Cheval Blanc*.

— Allez donc voir Bazeilles — ce qui reste de Bazeilles. C'est là que les vôtres se sont le mieux battus.

Et comme je répondais que je n'avais pas de conseils à recevoir sur la route à suivre :

— Oh ! dit-il avec une élégance impertinente mais parfaite. Je ne *fais par l'article pour Bazeilles*. Mais, je vous le répète monsieur, vos gens de Bazeilles ont été des héros.

C'est une variante du mot légendaire qui est le verdict même de l'histoire :

— Ah ! les braves gens !...

VII

A BERLIN

DRAPEAUX CAPTIFS

Il y a treize ans que je n'ai vu Berlin. La dernière fois que je l'ai visité j'avais pu constater le prodigieux changement de la capitale de l'empire allemand. Depuis 1873, quel accroissement ! Il est devenu plus étonnant encore depuis la fin du siècle dernier. Je conservais le souvenir d'une grande ville aux monuments froids, une sorte de Versailles rigide, sillonné de détachements militaires, mélange de palais et de casernes, et je retrouvais une cité populeuse, animée et d'une intensité de vie singulière, anglaise ou plutôt américaine d'apparence, avec des tramways

partout, rapides et économiques, un chemin de fer métropolitain jetant sa voûte — comme en plein cœur de Londres — par-dessus la Friedrichstrasse où nous étions descendus — et là comme à Cologne, comme à Hambourg. comme autour d'Essen et dans toute cette terre rhénane peuplée de fabriques, hérissée de hautes cheminées fumantes, j'avais la sensation qu'à l'endroit même où j'avais vu l'Allemagne-Caserne je rencontrais une sorte d'Allemagne nouvelle, aussi solide, aussi redoutable, l'Allemagne-Usine.

L'Allemagne-Usine qui emplit de ses produits le monde entier, qui fait tout, imite tout, vend tout et pourrait expédier des couteaux de Sheffield à Sheffield (cela lui arrive) et des articles de Paris à Paris, l'Allemagne dont nous avons trouvé, dans les magasins, tous les produits, tous les objets, plus lourdement mais moins chèrement établis, dans les bazars de Copenhague ou de Christiania, dans les Galeries de Bruxelles. L'Allemagne qui se dresse, avec ses millions de bras laborieux, devant l'Angleterre étonnée, contre l'Angle-

terre inquiète déjà, débusquée, çà et là, de ses comptoirs. L'Allemagne qui rêve et prépare contre la Grande-Bretagne quelque écrasant Sedan industriel, comme elle avait préparé contre nous, patiemment et résolument la lugubre défaite.

Mais ne croyez pas que l'Allemagne-Usine se soit substituée totalement à l'Allemagne militaire.

— Avez-vous, me disait un de nos compagnons qui ne dédaigne pas d'étudier les Allemands chez eux, remarqué le long des voies que nous suivons, de Stralsund à Aix-la-Chapelle, ces rails spéciaux où ne passe jamais un train, ces rails qui paraissent négligés et comme inutiles, ces rails où vous n'avez pu apercevoir aucun wagon et qui semblent cerner de leurs lignes de fer les rails où les voyageurs passent ? C'est la double voie militaire qui peut, en quelques heures, jeter un million d'hommes du fond même de l'Allemagne sur un point voulu. C'est la voie déserte qui, d'un coup de télégraphe, comme d'un coup de baguette, peut se peupler

d'hommes armés. Voies militaires, quais d'embarquement, tout est prévu, réglé, ordonné, militarisé par avance. L'Allemagne laborieuse travaille ; l'Allemagne combattante est toujours prête.

Oui, l'armée est toujours là, solide et redoutable, et le militarisme reste dans le sang de la race, obéissante et disciplinée. Il suffit de voir passer, Sous les Tilleuls, la garde montante qui, tous les jours, se rend du côté de l'Arsenal, musique en tête. Mâle spectacle dont la population ne se lasse point. Les gamins berlinois suivent la musique comme notre gavroche emboîte le pas aux tambours ; et Schultze et Muller, les vieux bourgeois légendaires de Berlin — types un peu abolis, remplacés, me dit-on, par des Yankees pratiques et narquois — regardent avec orgueil défiler derrière les instruments de cuivre les soldats dont les casques à pointe étincellent sous le soleil.

Et cela vous prend aux entrailles, ce spectacle quotidien de la force et cet étalage sans pose d'une armée pénétrée des traditions de ses victoires. Ce défilé, cette parade, ce spec-

tacle, Strasbourg aussi me l'a donné, et devant la statue de Kléber !... Le coup de grosse caisse de la musique retentissait en moi violemment, douloureusement, vibrait comme la brutale et sourde décharge d'un canon. Je regardais défiler, supérieurement alignés, ces fantassins dont quelqu'un me disait tout bas :

— Si vous leur parliez français, la plupart d'entr'eux vous répondraient en pur langage de Lorraine. C'est un de ces contingents d'annexés qu'on fait tenir garnison à Berlin pour les mieux fondre dans la grande patrie allemande !

Il est de ces spectacles amers qu'il faut avoir le courage de regarder en face. On oubliait, peut-être — comme si ceux de ma génération pouvaient oublier ! — et tout à coup devant la réalité cruelle, on se souvient. Je n'ai pu voir en entrant dans l'Arsenal (il était fermé) l'hémicycle de nos canons égueulés ou de nos mitrailleuses neuves, de nos drapeaux de la République et de l'Empire rangés, comme soumis, autour de la haute statue de la *Borussia* qui les contemple dans leur capti-

vité douloureuse. Mais j'ai pu voir dans la Garnisonkirche, à Potsdam, les trophées de nos couleurs accrochés aux piliers de l'église où, dans un caveau, dorment côte à côte le Grand Electeur et le Grand Frédéric.

Ils sont là, groupés par un décorateur habile, montrant leurs aigles captives et leurs noms de victoires aux nobles lettres d'or. Drapeaux de Napoléon Ier, drapeaux de Napoléon III. Toute une histoire d'héroïsme et de dévouement est appendue là comme une défroque sinistre, et c'est avec des yeux pleins de larmes que nous entendons tomber de la petite bouche de la blonde jeune fille, timide et douce, qui nous guide, ce simple mot, lourd comme un glas :

— Metz !...

Je me rappelais la page poignante où le général du Barail conte qu'après la capitulation le vainqueur fit stationner un moment le train des généraux devant le château de Frescaty pour permettre aux chefs de notre armée de voir, de bien voir, un moment, tous leurs drapeaux alignés sur deux files régulières —

comme une allée de mâts triomphaux — devant la demeure de Frédéric-Charles.

Et je les contemplais dans l'église prussienne, ces drapeaux prisonniers, acceptant encore l'étalage des drapeaux neufs aux couleurs éclatantes, aux franges brillantes, aux cravates intactes, mais pouvant à peine étouffer, — même devant cette enfant — le sanglot qui m'étreignait lorsque mes yeux allaient à ces drapeaux déchiquetés, noircis, brûlés de poudre, loques de batailles à peine perceptibles encore autour de la hampe éraflée par les balles, drapeaux de victoire et de sacrifice, drapeaux d'Algérie, de Crimée, d'Italie, de Chine, du Mexique, drapeaux qui, passant de main en main, comme les flambeaux du poète, avaient coûté tant de sang, flotté parmi tant de tueries, bravé les assauts ennemis, les crachats de la mitraille — et venaient échouer là, misérables et glorieux haillons, parce qu'un maréchal de France, qui n'avait pas su les défendre, n'avait pas eu la pudeur de les brûler !

Metz ! Le nom, un seul nom, disait tout.

Que de braves gens se sont fait tuer, se seraient fait tuer encore pour que ces tricolores français appartinssent — héritage d'orgueil — à la patrie !

Et j'ai retrouvé, en plein air cette fois, devant l'Arsenal de Berlin, un autre trophée des derniers combats. Entre deux obusiers de 1814, dort une pièce de marine qui provient, me dit-on, du Mont-Valérien. N'est-ce pas — ce lourd canon noir que je regarde là — l'énorme *Joséphine*, chère à nos héroïques canonniers marins et dont la grosse voix tonnait tragiquement pendant les nuits du siège ?

On m'avait assuré qu'à l'occasion du centenaire de l'empereur Guillaume chaque soldat de l'armée allemande avait reçu une médaille commémorative faite avec le bronze de nos canons français. Tous la portent, cette médaille, au bout d'un ruban de moire couleur jaune d'or : elle représente le profil du vieux Guillaume, casque en tête, avec cette inscription : *Wilhelm der Grosse*, *deutscher kaiser*, *Kœnig von Preussen* (Guillaume le Grand, empereur d'Allemagne, roi de Prusse).

Et comme je demandais si c'étaient nos arsenaux qui avaient fourni — comme le bronze d'Austerlitz devenait la colonne Vendôme — le métal de ces médailles qu'on voit maintenant sur les poitrines des soldats allemands, on me répondit que non. C'est dans le bronze des vieux canons prussiens déclassés qu'on a fondu ces souvenirs. La jeune armée porte ainsi, visible et tangible, la preuve de la bravoure des vétérans.

Mais, chose étrange, lorsqu'on parle là-bas de ces années lointaines — si proches de nos cœurs pour nous qui les avons vécues ! — il serait difficile au plus justement irritable de démêler dans les propos la moindre arrière-pensée d'arrogance. J'ai entendu le docteur Schweizer, un de nos confrères du congrès de la Presse à Stockholm, parler du combat du Bourget où il a pris part, et dont il a, paraît-il, chez lui, à côté des reliques d'Emin-pacha dont il élève la fille, un souvenir vivant : le beau tableau d'Alphonse de Neuville. La façon dont ce combattant de 1870, encore jeune, parlait des officiers et des soldats du com-

mandant Brasseur, le héros du Bourget, de la bravoure et de la mort du commandant Baroche, me touchait. C'est lui, présent au combat acharné, qui a veillé Baroche, blessé d'une balle au ventre, qui l'a veillé pendant quatre heures. Il a soulagé ses derniers moment, recueilli ses dernières paroles. Et, tandis qu'il évoquait ce souvenir je me demandais ce que c'était que la guerre et la haine entre nations, puisque le récit d'un tel combat, noblement fait par un adversaire, devenait pour les nôtres mêmes, comme un émouvant témoignage d'héroïsme et de dévouement.

Ah ! misérables artisans de colère, de vengeance et de brutalité que ceux qui déchaînent la guerre ! Quel héritage farouche, quels legs sinistres laissent les combattants à leurs fils ! Nous nous disions, le soir atroce de la suprême capitulation, dans le crépuscule de janvier et le silence de nos forts devenus muets : « L'heure sonnera où nous reprendrons ce qu'on nous arrache ! Il nous faut cinq ans ! cinq ans ! Mais aussi dans cinq ans !... » Qu'on me pardonne, ces appels à l'avenir qui revien-

nent ici comme un refrain bafoué par le sort !...

Et quarante années se sont passées et nous avons substitué à nos pauvres, naïfs, admirables et patriotiques espoirs de régénération et de revanche, nos discussions intérieures, nos insultes personnelles et nos haines ! Et cette tâche que nous avions juré d'accepter, nous laissons aux générations nouvelles, pour qui Sedan est aussi lointain que Waterloo, le soin de l'accomplir. Le serment d'Annibal se reporte comme une liquidation de Bourse. Nous avons fait faillite à nos rêves et nous passons la main — avec la gloire — à nos successeurs, innocents de nos folies et de nos désastres.

Cependant, là-bas, quelques-uns font tout pour désarmer nos rancunes. Je ne leur reproche pas de dresser, par les soins de Begas et de ses élèves des monuments colossaux où, sous les pieds de l'empereur Guillaume, les étendards fleurdelisés de Rosbach se joignent aux drapeaux de La Rothière et de Saint-Quentin. Iéna a effacé Rosbach ; mais les peu-

ples sont bien libre de glorifier leur histoire. Je ne leur reproche même pas de symboliser, dans ce monument, d'ailleurs mal venu, de la Victoire, au Thiergarten, la résistance du Paris du siège, par un homme en képi et en blouse debout, les mains dans les poches, sur une barricade. Les dragons autrichiens de Kœniggraetz et les héroïques Danois défendant Düppel ne font pas meilleure figure que le pauvre général Reille apportant la lettre de capitulation et que nos braves turcos stupéfaits sur ce monument écrasé par une Victoire géante. Il est tout naturel qu'une nation qui a donné son sang pour un peu de fumée — hélas ! pour une terre française aussi, pour notre Alsace, pour notre Lorraine ! — veuille garder dans une matière plus solide que les branches de chênes ou le vert laurier des couronnes le souvenir de ses efforts et de ses sacrifices. On dit que ces monuments rendent les fils très fiers de leurs aïeux. Je ne crois pas qu'ils aient, en Allemagne ou en France, jamais consolé les mères.

Ah ! si l'on pouvait oublier ! Mais comment

oublier ?... A la fenêtre du Monopol-Hôtel où j'étais descendu, un grand drapeau tricolore français avait été arboré, en pleine Friedrichstrasse, et comme les Allemands recevaient, ce soir-là, les membres du congrès international, des drapeaux américains, italiens, portugais, espagnols — et un drapeau français, volontairement plus grand que les autres — ornaient la table où le menu portait les armes de Suède, et où tous les airs nationaux furent joués, respectueusement écoutés, *La Marseillaise* en tête — tous ces hymnes qui rappelaient tour à tour leur patrie à chacun des hôtes internationaux, tous, excepté l'air national allemand, *La Sentinelle au Rhin.*

J'écoutais, revenant de Potsdam et de Sans-Souci, à l'heure de ce repas où l'on avait, malgré mon absence, marqué ma place par un drapeau tricolore, j'entendais, au Nouvel-Opéra, le joli, pimpant et très parisien opéra de Puccini, *La Bohème.* J'applaudissais et, chose inattendue, j'entendais applaudir avec frénésie une retraite, notre retraite française, l'air qui a ins-

piré aux soldats d'Algérie la légendaire chanson de Bourbaki — je la voyais défiler, cette retraite, tambour-major en tête, au finale du premier acte, entre deux répliques de Schaunard et de Musette, et il m'était donné de voir les mains gantées d'officiers de uhlans saluer nos vieux uniformes de France, les shakos du temps de Louis-Philippe. J'ai noté le fait qui a son prix. Il est juste de constater d'ailleurs que c'est dans l'armée allemande que l'on trouverait, à bien prendre, moins de haine contre nous que partout ailleurs en terre germanique. Au moment de l'incident de Casablanca, de la crise marocaine d'où pouvait sortir la guerre, c'étaient les officiers qui se montraient les moins acharnés, les plus équitables. « Nous aurions agi, disaient-ils, comme les officiers français ! »

En revanche, les professeurs, les érudits — les maîtres d'écoles aussi — sont d'inlassables agents de haine. Ils enseignent le mépris et la colère. La géographie et l'histoire se font pangermanistes. Et les négociants, les industriels, poussent aussi volontiers à des confits où ils

croient sans doute qu'ils ont tout à gagner.

Et pourtant il y eut une heure où l'on put croire à un désarmement moral possible. Peut-être à cette heure-là, le mot d'ordre, le mot d'apaisement partait-il de haut. Ne disait-on pas alors que Schultze et Muller accusaient tout bas, très bas, l'empereur de songer à des restitutions de nos lambeaux de France, comme si c'était possible, comme si le petit-fils pouvait songer à abandonner une terre dont l'aïeul a dit, en y plantant son épée : « Ceci est le tombeau de ma garde et c'est à nous pour jamais ! » Non, c'est l'irréalisable. Cependant un écrivain qui signait *Vir pacificus* avait osé parler, dans une revue allemande, de la rétrocession de Metz, « cette épine enfoncée dans la chair de la France », disait-il. Il se trompait : c'est une partie de notre chair même. Mais l'hypothèse même était symptomatique.

C'est que l'Allemagne a une autre guerre à faire, je le répète — et qu'elle la fait comme elle a fait l'autre, rudement, sans merci : la guerre commerciale, industrielle, la guerre par les marchandises, les salaires, les tarifs, le

pain. Elle nous visait au cœur : elle vise l'Angleterre au ventre. Et il y a au delà du Rhin une véritable marée montante, marée d'ouvriers et de marchands qui nous emportera si nous ne résistons pas, et qui envahira Carthage elle-même.

Les arts, le théâtre, la peinture, la pensée nous restent encore. Soit. Mais, peuples d'artistes, il faut des artisans pour vous nourrir et des soldats pour vous défendre !

VIII

L'ALLEMAGNE ET SES RÊVES

Ce n'est pas seulement sa victoire c'est le fier souvenir de sa renaissance matérielle que l'Allemagne aura célébré en cette année 1910. L'Académie de Berlin vient d'inviter l'Institut de France à assister aux fêtes qu'elle donnera en mémoire de ses cent ans de gloire et de travail. Elle avait invité à ces cérémonies l'Académie française, l'Académie de Richelieu.

Et pourquoi l'Académie irait-elle à Berlin ? Pour célébrer le ou « la » centenaire de l'Université fondée par Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse ? Mais l'Académie n'est pas une Université et n'a point de rapports officiels avec la *Kœniglichen Friedrich-Wilhelsms Universitat*, et cette Université même, qui rappelle à l'Alle-

magne, à la Prusse, des souvenirs à la fois douloureux et glorieux, est pour l'Allemagne l'Université de la Revanche. C'est elle qui attisa la flamme nationale, fit renaître l'espoir, prépara la victoire. *Ceci*, qui est la grandeur présente de la Prusse, est né de *cela*, qui fut il y a cent ans la puissance de la France.

Ils entendront d'enthousiastes et fières paroles qui leur sembleront amères, ceux des Français qui iront assister aux fêtes données en souvenir de cette fondation de l'Université de Berlin. On ne manquera point, là-bas, de constater l'œuvre accomplie en un siècle par ces professeurs dont les premiers, les ancêtres, enseignaient le patriotisme, — comme Fichte lisant à ses élèves les *Discours à la nation allemande* tandis que, dans les rues, retentissait encore le roulement des tambours de Davout, — et dont les derniers, ceux qui vivent et continuent l'œuvre centenaire, peuvent constater avec orgueil que si Kant n'avait pas existé, la jeunesse allemande n'aurait pas marché avec l'ardeur qu'elle mit à prendre les armes en 1813, et que si Hegel

n'avait point enseigné, peut-être Bismarck n'eût-il pas agi.

Le hasard me faisait tout justement, hier, rouvrir un vieux volume de la *Revue des Deux Mondes* où l'historien patriote qu'est M. Ernest Lavisse analysait, en 1876, avec sa maîtrise ordinaire, un livre publié par M. Rudolph Kœpke sur le rôle de l'Université berlinoise. C'est là (et dans l'ouvrage de Koch, *Die Preussischen Universitæten*, 1839), qu'on peut voir tout ce que l'Allemagne doit à l'Université dont elle va célébrer le centenaire. Napoléon venait, au lendemain d'Iéna, de supprimer l'Université de Halle. Le roi de Prusse, chassé de sa capitale, s'était retiré à Memel. Et c'est à Memel qu'un professeur de l'Université de Halle, le docteur Schmalz, vint, un jour d'août 1807, demander à son roi que cette Université de Halle, dont les portes étaient closes par ordre de l'empereur, fût transférée et rouverte à Berlin. Le roi de Prusse n'y consentit point. C'eût été certes une imprudence. Napoléon pouvait se fâcher — ce Napoléon dont « les lèvres n'avaient qu'à siffler alors pour que la

Prusse n'existât plus ». C'est un Allemand qui l'a écrit.

Mais du moins Frédéric-Guillaume promit-il au docteur Schmalz de fonder bientôt à Berlin une Université qui vaudrait celle de Halle. Le souverain vaincu fit au professeur exilé cette déclaration superbe : « Il faut que l'Etat supplée par les forces intellectuelles aux forces physiques qu'il a perdues. »

Les « forces intellectuelles » ! Plus tard, la force primera le droit. A ce moment d'abaissement et de tristesse, le roi de Prusse devine que la force de l'idée primera, effacera la défaite. On comprend très bien que la Prusse célèbre solennellement la fondation de son Université vengeresse. On comprendrait moins facilement que les petits-fils des vainqueurs d'Iéna, les fils des vaincus de Sedan s'associassent à cette apothéose.

C'étaient les disciples de Kant, de Schleiermacher et de Fichte qui combattaient à Leipzig et chantaient en entrant chez nous les refrains de Kœrner. De 1810, date de l'ouverture de l'Université (10 octobre), jusqu'en 1813,

les maîtres de la jeunesse allemande enseignèrent la volonté, l'énergie, je dirai la rage patriotique. Fichte devait mourir à l'heure même où il apprenait que les armées alliées, les Allemands des journées de Leipzig, avaient passé le Rhin. Et la seule Université de Berlin (tous les étudiants s'étant enrôlés avec le reste de la patrie allemande), l'Université de Frédéric-Guillaume III, qui comptait 450 élèves, eut 43 morts et un nombre considérable de blessés dans les guerres de 1814, dans les rencontres de 1815. « Elle laissa, dit M. Ernest Lavisse, quelqu'un des siens sur chaque champ de bataille : deux sont ensevelis au pied de la colline de Montmartre. »

Ils allaient à la mort, ces jeunes savants, disant des vers et célébrant en latin le farouche Blücher, *germanicæ libertatis vindicem, acerrimum gloriæ borussicæ recuperatorem...* Certes, le « Borusse » aura sa page et son nom sera prononcé sans doute à côté de celui de Humboldt dans les fêtes universitaires. Constatons que ce sera justice, mais ne nous demandez pas de nous associer à ces hommages.

On nous l'a demandé pourtant. La science, nous dit-on, n'a point de patrie. L'Université de Frédéric-Guillaume ne nous a-t-elle point prouvé qu'elle en a une, et que — mieux encore — elle en fait une, elle en garde intacte l'âme et la vigueur ? M. Lavisse, dans ces pages écrites au lendemain de nos désastres, constate même que nous avons toujours, avec une générosité presque naïve, loué, exalté en France le mouvement patriotique, l'insurrection nationale qui poussait contre nous les étudiants de 1810 devenus les soldats de 1813, — ceux qui ne disaient pas à leurs camarades : « Sers-tu ? » mais : « Dans quel corps d'armée vas-tu servir ? » Ce diable d'Henri Heine, moins enthousiaste que nous, a jeté ironiquement un peu de cendre sur cette flamme légendaire en constatant avec malice que la Bérézina fut pour quelque chose dans ce réveil, et que, pour s'insurger, les héros impatients attendirent l'heure de la débâcle :

« Lorsque Dieu, les frimas et les Cosaques, dit le poète, eurent détruit les meilleures troupes de Napoléon, nous autres Allemands,

il nous prit la plus vive envie de nous délivrer du joug étranger ; nous brûlâmes de la colère la plus mâle contre cette servitude trop longtemps supportée ; nous nous échauffâmes au son des belles mélodies et des mauvais vers des chansons de Kœrner, et nous gagnâmes la liberté dans les combats, car nous faisons tout ce que nous commandent nos princes. »

Je ne m'étonne point que l'empereur Guillaume témoigne quelque froideur pour la mémoire du « Prussien libéré », si peu Allemand en paroles et si Allemand au fond. Henri Heine est l'enfant terrible de la littérature germanique.

Et voici donc les souvenirs, les fiers souvenirs au point de vue allemand, qu'on rappellera dans quelques jours en cette université de Berlin, « casernée en face du palais du roi », disait à la veille de Frœchswiller et de Forbach, le 5 avril 1870, le professeur Du Bois Reymond, et qui est « la garde du corps intellectuelle de la maison de Hohenzollern ». Casernée ! Le mot est éloquent. Pépinière de moniteurs patriotes et de soldats. Caserne de

l'esprit qui, *Unter den Linden*, s'élève près de la Bibliothèque de cet Arsenal où l'on peut contempler la statue colossale de la Germania, ou Borussia, se dressant triomphalement entre les trophées, entre nos canons et nos drapeaux.

Et voilà quels jours « d'éternelle mémoire » on engageait quelques-uns d'entre nous à aller célébrer là-bas !

Nous ne la haïssions point en notre jeunesse, cette Allemagne qui préparait par ses savants notre défaite (car Sybel et Mommsen continuaient l'œuvre de revanche). Nous eussions dit d'elle et de son réveil ce qu'en disaient nos historiens et nos poètes. Et en lisant les vers mis par Victor Hugo sur les lèvres du vieux Burgrave, nous répétions, avec Job :

Il faut une Allemagne au monde !

Nous nous rappelions ce que Michelet écrivait dans son ouvrage sur *La Réforme* (et ces sentiments étaient les nôtres lorsque nous venions de fermer quelque volume de Ludwig

Bœrne devisant de Paris) : « Pour moi, lorsqu'en février, je vis sur nos boulevards se déployer au vent de la révolution le saint drapeau de l'Allemagne, quand sur nos quais je vis passer son héroïque légion, et que tout mon cœur s'échappait avec tant de vœux, hélas ! inutiles, étais-je Français ou Allemand ? Ce jour-là, je n'eusse pas su le dire. »

Pauvre grand Michelet ! Historien de la France, naïf et confiant comme la France elle-même ! Il vint une heure où il ne se demanda plus s'il était Allemand ou Français. Il se sentit Français, uniquement Français, il vit clair à la lueur rouge des incendies de Strasbourg, et lorsque « le saint drapeau allemand » flotta sur les forts de Metz, il s'écria, en appelant à l'avenir : « Les juges seront jugés ! » Et le jour de la capitulation de Paris, il tomba frappé d'une attaque d'apoplexie dont il ne se releva jamais.

Mais les historiens, et les philosophes, et les chercheurs d'origine, et les éplucheurs de chartes de l'université de Berlin ne se demandèrent jamais, comme Michelet, s'ils étaient

Français ou Allemands. Ils étaient, ils furent essentiellement Allemands, Prussiens, et n'admettant guère que la culture allemande et la discipline prussienne. Et voilà pourquoi cent ans après ils peuvent convier toutes les universités du monde à voir ce que peut le savoir humain mis au service d'une idée, et répéter comme je le disais tout à l'heure :

— *Ceci* a fait *cela.*

Mais encore une fois qu'on ne nous prie point d'aller le constater.

J'imagine que l'empereur d'Allemagne ne manquera pas de s'associer à la célébration de ce centaire si glorieux pour sa nation. Il fait avec une ardeur admirable son métier de souverain. Il est partout, il n'oublie rien, que ce soit un souvenir à envoyer à Jules Verne disparu ou une couronne à Galliffet mort. Il n'oublie ni Jésuralem ni Paris. Il n'oublie pas non plus de rappeler que l'Allemagne doit tenir sa *poudre sèche.* Tous ceux qui l'ont vu parlent de son charme. Une bonne parole impériale est si facile à prononcer ! Sorte de Charlemagne jusqu'ici pacifique, il est, l'empereur d'Au-

triche vieillissant et l'*oncle* Edouard, le grand roi, ayant payé son tribut à la mort, l'arbitre même de l'Europe. Un haut personnage de la Cour de Russie me disait naguère :

— Il est charmant mais il ne faut pas l'ennuyer.

Il aime l'armée et il la connaît. Militaire, est-il belliqueux ? La pensée du carnage lui répugne peut-être, dit-on, plus qu'elle ne révoltait son père, l'empereur Frédéric, le philosophe, pourtant tout prêt (on le vit dans l'affaire Schnæbelé) à remonter en selle et à pousser son cheval contre nous.

Je note ici le propos d'un homme politique des plus importants de l'empire allemand :

— Ne croyez pas, disait-il, que l'Allemagne et que l'empereur veuillent la guerre. Nous avons sans doute des journaux chauvins aussi imprudents et exagérés que les vôtres. Mais la Germanie n'est pas, en réalité, pangermaniste. Les peuples ne tiennent pas à s'entr'égorger. Quant à l'empereur, sans doute il est là pour faire respecter les droits de la nation ; mais il ne roule pas des idées belliqueuses.

C'est un homme de son temps. Etre une façon de Charlemagne comme vous le disiez, sans tirer le glaive, un empereur de la paix c'est un beau rêve ! Et puis... et puis... faut-il le dire ?... il se rappelle encore les récits de son grand-père, le gentilhomme couronné et qui était un bon homme... Il a entendu son aïeul conter à table avec des hochements de tête de vieux sage, à quoi tinrent, à de certaines minutes tragiques, nos victoires, et dire doucement qu'il ne faut pas toujours tenter la chance... Devenu chef de l'Etat, il n'a pas oublié les paroles de l'empereur d'Allemagne et, tout éclatant de la gloire passée, à quoi lui servirait une gloire nouvelle ramassée dans le sang ?

J'aime à croire que celui qui parlait ainsi, excellemment placé pour bien juger — au premier rang de la Cour — jugeait bien, en effet.

Si la question de l'Alsace-Lorraine n'était point là, éternellement posée, éternellement redoutable, les deux nations pourraient s'entendre. Mais tandis que chez l'une, de nobles entêtés au cœur fidèle disent avec le poète-soldat en regardant le ruban de l'Alsacienne :

Ah ! que puisse ma main, moribonde ou meurtrie,
Piquer nos trois couleurs aux plis de ton nœud noir !

Chez l'autre, des savants atteints de boulimie rêvent d'annexer la Bourgogne, la Champagne, la Franche-Comté — que sais-je ? — et les espions se glissent dans nos casernes pour apprendre nos secrets et dévoiler nos faiblesses. Les deux nations se regardent par dessus la victime, selon le beau mot de Paul Hervieu.

Et l'Alsace souffre ! Et la Lorraine proteste ! Répondant aux amis qui lui offraient à sa sortie de prison, avec des brassées de fleurs et *L'Alsacienne* de Ringel, une sainte Odile en bronze du jeune sculpteur strasbourgeois Albert Schultz, — l'auteur du monument de Wissembourg, — l'abbé Wetterlé disait avec une émotion profonde :

— L'Alsacienne moderne dont le front nous apparaît auréolé de l'élégant flot de soie est la digne fille de sainte Odile, patronne de notre pays. Elle incarne et perpétue les caractères distinctifs de notre peuple. Elle est l'anneau gracieux qui rattache un glorieux passé à un

avenir que, malgré tout, nous espérons prospère dans l'indépendance reconquise.

« La fierté des matrones de nos anciennes villes libres revit dans son regard. Elle est vaillante comme ses devancières et nous prépare des générations qui ne renieront rien, absolument rien de ce qui a fait la grandeur de leur pays. A ce propos permettez-moi de rappeler un souvenir personnel. Le 26 janvier dernier, le bruit s'était répandu que je devais être l'objet d'une mesure gracieuse de l'empereur. Ma vieille mère, qui certainement souffrait beaucoup plus que moi de mon internement, me fit dire par un ami ces simples paroles :

« — N'accepte sous aucun prétexte ta grâce !

« Voilà la femme alsacienne avec son énergie, son oubli de soi, son sentiment délicat des situations difficiles. Tant que la terre d'Alsace produira des femmes pareilles, nous pourrons tranquillement envisager l'avenir !

La mère de l'abbé Wetterlé dont parlait si noblement le prisonnier après *Deux mois de*

villégiature forcée (c'est le titre de ses *Mie Prigioni* humouristiques et vengeresses), — cette Alsacienne modèle a quatre-vingt-cinq ans passés. Elle pourrait dire comme une autre noble femme, plus jeune, fille d'un des derniers protestataires strasbourgeois :

— J'ai vécu bien longtemps... Je voudrais pourtant bien vivre assez pour, après avoir vu le départ des nôtres, voir leur retour... Ah ! le retour !...

> Et les yeux dirigés vers l'aurore sereine,
> Il me semble entrevoir, ô vaillante Lorraine,
> Des jours meilleurs, des jours plus purs !...

Ainsi chantait en « songeant à Jeanne » — Jeanne Darc — un vibrant poète messin, M. Edgar Reyle, qui avait déjà chanté *Gloria Victis* au profit de l'œuvre du monument de Noisseville.

Il est, on le voit, au pays regretté, de courageux citoyens qui luttent pour le souvenir français, ou, comme ils disent mélancoliquement, « du temps des Français ». Et en fondant le *Musée Alsacien* le docteur Boll n'entretient-il point la tradition même de la vieille

Alsace, conservant ainsi pieusement les reliques de son histoire ? N'y a-t-il point de vaillants publicistes du terroir pour répondre aux Allemands lorsque ceux-ci, comme la *Post*, prétendent que l'Alsace n'a pas à regretter le régime dont elle jouissait au temps de la France car les Alsaciens n'avaient alors (c'est la *Post* qui l'affirmait) « aucune influence sur les destinées du pays » et Strasbourg était une obscure ville de province.

« Du temps français, répliquait bien vite le *Journal d'Alsace-Lorraine*, l'Alsace-Lorraine possédait le suffrage universel ; et, comme le reste de la France, elle envoyait à Paris ses élus qui prenaient directement part à l'élaboration des lois et votaient le budget. Elle fournissait à la France des fonctionnaires, des artistes et des savants très estimés, des officiers subalternes, supérieurs et généraux dont il faudrait un important volume pour citer tous les noms. A l'heure qu'il est, soixante-seize généraux de division ou de brigade, originaires de l'Alsace-Lorraine, figurent sur les contrôles de l'armée française. C'est vous donner une

idée de ce qu'il peut y avoir d'officiers subalternes et supérieurs. Et vous osez prétendre que l'Alsace-Lorraine ne jouissait d'aucune considération sous le régime français ! Tout récemment encore, deux Strasbourgeois occupaient à la fois et respectivement les ministères de la guerre et de la marine.

« Les villes d'Alsace-Lorraine sont florissantes, dites-vous ? Au risque d'être taxé d'insolence, je déclare, moi, qu'elles n'ont jamais été en si piteux état. Elles sont plongées dans les dettes jusqu'au cou, grâce à ces fringants « maires de carrière » qu'on leur a imposés. Jamais le pays n'a été plus pauvre. Ajoutez à cela que le prix de la vie a triplé sous le régime allemand. En France, tout, pain, viande, fruits, légumes, est de moitié moins cher... Du temps français, nous payions le litre de vin six sous ; aujourd'hui il faut débourser un mark vingt-cinq ou un mark trente pour obtenir un vin de qualité inférieure. De la question des impôts, il vaut mieux ne pas parler, tellement elle est exaspérante.

« La seule chose que nous a value l'annexion, c'est une multitude de vos compatriotes, fonctionnaires ou autres, qui se sont abattus sur ce malheureux pays. »

Malheureux pays ! Le mot a été dit — dit et imprimé là-bas. « Nous sommes chez nous en Alsace ! » répètent les Alsaciens. Mais les pangermanistes leur refusent jusqu'au droit de parler leur langue, jusqu'au droit de se souvenir.

Le drapeau d'un chauffeur portant sur une auto les couleurs luxembourgeoises est, parce qu'il est tricolore, arraché ! Un député alsacien, M. Weber, a souligné le fait en ajoutant avec cette ironie qui est une des formes de l'*humour* du pays d'Alsace :

— Et que pensent les pangermanistes de leur empereur, qui vient de prononcer un discours français à l'ouverture d'une exposition française à Berlin, et qui a offert à l'ambassadeur une œuvre d'art avec la dédicace : « *L'Empereur à l'Ambassadeur de France, M. Jules Cambon ?* » Demanderont-ils sa démission comme ils ont demandé celle de M. de

Schœn à cause de ses cartes de visite françaises, et celle de M. de Zeppelin, préfet de Lorraine, à cause de son discours français à un dîner privé ?

Vexations pitoyables infligées aux populations fidèles.

Mais ce n'est pas seulement dans le « pays malheureux » que les souvenirs sont noblement entretenus, et que la protestation morale se fait toujours entendre. Des étrangers, comme le docteur Emile Reich, se révoltent contre les ambitions et la vanité allemandes. M. Reich, en son livre *Germany's Swelled Head* traduit en français par M. Mousvic, se moque des savants allemands qui veulent annexer presque tous les grands hommes à la patrie allemandes et prétendent que Dante, Léonard de Vinci, Jeanne Darc elle-même, sont de race germanique, M. Georges Delahache nous rappelle que, dès le 14 août 1870, un liséré vert marquait déjà sur la carte de France les territoires qu'on allait nous arracher. Il faut lire ce beau livre : *Alsace-Lorraine, la carte au liséré vert* où j'ai retrouvé la confirmation de

ce que me disait à Givonne le prince Albrecht de Prusse laissant tomber ces mots : « Nous serons très sévères pour la France ».

Il avait tort, d'ailleurs, le frère du roi, de croire que la Régente (et il faut le dire à l'honneur de l'Impératrice) lui eût sans combat cédé ce que lui disputa fièrement le gouvernement de la Défense. Je ne le crois pas. Dans les notes du prince Frédéric-Charles récemment publiées ne lit-on pas qu'aux offres de reddition de Metz dans des conditions inacceptables l'Impératrice Eugénie fut « *indignée ?* » C'est Bismarck lui-même qui prononce le mot.

Il pourrait être enregistré par cet autre alsacien éminent, M. Henri Welschinger, l'auteur de l'important ouvrage : *La Guerre de 1870, Causes et Responsabilités*. Et, lui aussi, Strasbourgeois et historien de Strasbourg, ne fait-il pas saigner la plaie en ravivant nos douleurs, mais n'oppose-t-il point avec une ardeur virile après avoir écrit son livre avec un talent rare, au cri superbe des Allemands : *Deutschland, Deutschland über alles !* son cri sin-

cère et entraînant : « La France, la France par-dessus tout !... »

En vérité, l'ambition de l'Allemagne n'est pas satisfaite. On sent toujours en elle un appétit de la proie. A l'exposition de Bruxelles elle montre surtout, avec la preuve manifeste de sa puissante industrie, les efforts heureux qu'elle a faits pour devenir (ce qu'elle est) une nation maritime formidable. Ses *Dreadnougths* effrayants rivalisent avec ceux des Anglais, et l'Angleterre se demande si elle ne sera pas attaquée en 1912 ou 1915.

On parle beaucoup de paix. Le monde entier souhaite la paix. Ne serions-nous pas tous heureux d'un désarmement général.

Peuples, formez une Sainte-Alliance
Et tendez-vous la main !

chantait Béranger qui n'était pas un antimilitariste. Mais qu'il semble démodé et naïf en ses conseils, le vieux Béranger ! Napoléon III, ce rêveur, souhaitait après la moindre victoire heureuse, un Congrès européen et la fin de toutes les guerres. Il se réveilla à Sedan.

La paix est aussi nécessaire aux nations que

la santé l'est à l'homme. Seulement il faut être deux à la vouloir. L'Allemagne, de cet instrument de paix qui s'appelle le dirigeable, ne fait-elle pas, tout de suite, un instrument de guerre ? Le comte Zeppelin, le héros du *raid* de Niederbronn, continue à combattre, cette fois dans l'air libre.

Souvenons-nous du Maroc et de la querelle inutile, mesquine, irritante. A l'heure même où j'écris (juillet 1910) l'Allemagne provoque une sorte de guerre de tarifs. On ne sait jamais ce qui peut sortir d'une querelle d'intérêts commerciaux. D'une bouteille de champagne tout peut jaillir comme du verre d'eau de Scribe.

Mon ami Charles Risler m'apporte une brochure *Le Danger allemand* où le « leader » socialiste anglais Robert Blatchfort signale patriotiquement le péril qui menace à la fois et son pays et la France. Il redoute toujours et signale l'éternelle politique bismarckienne *de fer et de sang* et s'écrie : « Ce serait une calamité pour l'Europe si les deux nations étaient paralysées... Toute atteinte à la paix,

à la prospérité ou au prestige de la France atteindrait en même temps toutes les nations de l'Ouest. »

Vive la paix ! Certes et saluons les généreux discours pacifiques. Mais *sunt verba et voces*. Et des géographes qui portent au côté l'épée étalent peut-être devant eux à l'heure où j'écris, quelque carte au liséré rouge aussi redoutable que cette carte au liséré vert dont nous parle M. Delahache.

Que le passé, du moins, nous enseigne à braver l'avenir. Si tu veux durer, fais-toi respecter. Et surveille l'ennemi qui arme, tout en combattant les ennemis qui rongent : la dépopulation et l'alcoolisme.

A ce prix, tu pourras aussi avoir des ambitions et des rêves, France des énergies généreuses et des idées qui ont germé, fleuri, fructifié, — semées par toi, semeuse de liberté, à travers le monde !

Sentinelles, veillez !

IX

LA VISION

Ce soir d'août 1909, à Metz, en revenant de Trèves par un train tardif il me fallut dîner dans un coin de la grande salle de l'*Hôtel de l'Europe* où les officiers vieux et jeunes, des régiments qui formaient en 1870 la brigade von Bredow prenaient, ce jour-là, leur repas en commun, un repas qui était en réalité un banquet où les anciens combattants du 16 août fraternisaient avec leurs successeurs, ceux-ci élégants et corrects en leurs uniformes de cavaliers, ceux-là en redingote ou en veston de voyage, têtes chauves ou grises à côté des têtes blondes ou brunes des jeunes officiers.

J'eus un moment l'envie de quitter la salle commune et de prendre mon repas dans ma

chambre ; mais un sentiment bizarre me retint et il me sembla que j'aurais eu l'air de craindre le voisinage de ces soldats. Le Français isolé que j'étais prit donc place devant sa table, et pendant que les Allemands joyeusement causaient et riaient en buvant du champagne, se mit à regarder ces dragons qui, réunis pour un anniversaire, unis par une camaraderie touchante, parlaient du passé et revivaient ou faisaient revivre les heures sanglantes d'autrefois.

Ils avaient été clairsemés, sur le champ de bataille du 16 août, les survivants de la fameuse charge de la cavalerie de von Bredow se précipitant sur nos fantassins, se sacrifiant, fusillée par les chassepots, pour arrêter les progrès de nos soldats. Au moment où ils chargeaient, la situation de l'armée allemande était critique et ses troupes pliaient devant les nôtres. Comme les cavaliers de Morsbronn, la cavalerie prussienne allait à la mort en sachant qu'elle tombait pour sauver les autres. Nos cuirassiers protégeaient la retraite ; leurs dragons empêchaient notre victoire, donnaient

à d'autres corps accourus le temps de marcher, par les bois, sur Vionville. Elle fut utile à l'Allemagne la chevauchée de von Bredow, la chevauchée de la mort. Le sacrifice est une des vertus sinistres et sublimes de la guerre.

Or c'était au monument élevé à leurs camarades en terre française — à quelques mètres de Mars-la-Tour — que ces officiers réunis là allaient le lendemain porter des couronnes. Les vétérans échappés jadis du carnage et épargnés encore par les années levaient leur verre à la santé des jeunes et ceux-ci, debout, saluaient les toasts des vieux officieurs.

L'âge avait fait de ceux-ci des gentlemen gras et lourds ou amaigris par les ans. Je me figurais debout sur leur selle et sabre en main ces soldats retraités qu'on eût plus volontiers maintenant pris pour des clubmen ou des touristes descendus de leurs autos. Ils mangeaient de bon appétit et contaient avec belle humeur de vieilles histoires de guerre, car je voyais les jeunes suivre attentivement les récits de ces anciens et les conteurs souligner de gestes expressifs leurs épisodes de ba-

taille. O réalisme ! C'était avec quelque couteau à dessert que tel vieux soldat — lieutenant au 16 août, général en retraite aujourd'hui — montrait comme il avait sabré les « pantalons rouges », et pour indiquer comment un chasseur à pied lui avait tiré à bout portant un coup de feu, un autre combattant, devenu « un vieux monsieur », se servait de sa fourchette pacifique figurant l'arme qui le visait.

Et j'étais frappé du ton à la fois respectueux et cordial qui régnait en ce banquet. Autour de la table, un sous-officier, raide comme au port d'arme, distribuait aux convives un plan du champ de bataille d'autrefois pour que le lendemain les automobiles, en allant aux tombes de Mars-la-Tour, pussent faire sans erreur le chemin qu'avaient suivi pour le combat nos pauvres et vaillants troupiers, autrefois...

Alors, par une sorte d'hallucination, la suggestion du souvenir, je revoyais cette même salle telle qu'elle était à l'heure où les cavaliers de von Bredow se préparaient encore à franchir la frontière de France — cette salle joyeusement emplie de brillants officiers d'état-

major de notre armée, aides de camp de Bazaine ou du maréchal Lebœuf, alertes, charmants, sûrs de vaincre. Là, à cette même place, je les avais vus, coudoyés, j'avais échangé des paroles d'espoir avec des camarades de collège fiers de leurs épaulettes neuves et qui étaient tombés dans quelque embuscade, comme Richer, ou morts de la fièvre en quelque cité d'Allemagne...

Et les récits de guerre continuaient, ponctués de gestes, expliqués par d'expressives pantomimes. Ces vieillards racontaient les exploits de leur jeunesse. Ils s'échauffaient, devenaient rouges, respiraient la fumée des canonnades dans la mousse du champagne. Rien de brutal d'ailleurs. Le ton restait celui de gentlemen en gaieté.

> Ils avaient été jadis
> Jeunes, vaillants et hardis...

Ils étaient envahis par la graisse ou ossifiés par l'amaigrissement. Mais la flamme d'autrefois passait dans leurs yeux et les nouveaux écoutaient, enfiévrés, ces évocations de tueries.

Je n'attendis ni la fin du banquet ni la fin

de mon « menu ». Je sortis, heureux de humer l'air, et lentement je m'acheminai vers l'Esplanade où la statue de Ney, un fusil à la main, se dressait dans la nuit.

L'Esplanade était noire et comme déserte. Pourtant là-bas, au loin, derrière les arbres, un bruit de musique venait jusqu'à moi confusément et j'apercevais comme une vague illumination, des lueurs d'électricité accompagnant des sons de cuivre. Des promeneurs semblaient de ce côté se diriger comme des ombres. Et je suivis.

C'était dans une brasserie en plein vent un concert que donnait un régiment de la garnison. *Grosses Militær-Konzert* par la musique du *Kœniglichen Infanterie.* Régiment n° 144. *Musikermeister*, M. H. Frenzel. Le programme était bien composé et après des marches d'Oscheit, des valses de Waldteufel et des « fantaisies » sur *Les Noces de Figaro* de Mozart et le *Lohengrin* de Wagner, il annonçait une marche de Kuhne, *Der Kaiser kommt !* (L'Empereur arrive !) et — attraction plus grande — un *Souvenir allemand* de

l'année de la guerre 1870-1871, grand « pot-pourri militaire avec musique guerrière » de Sarow.

Le public était nombreux sous les arbres, qui éclairés par la vive lumière se découpaient en vert clair sur la profondeur du ciel. Beaucoup de soldats. Des familles attablées devant les lourdes chopes. Des enfants amenés là comme au théâtre. Une corde tendue autour de la brasserie formait enceinte et des soldats du 144e régiment faisaient à l'entrée office de contrôleurs et distribuaient les billets. Au delà de la corde des auditeurs, debout. Une foule venant écouter la musique sans payer, sans consommer. Dans la brasserie en plein air, les Allemands. Au dehors, des Messins, je veux dire des Français.

Je ne croyais d'ailleurs entendre là qu'une musique militaire quelconque, un « pot-pourri », comme disait le programme. Et j'allais éprouver une émotion des plus inattendues et des plus poignantes.

Par une ingénieuse mise en scène, cette symphonie spéciale évoquait bientôt tous les

plus dramatiques souvenirs des années funèbres. Cette guerre dont j'avais vu les débuts ici-même, sur cette Esplanade d'où je contemplais jadis nos soldats lavant leur linge ou faisant boire leurs chevaux dans la Moselle, elle revivait là, cette guerre. Son fantôme sanglant se dressait à mes yeux tout à coup. J'entendais les échos des clameurs d'autrefois, alors que nos régiments de ligne entraient, superbes, par la porte Serpenoise, leurs musiques jetant au vent *La Marseillaise* ou l'air des Girondins : *Mourir pour la patrie !*

Toute la Guerre, dramatisée et idyllisée à la fois, si je puis ainsi parler, ce pot-pourri *mit Schaloht-Musik* allait me la faire revivre. Et c'était comme une tragédie mêlée de pastorale à laquelle j'assistais. D'abord un morceau poétique et doux : *Profonde paix.* Une impression de tendresse et de calme. Des paysans passent, allant au labeur en chantant. Puis une mélodie, sentimentale, dirai-je, accompagnant cette indication du programme : *Le roi Guillaume reposait gaiement.*

Il repose, en effet, et la partition de M. Sarow

indique combien le sommeil est profond à Ems. Mais un cri retentit, un appel soudain. Qu'est cela ? *La France déclare la guerre à l'Allemagne !* La musique devient bruyante, elle gronde, elle tonne. La symphonie indique, une à une, les étapes du terrible conflit.

C'est le roi Guillaume saluant son peuple. C'est le peuple allemand répondant, enthousiaste, au salut de son roi. Une sonnerie stridente et c'est « l'appel de la réserve ». Il semble qu'on entende le galop d'un cheval, le cor éveiller soudain les villages. En marche ! Et voici les troupes qui font leurs préparatifs de départ. Les marches aux fifres stridents marquent le pas avec les tambours.

Imaginez ce public de soldats, de jeunes hommes et de jeunes femmes écoutant ces musiques évocatrices tandis que des traînées de fusées courent le long des arbres et que des pétards éclatent comme des bombes de fête. Et c'est tout justement l'anniversaire des combats, le jour et la date des victoires. Hier nous avons salué les morts de Mars-la-Tour. Demain les survivants des cavaliers de von

Bredow porteront des couronnes à la pierre funéraire. Il y a, là-bas, sur les collines, à Saint-Privat, à Saint-Hubert, des milliers et des milliers de squelettes. Les martyrs entendent-ils les chants de guerre devenus — ô le mot sinistre ! — un pot-pourri ?...

Et la symphonie continue, tragique. Le drame musical suit pas à pas la terrible histoire. Une véritable musique militaire apparaît même sous les arbres, et, tambour-major en tête, les tambours et les fifres défilent devant nous comme s'ils étaient de service commandé. Hourra ! les fantassins font vite !...

Puis c'est la nuit, la pacifique nuit qui tombe sur les soldats en marche. Ils dorment. Pour combien d'entre eux sera-ce le dernier sommeil ? Un appel, et c'est la diane. Les troupes s'en vont au combat sur des airs martiaux et des airs religieux. Cantiques et fanfares. Où vont-elles ? Le programme que je déchiffre me le dit bien vite : *Arrivée des troupes sur le Rhin.*

Le Rhin ou la Sarre ?

Les armées alliées sont réunies. Toute

l'Allemagne est là, frémissante. Et le programme continue à m'expliquer ce que jouent, ardents et enragés, les cuivres de la musique militaire : *Les armées allemandes, au milieu des hourras, franchissant la frontière française.*

Mais qu'est cela ? De très loin un air lentement nous arrive. *Partant pour la Syrie !* C'est par lui, par l'air de la Reine Hortense que le musicien Sarow caractérise l'appel, l'air de ralliement de l'armée française. Les Français pour le public sont là-bas, dans cette ombre, au fond de la partie du jardin plongée dans la nuit. Les Français !... Invisibles. Présents par cette fanfare lointaine.

La musique se tait. On n'entendra plus *Partant pour la Syrie.* Tout redevient silencieux et c'est, une fois encore, la nuit. Mais la dernière nuit sans carnage. Les autres nuits n'auront plus que des cadavres. L'aurore se lève. Un silence de mort, puis, ça et là, comme aux avant-postes, des coups de feu. Pif ! paf !

C'est la bataille qui s'engage. Les détonations d'abord éparses se multiplient et grossissent.

Combat de tirailleurs au début, puis feux de peloton, feux de file, duel de mousqueterie, duel d'adversaires invisibles, mais que l'imagination se représente là, dans cette ombre, aux prises et se fusillant comme dans une réalité tragique. La présence de ces soldats allemands qui défilaient tout à l'heure, bien alignés ainsi qu'à la parade, ajoute à la vraisemblance, fait passer un frisson sur ceux qui regardent. L'ombre d'où partent les coups de feu donne à ces bruits d'égorgement une sorte de vérité mystérieuse. Et les clameurs retentissent: *Hourra! hourra!* Et ce sont de vrais soldats qui les poussent. Les tambours, les petits tambours aux sourds ronflements des Allemands battent la charge. Hourra ! hourra !

Tout à coup, au loin, dans le fond même de cette ombre, là-bas, du côté de la France, vers cette frontière nouvelle tracée il y a quarante ans et que nous avons franchie il y a quelques heures, — le commissaire de police télégraphiant à Metz pour avoir le laissez-passer de notre automobile venue de Nancy — oui, brusquement, éclatant comme le cri du coq de

Gaule, une autre fanfare retentit, un air familier, un air venu de la patrie, l'appel de clairons qui sonnent joyeusement la marche française

As-tu vu la casquette,
La casquette ?
As-tu vu la casquette
Au père Bugeaud ?

Et c'est au cœur que vient me frapper cet air de joie et de bravade joué par des clairons invisibles. D'abord indistinct, il grandit, l'air si crânement français ; il se rapproche, il se fait plus vibrant et plus alerte. Il semble la musique éclatante d'une avant-garde victorieuse. En fermant les yeux — et même en dardant les prunelles sur cette profondeur noire d'où sortent les notes allègres, les accents virils de ces clairons — il semble que les soldats qui approchent, qui accourent sont déjà là et que ce sont des Français !...

O hallucination à la fois douloureuse et réconfortante ! Ce rêve, ce grand et beau rêve que bafouera la réalité, il se précise, il se matérialise... On dirait qu'*ils* sont là ! On

dirait qu'*ils* arrivent ! On dirait qu'*ils* vont dans un instant surgir de cette ombre et montrer leurs képis aux vieux arbres familiers. Au pas accéléré *ils* vont venir ! *Ils* sont tout près ! *Ils* sont là ! Et cet *ils*, cette fois, ne veut pas dire les Allemands.

As-tu vu la casquette,
La casquette ?

Au-dessus de la fusillade, parmi les détonations des bombes, — car le canon et les mortiers se mêlent maintenant à la symphonie militaire, — les clairons se font entendre, dominant et perçant le bruit, les clairons français, les clairons qui chantent leur fanfare venue de la frontière. Et comme elle est là, si près, comme la France est proche de cette terre lorraine qui fut terre de France, l'hallucination continue, comme si vraiment la vision allait se réaliser. Ce ne sont pas des soldats allemands, ce sont des troupiers français qui sonnent la fanfare française. Oui, oui, ils sont là. On les devine. On les cherche du regard. On les voit. Ne sont-ce pas eux, ces

êtres qui s'agitent là-bas, dans la nuit ? Ces éclairs de casques à pointe ne sont-ils pas des éclairs de baïonnettes de pioupious de France ? C'est de France que vient la marche de guerre. C'est du côté de la France que retentit le vieil air populaire français des campagnes d'Afrique. *La Casquette ! La Casquette !* Il y a là de la magie et de la folie. Mais l'illusion est prenante, poignante, entraînante, invincible...

Et la bataille redouble. La musique enragée multiplie, imitatives, ses rafales de cuivre. Les détonations sont plus nombreuses, plus violentes, précipitées. La rapidité des sons donne la sensation même de l'acharnement des hommes. Mais toujours le clairon français, les invisibles clairons dominent la mêlée. Et maintenant c'est la charge, la charge ardente, enlevante, qui vous prend au cœur, qui vous prend au ventre, qui vous entraîne et vous fait bondir vers le péril avec une sorte d'ivresse héroïquement sauvage. Ils battent la charge française, les tambours français ; ils sonnent la charge, ces clairons que je ne vois pas, mais

qui me semblent des nôtres... Je l'entends, je la reconnais...

Il y a de la goutte à boire
Là haut,
Il y a de la goutte à boire !...

C'est sur cet air-là que l'on court, c'est sur cet air-là que l'on meurt. Je la reconnais bien, la charge des troupiers de France ! Encore une fois, les voici. Ils accourent, ils arrivent. Ils entrent ! Je suis tout stupéfait de ne pas voir sortir de l'ombre noire les chéchias de nos zouaves ou les pantalons rouges... O vision ! Une admirable mise en scène d'un « pot-pourri » militaire m'a donné une des émotions les plus fiévreuses de ma vie. J'ai eu, oui, j'ai eu, pendant quelques minutes, l'illusion de cette marche en avant de soldats revenus par delà la frontière... L'Esplanade de Metz entendait les sonneries accoutumées des jours d'autrefois. Je croyais ouïr les fanfares de je ne savais quelle aurore à venir. Ou plutôt, non, encore une fois, j'avais la sensation d'une intense joie présente, une fièvre d'hallucination, comme si les cuivres allemands, en ce soir

d'août, anniversaire du carnage eussent ressuscité des morts et évoqué des fantômes. Et quels fantômes !

Une ballade allemande en action, du temps où les Allemands étaient des romantiques.

Minute quasi morbide mais inoubliable de songe et de suggestion : rien ne devait sortir de l'ombre, les clairons allaient se taire, *La Casquette* allait finir et ils étaient loin, les soldats de France !

Maintenant la musique prussienne continuait triomphalement sa symphonie, morceaux par morceaux : *Victoire des Allemands. Marche sur Paris. Entrée à Paris.* Puis la prière, des cantiques, la paix. Une paix profonde après ce vacarme où je n'avais entendu, saisi, dont je ne retenais que la marche française avec cette vision, constante et sinistre à la fois, dans cette ombre hallucinée.

Je partis, emportant — comme après un réveil persiste encore le rêve — l'impression de cette vision... Espoir, chimère, douleur !

Et je revenais pensif sous les arbres de l'Esplanade — ayant encore dans l'oreille l'appel

de clairon des sonneries françaises — lorsque des applaudissements sortis de la foule, qui, hors des cordages, écoutait la musique allemande, éclatèrent aux premières mesures d'un nouvel air martial que je reconnaissais, que je connaissais bien. Les musiciens du 144e jouaient maintenant — ô surprise ! — cet *Hymne de Sidi-Brahim* que la fanfare du bataillon de chasseurs venue de Verdun nous avait fait entendre, la veille, sous les fenêtres de la mairie de Mars-la-Tour.

Sidi-Brahim ! L'air de gloire et de sacrifice, le cri d'héroïsme et de dévouement ! *Sidi-Brahim* qui marque fièrement le pas des petits *vitriers* en marche. Il montait, cet air qui fait battre les cœurs, il montait sous le ciel d'août comme un ressouvenir des fanfares de jadis, des fanfares qui avaient passé tant de fois sur cette Esplanade, au temps où la statue de Ney n'avait point pour pendant l'image équestre du vieil empereur Guillaume.

Et la foule applaudissait *Sidi-Brahim*, la foule lorraine vibrait à l'air venu de France.

— Bis ! bis ! criaient les auditeurs.

— Bis ! répétaient, émus eux-mêmes, les buveurs de bière de la Kneipe.

La musique militaire reprit l'hymne de gloire *Sidi-Brahim !* Le chef de musique, entraîné lui-même, enlevait ses instrumentistes avec autant de vigueur et de joie que s'il eût conduit du geste la *Wacht-am-Rhein.* Puis encore, lorsque *Sidi-Brahim* en eut fini parmi les acclamations, d'autres voix, des voix françaises, réclamèrent impérieusement un autre air, un air populaire. Un air de chez nous :

— *Sambre-et-Meuse !*

— *Sambre-et-Meuse ! Sambre-et-Meuse !* répétèrent les échos de l'Esplanade.

Et je regagnai mon hôtel en écoutant encore, après *La Casquette du père Bugeaud*, cet autre air, mâle, résolu, presque farouche — cette marche venue de France.

Au coin de la rue des Clercs deux lourds dragons bavarois qui venaient vers moi échangèrent en riant, après avoir voulu que je leur cédasse le trottoir, des mots que je ne compris pas.

Allons, la vision était finie, le rêve évanoui !...

Mais est-ce donc bien vrai qu'ils mentent toujours, les rêves ?

APPENDICE

1

L'ANNIVERSAIRE

SALUT AUX MORTS DEVANT LE MONUMENT
DE MARS-LA-TOUR (16 AOUT 1909)

Messieurs,

Je regarderai comme le plus grand honneur de ma vie d'avoir été appelé par la patriotique municipalité de Mars-la-Tour à donner un souvenir aux morts glorieux des batailles du 16 et du 18 août 1870, à prononcer, en ce lieu sacré, des paroles de foi et d'espérance.

Mars-la-Tour ! Il est juste que ce nom belliqueux et fier retentisse comme un éveil de clairon ; on dirait que le destin avait désigné, sur le plateau lorrain, votre village à jamais illustre pour en faire, sur la marche française,

la sentinelle de la patrie et le dépositaire de ses fiertés et de ses deuils. Tous les ans, comme pour bien prouver qu'il n'y a point prescription et que la blessure est toujours saignante, les vieillards et les jeunes, les témoins qui ont vécu les journées terribles, les nouveaux venus pour qui ces luttes gigantesques sont comme des légendes, viennent apporter aux martyrs l'hommage même de la France. Je ne sais rien qui honore plus profondément un peuple que cette fidélité au passé, cette constance dans la douleur.

Qu'on vienne donc nous parler d'antipatriotisme et excuser cette maladie morale par je ne sais quel sentiment de dilettantisme supérieur ou de fraternité invertie ! En écoutant battre les cœurs autour de ce monument, en voyant ces couronnes dans les pieuses mains, ces bannières au-dessus des têtes, ces pleurs dans les yeux de toute une foule, on sent plus profondément, on voit plus vivement encore ce qu'est cette autre mère, la mère commune, la patrie !

On le sent d'autant plus lorsque, comme

pour ceux de ma génération, cette terre qui limite cette patrie était loin enfoncée dans le territoire de notre France, et lorsque la Frontière, cette ligne idéale entre les peuples que nous voudrions certes voir effacée, mais qui se dresse sous forme de poteaux, de gendarmes et de sentinelles, la Frontière était loin d'ici, là-bas, où maintenant les plaques indicatrices, les chemins et les villages français de nos vingt ans portent des inscriptions allemandes.

Que les antipatriotes viennent à Mars-la-Tour faire une cure d'antipatriotisme ! Les morts dans les sillons, les squelettes dans les ossuaires se dresseront comme pour leur crier « Vive la France ! »

Messieurs, ceux-là sont morts précisément pour que vécût la patrie. Le petit paysan des Pyrénées, de la Touraine, du Limousin ou de la Beauce disputait à l'envahisseur la terre lorraine et les défilés d'Alsace parce que la patrie n'est qu'une même famille et qu'il semble que tous les enfants d'une même nation n'aient qu'un même foyer natal. Tous sont tombés

pour un même devoir, l'amour du drapeau qui symbolise le sacrifice, l'amour de la France qui incarne tous nos amours, depuis nos rêves d'enfants devant le berceau jusqu'à nos chimères et nos espoirs persistant même devant la tombe.

> Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
> Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
> Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau...

Ils n'ont pas de noms, la plupart de ces milliers d'hommes qui dorment depuis quarante ans bientôt sous les pierres des monuments après avoir pourri au fond des fosses dans leurs uniformes de France et d'Allemagne. Mais, inconnus, ignorés, jetés au hasard dans la fosse commune de la gloire, ils s'appellent pour nous les soldats de la France, les serviteurs de la patrie.

Ils furent vaincus, ou du moins on ne sut point par leur sacrifice assurer la victoire ; mais petits fantassins ou cuirassiers de la garde, chasseurs à pied ou dragons chargeant la cavalerie de Bredow, artilleurs, zouaves,

voltigeurs, toutes les armes, tous les corps ont droit à la même reconnaissance, et c'est à ceux qui les ont combattus qu'il faut demander ce que furent ces hommes dont nous saluons la mémoire aujourd'hui.

Je l'ai vue, cette armée de Metz, superbe, entrant musique en tête dans la ville alors inviolée où se dressent les statues de Fabert et de Ney ; je l'ai vue gaie, confiante, résolue, mirant ses pantalons rouges dans les claires eaux de la Moselle.

Jamais la France n'eut plus bel assemblage de bataillons entraînés. Qui pouvait avec eux douter de la victoire ? Qui ? Hélas ! messieurs, celui-là même qui les commandait !

Pour vaincre, ce jour-là, il fallait vouloir vaincre. Tous ceux qui ont vécu cette journée décisive où par son obstination, ses attaques renouvelées, un Alvensleben faisait croire à nos généraux que ses troupes étaient plus nombreuses qu'elles ne l'étaient en réalité. donnant ainsi une leçon de ténacité au chef de notre armée, tous ceux qui avaient vingt ou trente ans alors et qui, survivants, gardent

encore sous leurs cheveux blancs la foi de leur jeunesse et le souvenir de ces heures de détresse et de gloire, tous ceux qui ont vu l'adversaire face à face se rappellent qu'il suffisait alors, comme le devinait, comme le demandait le dernier des soldats, de marcher à deux heures de l'après-midi, pour culbuter l'ennemi épuisé, presque sans munitions, sans une batterie de réserve.

Le maréchal de Moltke avait autrefois vu ces soldats français au feu. Il les avait vus en Italie, allant d'instinct en avant, combattant toujours, même lorsque le bataillon était éparpillé, suivant le drapeau en tirant parti du moindre pli de terrain, et dès lors il avait salué leurs vertus militaires, ce qu'il devait appeler en parlant de la charge de nos cavaliers leur « courage héroïque ».

Oui, ils avaient l'ardeur généreuse, la vaillance alerte, l'héroïque courage, ces soldats et ces officiers de Montebello, de Magenta, de Melegnagno de Palestro, de Solférino, dont on a célébré il y a peu de jours le cinquantenaire, et que M. de Moltke avait vus com-

battre sous les mûriers et les vignes lombardes. Mais au ravin de Grizeilles et dans les bois de Tronville, mais à Vionville et à Gravelotte, mais dans les fermes de Moscou et de Saint-Hubert, mais de Mars-la-Tour à Saint-Privat, sous le feu écrasant des canons saxons, c'étaient les mêmes hommes, c'étaient les mêmes soldats, c'étaient les mêmes Français. Ils portaient sur leur capote les médailles bleues de Crimée, les médailles roses d'Italie, ces blessés et ces morts que l'on relevait il y a trente-neuf ans dans ces campagnes et que l'on portait aux ambulances ou que l'on entassait dans les tranchées ; ils avaient emporté Malakoff, ils avaient enlevé les hauteurs de Cavriana. Ils montraient les mêmes vertus, la même valeur héroïque. Pourquoi la fortune ne fut-elle pas la même ?

Demandez à l'Histoire et encore une fois à l'adversaire lui-même étonné de voir, le lendemain à l'aube, dégarnies de soldats ces positions d'où il redoutait la poussée triomphante d'une attaque nouvelle. L'Histoire a prononcé, la postérité a rendu son arrêt. Elle

honore les soldats qui ont combattu, elle a condamné le chef qui a laissé passer la victoire.

Mais de ces grandes mêlées humaines, de ces chevauchées de la mort, où dans leur colère les hommes ont mesuré leur courage, il sort, quelle que soit la fureur patriotique à l'heure du carnage, une estime réciproque, si bien que du sang versé peut naître une fleur de consolant héroïsme, et que de la guerre même, féroce à son heure, surgissent des germes de paix.

Cette paix, cette paix lointaine, l'humanité tout entière la désire et l'appelle depuis des siècles. La guerre, détestée des mères, détestée des peuples, n'est légitime que lorsqu'il s'agit pour une nation de sa liberté, de son indépendance et son honneur. Mais toutes les nations ont le droit de rechercher dans leur histoire d'hier les espoirs de leur histoire de demain.

La vie de ces nations se compose des gloires et des épreuves de leur passé, des devoirs et des efforts de leur présent et des espérances de l'avenir.

C'est en m'inclinant devant les tombes qui parsèment les campagnes et se dressent au revers des ravins de Lorraine que je salue cet avenir vague, indéterminé, couleur d'espérance comme la verdure de vos coteaux, et il est bon que ce soit de Mars-la-Tour, fidèle gardienne des tombeaux, que parte, chaque année, la parole consolatrice. Car on peut tout prendre à l'homme, excepté l'espérance.

Et, soyez-en remerciés, messieurs : il y a un jour, il y a une heure, il y a une date, où dans un coin de France, celui-ci, le vôtre, il n'y a plus ni partis, ni discussions, ni adversaires ; il n'y a que des Français. Et ce jour touchant et admirable de communion patriotique nous le devons à qui ? A ces morts que nous saluons aujourd'hui, à ces héros et à ces martyrs qui n'avaient qu'un sentiment, le devoir, qu'un ralliement, le drapeau, qu'un cri, celui qui sort de vos poitrines mêmes et de ce sol trempé de sang : « En avant, et vive la France ! »

J. C.

Au banquet, qui suivit la cérémonie patriotique, M. Seners, maire de Mars-la-Tour, porta le toas que voici :

Messieurs,

Au nom de la municipalité de Mars-la-Tour, j'ai l'honneur de vous adresser mes plus sincères remerciements pour l'empressement avec lequel vous avez bien voulu répondre à notre appel. Je remercie tout particulièrement M. le sous-préfet, dont la présence à nos côtés atteste, une fois de plus, que le gouvernement de la République se préoccupe de tout ce qui peut entretenir dans les cœurs le sentiment patriotique. Je prie M. le sous-préfet de vouloir bien transmettre à M. le préfet, l'expression de mon respectueux dévouement. Je remercie bien sincèrement M. le député Noël et notre cher et dévoué M. Lebrun, qui, depuis longtemps, possède l'affection des habitants de Mars-la-Tour.

Monsieur l'administrateur général, vous avez bien voulu accepter la présidence de notre cérémonie ; je ne puis vous dire combien nous en sommes heureux et fiers. Déjà, il y a trois

ans, accompagné de M. Georges Claretie, vous avez pris place parmi nous, aux côtés de votre collègue de l'Académie française, notre vénéré M. Mézières ; j'aime à constater que vous avez gardé le souvenir de votre première visite. Dans sa séance du 7 août, le Conseil municipal, voulant reconnaître l'honneur que vous fîtes, en 1906, à notre modeste bourg, vous a décerné le titre de citoyen de Mars-la-Tour. Je serai heureux, monsieur Claretie, de vous offrir et de vous voir accepter le diplôme vous conférant ce titre. Soyez persuadé que tous vos nouveaux concitoyens comprennent l'honneur que leur vaut la décision du Conseil municipal.

Les conseillers municipaux, désireux de donner un témoignage public d'estime et de reconnaissance à l'OEuvre de Mars-la-Tour et à son digne président, ont également décerné le titre de citoyen à un de ses membres les plus respectés, à celui qui ne craint pas, malgré son âge, d'affronter les fatigues d'un voyage de plus de 500 kilomètres afin de pouvoir chaque année serrer les mains d'anciens compagnons

d'armes, à notre ami, M. Rochette, de Valence.

D'autre part, le titre de membre d'honneur du comité du monument national a été décerné à M. Gaspard, notaire honoraire, que la grande fatigue retient bien loin de nous, à Lyon, mais dont la pensée est ici, et à M. Vatier, président actif de l'Association des engagés volontaires mineurs de 1870-1871. Veuillez, je vous prie, messieurs, accepter ces modestes témoignages de notre bien vive sympathie.

Messieurs, je salue à nouveau M. le commandant Chabal, dont vous connaissez les exploits et la modestie, et auquel nous avons également décerné le titre de citoyen de Mars-la-Tour. Je salue également notre ami, le brave M. Simonis, avocat à Luxembourg, dont M. Mézières rappela si bien, il y a trois ans, l'héroïque conduite en 1870.

Je salue l'armée, en la personne de notre cher concitoyen, M. le général Couturier, et je vous convie tous, messieurs, à lever nos verres à la gloire de la France et de la République.

M. Claretie remercie pour l'honneur qui lui est fait. Il se déclare très honoré d'être sacré citoyen de Mars-la-Tour. Il dit ensuite toute l'émotion qu'il éprouve à se retrouver en un banquet dans cette même salle de mairie qu'il vit, il y a trente-neuf ans, transformée en ambulance.

M. Lebrun, après avoir remercié M. Claretie d'avoir bien voulu présider cette fête, salue l'administrateur de la Comédie-Française, qui, venu une première fois en pèlerinage sur ces champs de bataille, n'a pu s'empêcher d'y revenir.

Quand vous avez eu respiré pendant un jour l'air de la frontière, dit l'orateur, vous n'eûtes plus qu'un désir, qu'une ambition, revenir ici, et vous y êtes revenu ; merci.

Vous avez fait mieux : vous avez voulu tenir le flambeau sacré que, d'année en année, se passent les orateurs qui prennent la parole à Mars-la-Tour. Et vous avez, en quels termes éloquents ! fait entendre les paroles nécessaires à la foule.

Je souhaite que vous emportiez d'ici l'impression que nous n'abandonnons rien de nos légitimes espérances, et qu'en attendant les réparations du Droit, nous travaillons sans relâche et en silence, en espérant quand même et toujours dans un avenir meilleur.

Une longue salve d'applaudissements salue la vibrante et patriotique improvisation du sympathique député de Briey.

M. Noël, député de Verdun, rappelle les liens qui l'attachent à l'arrondissement de Briey.

Au nom de la patriotique population de Verdun, il remercie Mars-la-Tour de s'être donné la tâche d'entretenir la cérémonie du 16 août, qui devant la France et l'histoire entretient la flamme du souvenir pieux qui brûle au pied du monument.

Il salue particulièrement la mémoire des héros que nous ne connaissons pas et qui sur le vaste champ de bataille, il y a trente-neuf ans, à l'heure de leur mort, n'eurent, suivant l'expression du poète Heine, pour lampadaires que les étoiles. Du moins le sacrifice de ces modestes n'aura pas été inutile, car en songeant à eux, la France pacifique est devenue la France du progrès et de l'activité humaine.

(*L'Étoile de l'Est*, Nancy).

2

A L'ÉTRANGER

LETTRE AU PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ PHILANTHROPIQUE FRANÇAISE DE BERLIN

A M. Armand Formstecher.

Cher président et ami,

Dans quatre jours, tandis que Paris illuminera pour fêter la date historique du 14 juillet, je songerai à toutes ces petites colonies françaises qui, à la même heure, sur divers coins du monde, célébreront la Fête nationale. Mais de tous ces coins de France placés hors de France, c'est peut-être, c'est surtout dans la grande ville que vous habitez le groupe de ceux de nos compatriotes qui vous entourent que ma pensée suivra de loin. Je vous vois

réunis dans ce banquet où vous aurez parlé au nom de ces braves gens, fidèles, là-bas, au souvenir de la patrie, et où notre cher et honoré ambassadeur aura fait entendre sa parole si haute, si vibrante et si française.

Vous êtes moins nombreux à Berlin que tous les autres étrangers ; mais ce petit bataillon sacré représente là une nation qui fut pour toutes les autres nations l'initiatrice, l'avant-courrière de la liberté. Il n'est pas une des nationalités que vous coudoyez qui ne soit la débitrice de la France, qui n'ait salué ce drapeau aux trois couleurs pavoisant, le 14 juillet, les rues de Paris et arboré, ce même jour, au sommet de l'ambassade, Pariser Platz, en face de la porte de Brandebourg.

Cette date éclatante du 14 juillet est symbolique, vous le savez. Il ne s'agit pas de célébrer une journée de bataille mais l'écroulement même d'une forteresse qui, pour tout un peuple, matérialisait des siècles de servitude. De la chute de la Bastille date l'émancipation d'une nation entière. C'est l'aube de l'affranchissement. C'est la Révolution qui naît, la

Révolution redoutable et tragique, sans doute, mais aussi ouvrière de liberté, faiseuse de lois justes, mère d'un monde nouveau. Et ces lois, et cet esprit, et ces beaux rêves de la Révolution dont l'aurore était fraternelle, c'est la France qui les a promenés partout généreusement, follement parfois, avec son drapeau. Elle a donné son sang pour la liberté des autres. Elle a été à la fois la libératrice et la martyre, et c'est pourquoi nous l'aimons, cette France imprudente et vaillante, et c'est pourquoi, vous là-bas, nous ici, nous serions prêts, s'il le fallait, à combattre pour défendre son indépendance et son honneur.

Mais que vais-je dire ? Vous avez à Berlin un représentant de notre pays digne de notre grand pays et qui, pacifique, sage, prudent, averti, loyal, sait, avec un art admirable (car la diplomatie et le maniement des hommes sont un art) éviter les difficultés et résoudre les graves problèmes. Avec quelle émotion joyeuse j'ai suivi les efforts heureux de M. Cambon dans les arrangements concernant les questions marocaines ! Je savais quel

patriote militant s'unissait en lui à l'homme d'Etat. Je le revoyais, tout jeune, élégant en son uniforme de lieutenant de mobiles, conduisant au feu les paysans de Seine-et-Marne sur les coteaux de Champigny. « Allons, enfants, leur disait-il de sa voix claire, un coup de collier, c'est pour le pays ! » Et lui aussi, à plus de trente ans de distance, il donnait sa peine, ses veilles, ses soins, son coup de collier pour le pays. Soldat de la guerre nationale, il était le soldat de la paix pour l'honneur.

Vous l'aurez remercié par vos acclamations comme je lui envoie à distance mon plus dévoué souvenir. J'aurais voulu être parmi vous pour joindre mon salut respectueux à Mme Cambon, si honorée par vous, et qui patronna cette grande fête de bienfaisance dont le succès lui est dû, comme à vous, mon cher président, et que je vous félicite d'avoir menée à si bonne fin.

Car je vous avais promis d'aller à Berlin, mais personne ne fait ce qu'il veut en ce monde. Et je suis à Paris pour faire entendre au public qui se presse au théâtre

le 14 juillet, *La Marseillaise* et les vers de Corneille.

Mais je vous envie de fêter la France là où vous la célébrez. A travers la frontière, il me semble qu'on entendra les battements de cœur des bons Français que vous êtes, et qui, laborieux et honnêtes, maintenez à Berlin le bon renom de la patrie. Dites-vous, dites bien à vos chers compatriotes qu'on ne les oublie pas ici, et recevez, pour notre cher ambassadeur M. Jules Cambon, pour vous, cher président, pour toute la colonie française de Berlin, le salut et les vœux d'un ami qui regrette profondément de n'avoir pu accepter votre aimable, votre cordiale invitation, mais qui vous envoie de tout son cœur son plus dévoué souvenir.

Et après avoir porte le toast officiel au Premier Magistrat de notre pays, buvez à la France, chers compatriotes, buvez à la patrie, à cette patrie qu'ont fondée des générations de combattants du droit, à cette chère patrie qu'on aime toujours, qu'on devrait aimer en dépit des rivalités de partis, — questions secon-

daires lorsque la France est en jeu ! Buvez à cette noble et toujours grande France, *soldat de Dieu*, a dit Shakespeare, *soldat des peuples*, semble crier du fond des siècles la grande voix du 14 juillet.

A la France, et à vous, cher président et chers compatriotes de la colonie française de Berlin !

J. C.

3

JOURNÉES DE VACANCES

(1907)

L'autre matin, par un clair soleil d'avril, dans l'île des Epis, devant Kehl, je songeais à une pareille matinée, — pas plus chaude que ce premier jour d'avril, où, avec Edouard Lockroy, nous allions regarder nos petits chasseurs faisant la soupe au pied des saules, près du monument de granit qui, sous un casque de forme antique, porte ces mots : *A Desaix, l'armée du Rhin.* La fumée bleue des foyers montait dans le ciel souriant. Les uniformes sombres des petits « vitriers » semblaient gais dans les feuillages à la Corot. Non loin de là, le vieux Rhin roulait ses eaux vertes et les piles du pont de Kehl, qu'on avait

fait sauter, s'enfonçaient, écroulées, dans le fleuve. C'était la Guerre.

L'autre jour, j'ai retrouvé des soldats encore dans l'île des Epis. Ils portent, eux aussi, des uniformes sombres, mais ce ne sont plus les troupiers de France, les chasseurs de Vincennes. Ce sont les fantassins de la garnison de Strasbourg qui font l'exercice de tir auprès du monument du général républicain. Les coups de feu partent réguliers, et les soldats, assis sur l'herbe en attendant leur tour, regardent de loin, au bout du stand, si la cible est touchée. Ils ne sont plus là, mon cher compagnon de jadis, les chasseurs qui s'éveillaient si joyeux et nous semblaient si allègres, à l'aurore de juillet 1870. J'ai retrouvé, un peu plus vieux, un peu plus creux, étêtés et rongés, les saules d'autrefois ; mais la « popote » de jadis ne sort plus gaiement de leur feuillage. Le pont du Rhin est rétabli. Il est superbe, et les trains y roulent à l'aise avec leur bruit de tonnerre. Les locomotives et les promeneurs passent et repassent d'une rive à l'autre. Les fusils dont les balles sifflent près du rouge monu-

ment de Desaix ne tuent personne. C'est la Paix.

Et pourtant les images de ce que nous vîmes là autrefois me poursuivent dans mes promenades, aussi vivantes que si elles étaient d'hier. Dans ce Strasbourg transformé, agrandi, enrichi de constructions colossales, universités ou palais, c'est le vieux Strasbourg de ma jeunesse qui réapparaît persistant, et ces coins de rues ont pour moi un magnétisme singulier. Je retrouve les arcades où, par une nuit de juillet, étaient couchés, dormant un de leurs derniers sommeils avant Wissembourg, les turcos de Mac-Mahon. J'aurais voulu revoir le coin de l'hôtel de la Maison-Rouge où, ne trouvant point de lit, je passai la nuit sur le rebord de la fenêtre, le bras sur l'appui de bois. Et jamais, je crois bien, je ne dormis mieux ! N'allions-nous pas, le lendemain, partir pour « voir des victoires » !

Dans ce Strasbourg nouveau où les coins pittoresques (il en reste encore et beaucoup fort heureusement) cèdent de plus en plus la place aux somptueuses constructions officielles, je me suis arrêté devant la statue de

Gœthe où l'auteur de *Werther* est représenté jeune, élégant, son manteau sur le bras et la canne à la main, comme marchant à la fois vers la gloire et vers l'amour, entre deux juvéniles figures féminines, la Poésie et le Drame. Il était pourtant mélancolique en sa jeunesse, le grand Gœthe. Et j'ai voulu visiter le palais que s'est fait construire l'empereur, palais de marbre à l'architecture assez lourde et que surmontent deux hérauts d'armes en costumes de reîtres du temps d'Albert Durer, statues de bronze qui tiennent la hampe où se déploie le drapeau impérial lorsque Guillaume II vient ici.

Rien ne donnerait de l'empereur d'Allemagne une idée particulière dans ce palais marmoréen où l'on ne pénètre qu'en enfonçant ses chaussures dans de grands chaussons de feutre pour ne pas rayer les parquets (c'est le contraire d'une visite à la mosquée où l'on se défait de ses sandales), rien ne semblerait caractéristique, si les tableaux accrochés dans le cabinet de travail ne semblaient indiquer une préoccupation spéciale.

Le bureau est des plus simples. C'est l'encrier, la plume et le buvard d'un homme qui travaille. Mais à la muraille, voici des portraits de généraux français du temps de Louis XIV, d'Harcourt, Turenne, un placard de l'époque même, imprimé en caractères gothiques et contant les luttes du maréchal et de Montecuculli. L'affiche encadrée porte je crois, ce titre : *Vie de M. de Turenne.* Turenne est orthographié là *Tourenne*, « *Monsieur de Tourenne* ». Et en face des vieilles gravures représentant les vainqueurs du Palatinat, l'empereur a fait placer le buste en marbre de M. de Moltke, le vainqueur de ces victorieux. Il n'y a point là de hasard. « Ceci tuera cela », dit l'homme de Notre-Dame.

Dans un salon voisin, j'avais vu non sans orgueil la reproduction d'un tableau représentant l'attaque du Bourget. Ce n'est pas le tableau d'Alphonse de Neuville. L'œuvre est d'un peintre allemand, et elle illustre involontairement la mémoire du défenseur du village, le commandant Brasseur, mort aux Invalides.

Et quand nous sortons du palais, notre

cocher, vieux Strasbourgeois, nous dit :

— N'est-ce pas ? Ça n'est pas aussi *choli* que notre vieille préfecture !

Puis j'ai passé à Heidelberg mon dimanche de Pâques. Il m'a été facile de voir que les Allemands se souvienent aussi, comme l'empereur Guillaume, de *M. de Tourenne*. La foule était grande dans le vieux palais éventré dont Mélac a fait une ruine, et je remarquais bien que dans les regards de ces visiteurs qui devinaient en nous des Français, il y avait de vieux ressouvenirs attisés par les professeurs d'histoire, les maîtres d'école qui n'enseignent visiblement point l'internationalisme. A Strasbourg, il n'était pas rare de rencontrer quelq. vieux à tournure encore solide, portant à la boutonnière le ruban jaune de la médaille militaire, et qui, d'instinct, saluait le Français inconnu. A Heidelberg, les fils ou petits-fils de ceux qui ont brûlé Saint-Cloud regardaient de tout autre façon les descendants de ceux qui ont détruit Heidelberg.

Détruit ? Non. Ces ruines, se profilant sur le ciel clair, gardent une beauté artistique qui

a sa poésie encore. Elles disent à la fois la brutalité et le génie des hommes. « Ici était la salle de concert... », indique la jeune femme qui, son trousseau de clefs à la main, guide les longues théories de visiteurs à travers ce squelette de palais. Il y eut un luxe, de la vie, des danses en ce cimetière d'art. La guerre a fait son œuvre... Les ruines que nous avons, chez nous, pris soin de détruire comme pour effacer l'horreur du passé, — d'un passé d'hier, — les ruines entretiennent la haine et il y a de la haine dans les prunelles qui contemplent les tours écroulées, les fossés profonds, les portes criblées de boulets, les escaliers tournants restés suspendus comme par miracle... Pourtant Heidelberg, souriante, étendue là, avec ses toits, ses clochers, ses maisons aux tuiles rouges, aux murailles blanches, qui, de là-haut, semblent des jouets géants, pourtant la douce vallée du Neckar, ces horizons verts, ces barques sur l'eau, ces prairies et, là-bas, ces houblonnières, semblent faits pour le repos, la joie d'oublier et de vivre.

Les houblonnières ! Elles sont encore en fais-

ceaux, par les champs, les perches à houblon où s'enrouleront bientôt les brindilles vertes. Pourquoi me font-elles penser à d'autres faisceaux, ces faisceaux d'acier que Detaille groupe autour du drapeau endormi ?

Les étudiants étaient en vacances, l'Université fermée, et je n'ai vu des *studiosi* que les casquettes multicolores suspendues à la porte de la salle de la gaie « Auberge du Cerf », où se font les réceptions et se livrent les duels légendaires. Les rapières à poignées polychromes — un peu semblables à des claymores écossaises — sont là, et encore les guirlandes vertes suspendues au plafond, avec les portraits d'empereurs, l'aïeul, le père, le kaiser actuel, et aussi les hanaps de faïence à deux anses où on boit le vin aromatisé.

Autour de la salle sont suspendus les portraits des étudiants d'autrefois, photographiés ou lithographiés, avec leurs coiffures et leurs écharpes, et des vieillards de quatre-vingts ans reviennent parfois revoir là mélancoliquement ce qu'ils étaient en leur jeunesse.

Les deux tables de chêne où, tour à tour, les

étudiants gravent leurs noms après les avoir dessinés, feraient le désespoir des amateurs d'autographes. Il y a là en effet un véritable trésor graphique. Des noms célèbres apparaissent, tracés par des mains de vingt ans et que la postérité a gravés sur le marbre. Voici *von Kleiss*. Et c'est le poète. *Von Hohenlohe*. Et c'est le diplomate, celui des *Mémoires ; H. Laube*, *Manteuffel*... bien d'autres. Ils ont tenu à se donner la gloire de la table de chêne avant d'être certains d'avoir l'autre. Rien de plus pittoresque, en vérité, que ces tables zébrées de noms, criblées de caractères minuscules ou majuscules, et où il semble impossible de graver encore des noms nouveaux. Les étudiants y réussissent cependant. C'est un Panthéon d'une autre sorte, le Panthéon de la jeunesse. J'y déchiffre ces lettres parmi toutes : *Von Bismarck*. Mais ce n'est pas lui. C'est un parent. Un neveu, je crois.

Tous ces jeunes gens se sont promenés, là-haut, dans l'allée des Philosophes, sous les sapins de la montagne, avant d'emplir le

monde de ces noms qui dorment là comme sur d'autres pierres tombales.

Je n'avais pas revu Heidelberg depuis des années, et là encore j'ai constaté cette intensité de vie, cette activité, cet appétit de grandiose et de *kolossal* qui est l'humeur même de l'Allemagne.

— Ah ! que j'aimais mieux mon petit Metz où l'on pouvait du moins suivre toute son histoire, notre histoire, me disait une Messine assise avec son mari, près de nous, à la même table, dans la « Brasserie de Munich », où la musique du 174e d'infanterie jouait des airs d'Offenbach, comme sur l'Esplanade la musique du 20e avait joué, l'après-midi, *Le Père la Victoire*.

On se parle facilement entre Français de Lorraine et Français de France lorsqu'on se rencontre dans la promiscuité familière de ces concerts où les officiers et sous-officiers prennent place avec les bourgeois de la ville.

A propos d'une marche militaire que reprenait en chœur le public en imitant par des sifflements les fifres de l'orchestre, notre voisin nous dit :

— *Ils* ont tous été soldats. Cela leur rappelle le régiment. *Ils* aiment cet air-là.

Et voilà que l'on cause et que les mêmes paroles inévitables tombent des lèvres : « Ah ! Rezonville ! Gravelotte ! Saint-Privat ! Ah ! si Bazaine avait voulu ! » Et les tristesses de la vie d'exil sont tout bas confessées par ces Français annexés à ces Français de passage. On vit chez soi. Les foires si gaies de jadis n'existent plus. La troupe de Nancy vient parfois donner au théâtre des représentations. On a entendu *Le Cid*, un soir. Mais ce n'est plus l'existence heureuse et familiale d'autrefois (celle dont notre ami Alfred Mézières a conté si bien tout le charme).

Et les spectres reparaissent, ce qu'on a vu, ce qu'on a pas oublié, ce qu'on n'oubliera jamais : l'empereur sortant de la préfecture, la garde au Ban-Saint-Martin, Borny, les convois de blessés sur le pont des Morts, le canon, et encore et toujours Bazaine !...

Le bon bourgeois paisible qui me parle en buvant sa bière me semble bien jeune encore pour avoir vu tout cela.

Il hoche la tête :

— Oh ! j'avais dix ans ! A dix ans, on voit tout ! on écoute parler ses parents. On voit leurs larmes aux repas du soir.

Et lui-même, lentement, pose sa chope sur la table et se retourne, essuyant ses yeux — puis se lève et revient, les paupières rouges, pendant que la musique allemande joue doucement la chanson de Fortunio :

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer !

Vous aurez, si vous allez là-bas, plus d'une fois de ces confidences inattendues, au fond d'une brasserie ou d'une boutique. C'est là qu'on voit ce qu'il y a de terrible et de dur dans ce mot : la conquête.

Un tout jeune homme de ce pays de Metz me disait, en me montrant un adorable bébé de dix-sept mois, tout blond, tout rose :

— Pourvu que je vive assez longtemps pour apprendre à cet enfant ce que m'a enseigné mon père, l'amour de la France !

Je ne savais pas qu'au cimetière de Vallières une cérémonie touchante avait lieu à Metz.

J'aurais voulu assister au pieux anniversaire où, dans le cimetière du village, deux officiers français, délégués par leurs régiments respectifs, l'un venu de Saintes, l'autre de Foix, saluaient la mémoire de deux autres officiers, des morts de 1870, retrouvés à la place où ils étaient tombés. Le *Souvenir français* leur élevait là un monument et, devant un officier allemand apportant une couronne, le commandant Olive, du 59e de ligne, et le capitaine Langaudin, du 6e, avaient prononcé des paroles d'une simplicité éloquente et d'une émotion profonde. Et ce dut être une minute poignante que celle où ces deux officiers, venus de points si divers de notre France, saluèrent au nom de la jeune armée les morts de l'Année terrible. La voix étranglée, ils parlèrent devant le capitaine allemand de devoir et de patrie. Les vieux combattants de 70 étaient venus. Ils pleuraient. Mais les jeunes Lorrains ne pouvaient s'empêcher de parler, et il y eut des cris de : « Vive l'armée française ! »

Française ! Le capitaine Steinkopff, délégué par le gouverneur de Metz, roide, impassible,

écoutait, appuyé sur son sabre et semblait ne pas entendre. Un moment, nos compatriotes se demandèrent si l'émotion de cette foule n'allait pas gêner le capitaine. Mais, soldat, celui-ci comprenait les sentiments de nos officiers et restait droit en sa correction voulue.

On avait reconnu les deux capitaines portés « disparus » aux boutons de leurs tuniques dévorées par la terre. Des boutons de cuivre, des numéros de régiment, et voilà les squelettes authentiqués. Il en reste encore de ces « disparus » dans les plaines où passent les bœufs des labours. Nos officiers, tout à fait charmants, alertes, bien Français, ont cueilli, pour les rapporter à leurs colonels, des violettes à Montigny-la-Grange, des fleurs de Lorraine, un des colonels étant de Metz. Sous ces pauvres trophées que fleurit le printemps il y a encore des crânes, des boutons de cuivre.

— J'ai chez moi, dans mon jardin, un capitaine français enterré avec des Allemands, disait un paysan à l'un de nos officiers, l'autre jour.

Toutes ces croix blanches, ces tertres, ces monuments de pierre que nous voyons en traversant le champ de bataille de Gravelotte recouvrent des morts allemands. Les ossements des Français, réunis, ont été transportés dans l'ossuaire de Mars-la-Tour. On a séparé les squelettes. L'Europe aurait bien pu jadis séparer les combattants.

Et nous allons, pensifs, en ce morne chemin...
Et pour nous c'est Hier — et pour nous c'est Demain !

Car ce ne sont pas seulement des croix funèbres qu'on aperçoit sur cette terre où s'égorgèrent, il y a tant d'années déjà, des milliers d'hommes. Ce sont des voies ferrées qui transportent des matériaux vers de nouveaux forts en construction, des forts jumeaux, une citadelle immense qui s'appellera le Fort de l'Impératrice, et, dominant tout le pays, commandera la frontière. Il ne faut pas être grand clerc en matière militaire pour voir en passant l'activité de ces hommes, l'admirable aspect de ces soldats dont les casques brillent au soleil et qui défilent sur les routes ou s'exercent autour de leurs baraquements.

« *Beware !* » disait, dans une gravure anglaise restée fameuse, le spectre de Napoléon Ier à Napoléon III partant pour Metz.

« *Beware !* » répéterai-je aux générations nouvelles qui n'auront plus, hélas, Metz mais la destinée même de la nation à défendre !

Ainsi mes vacances ont été pensives. J'avais emporté un volume excellent et touchant, *Souvenirs d'Alsace*, de M. Albert Trombert. J'avais entendu d'une messine, une femme du peuple, ce mot plus touchant encore :

— Vous devriez revenir plus souvent, les Français ! Vous êtes toujours ici *chez vous !*

Que d'amis pourtant je n'ai pas retrouvés à Metz : le docteur Weinsback, par exemple, âme de patriote et cerveau de savant, dont la femme fut une des plus dévouées parmi les Messines qui entretiennent, avec la mémoire du passé, le culte des tombeaux.

J'ai revu, dans l'île Chambière, le monument élevé à nos morts, et qui porte cette inscription relue toujours avec émotion : *Les femmes de Metz à ceux qu'elles ont soignés.* Le ruban rouge de la Légion d'honneur, accroché là sous

verre, a bien pâli depuis des années, il est devenu tout blanc, — comme les cheveux de ceux des combattants de Gravelotte qui vivent encore, — mais il est toujours là et il décore les milliers d'hommes dont les ossements sont restés au pays.

J'avais revu comme je devais revoir encore dans le Jardin botanique, à Strasbourg, l'autre monument, qui ne porte ni inscription, ni noms d'hommes, rien que cette date tragique : *1870!* coupée par une palme et surmontée d'une étoile. Le lierre envahit le marbre de ce souvenir de pierre. Mais un jet d'eau voisin donne avec un bruit berceur l'idée de larmes qui couleraient toujours.

Ces pélerinages sont à la fois attristants et sains ; ils nous arrachent si vite (le répéterai-je jamais assez ?) aux discussions stériles, aux polémiques quotidiennes, à toutes les querelles fratricides ! ils nous mettent en face de deux pensées également poignantes : le passé lugubre et l'avenir redoutable.

Les tombes nous disent : « Souvenez-vous ! » Les forts nouveaux, ceux qu'on achève, ceux

qu'on commence, les abris casematés, tout ce qui menace et se dresse là, si près, nous dit : « Gardez-vous ! »

On m'assure que dans nos campagnes, les noms, les dates de 70 semblent aussi lointains, aussi ignorés que ceux des plus vieilles histoires. Ceux de ma génération ne se lasseront point de se rappeler et de répéter ce qu'ils ont vu. Ils ne provoquent point, ils songent. Les larmes des exilés leur font aussi, que voulez-vous ? les yeux humides.

Ils rabâchent, vieux rêveurs de la grandeur nationale.

Ils répondraient volontiers comme cette mère à qui l'on parlait des pleurs versées sur son fils :

— C'est qu'il est toujours mort !

C'est qu'elles furent, cette Alsace, cette Lorraine lors de nos vingt ans, la patrie. C'est qu'un gendarme allemand peut, comme à moi, l'autre soir, venir vous demander « vos papiers », sur cette terre où librement on allait, passait, riait jadis. C'est qu'on ne se déshabitue pas plus de la géographie que de l'ortho-

graphe qu'on a apprise tout petit, c'est que cet amour de ce qui fut notre France, c'est pour nous l'alphabet.

Et les claires eaux de la Moselle, et les Vosges aux carrières de grès rouge et aux grands sapins noirs, et les hautes maisons alsaciennes, et les villages lorrains, nos petits Français devraient bien les aller voir, eux aussi, à leurs vacances, comme nous les avons revus !

La France ne sait pas ce qu'elle a perdu — en une heure — le soir du 18 août, quand l'ombre s'étendit sur l'hécatombe de Saint-Privat.

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace v
Préface VII
I. — La première journée tragique 1
II. — Quarante ans après 23
III. — En Alsace 45
IV. — A Metz 67
V. — Comment j'ai aperçu le Kaiser 95
VI. — Sedan 115
VII. — A Berlin. — Drapeaux captifs 163
VIII. — L'Allemagne et ses rêves 179
IX. — La vision 203

APPENDICE

1. — L'anniversaire. — Salut aux morts devant le monument de Mars-la-Tour (16 août 1909). 225
2. — A l'étranger. — Lettre au président de la Société philanthropique française de Berlin. 233
3. — Journées de vacances aux pays perdus 245

Paris. — Typ. Davy, 52, rue Madame.

Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

ŒUVRES DE JULES CLARETIE

LA VIE A PARIS (1895 à 1909)	13 vol.
BRICHANTEAU, Comédien français	1 vol.
BRICHANTEAU CÉLÈBRE	1 vol.
L'ACCUSATEUR	1 vol.
LE SANG FRANÇAIS	1 vol.
L'AMÉRICAINE	1 vol.
LE BEAU SOLIGNAC	2 vol.
CANDIDAT	1 vol.
UNE FEMME DE PROIE	1 vol.
LA FUGITIVE	1 vol.
JEAN MORNAS	1 vol.
LA MAITRESSE	1 vol.
MICHEL BERTHIER	1 vol.
MONSIEUR LE MINISTRE	1 vol.
NORIS	1 vol.
LE PETIT JACQUES	1 vol.
LE PRINCE ZILAH	1 vol.
ROBERT BURAT	1 vol.
LE TRAIN 17	1 vol.
LE TROISIÈME DESSOUS	1 vol.
PIERRILLE (illustré)	1 vol.
LA CIGARETTE	1 vol.
LES AMOURS D'UN INTERNE	1 vol.
LES MUSCADINS	2 vol.
PROFILS DE THÉATRE	1 vol.
LE MARIAGE D'AGNÈS	1 vol.

18174. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

DD
801
A55C5

Claretie, Jules
Quarante ans aprés

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY